This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le frannçais, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07137244 9

V 6

Millot

22.

from
105 Nassau St

MÉMOIRES
POLITIQUES
ET MILITAIRES.

Claude François Xavier

DEL

MÉMOIRES
POLITIQUES
ET MILITAIRES,

Pour servir à l'histoire de LOUIS XIV *& de* LOUIS XV,

COMPOSÉS sur les pièces originales recueillies par ADRIEN-MAURICE, duc de NOAILLES, maréchal de France & ministre d'état.

Par M. l'abbé MILLOT, *des académies de Lyon & de Nanci.*

TOME SIXIEME.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire-Imprimeur de la Reine, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXVII.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
346564

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1905

MÉMOIRES

POLITIQUES ET MILITAIRES,

Pour servir à l'histoire de LOUIS *XIV & de* LOUIS *XV.*

SUITE DE LA TROISIÉME PARTIE,

Depuis le commencement du règne de LOUIS *XV jusqu'en 1756.*

LIVRE CINQUIÉME.

DÈS le commencement de cette guerre, la France avoit mal pris ses mesures, faute de prévoir les événemens. Le projet spécieux de détruire

1743. Fautes depuis le commencement de la guerre.

1743. la maiſon d'Autriche, dont l'ancienne ambition ne pouvoit plus faire ombrage, étoit le moyen de réveiller la haine, la jalouſie de l'Angleterre & de la Hollande pour la monarchie françoiſe. En débutant comme auxiliaires d'un prince foible, on s'expoſoit évidemment à ſupporter ſoi-même preſque tout le poids d'une guerre longue & périlleuſe, où les efforts des ennemis devoient être bientôt excités par de violentes paſſions. Il falloit au moins avoir des forces ſuffiſantes ; & l'économie du cardinal de Fleuri avoit mis des obſtacles au ſuccès. En ſe repoſant ſur l'alliance du roi de Pruſſe après ſa conquête de Siléſie, il falloit ſe mettre en état d'exécuter les plans concertés avec lui : & l'on eut bientôt lieu de croire qu'il ſe ſépareroit de ſes alliés dont il étoit mécontent. Cette réſolution qu'il exécuta lorſqu'on s'y attendoit le moins, occaſionnée ſurtout par les

Alliance du roi de Pruſſe, trop peu ſolide.

fautes de nos ministres & de nos généraux, avoit rendu la reine de Hongrie aussi formidable, qu'elle étoit auparavant malheureuse. L'Angleterre se livroit avec ardeur au desir d'abaisser la France, & milord Carteret, ministre de George II, n'épargnoit rien pour armer contre nous de nouveaux ennemis. La Hollande devoit suivre infailliblement cette impulsion. Peu de troupes en bon état, peu d'hommes habiles dans les affaires, peu de ressources dans les finances, peu ou point de crédit dans les cours, les peuples découragés, les frontières menacées d'une invasion; combien de sujets d'alarmes pour le royaume! 1743. Dangers de la France.

Il falloit joindre les armes à sa politique. Le maréchal de Noailles possédoit les deux talens. Une immense carrière s'ouvrit à son zèle. Les grands projets vinrent de lui, les négociations les plus importantes furent dirigées Noailles employé à tout.

par lui, & il servit encore mieux dans le cabinet qu'à la tête des armées.

1743.

Combien il avoit à cœur une alliance avec le roi de Sardaigne.

Si l'on avoit suivi au commencement ses conseils, ou plutôt si on l'avoit employé pour l'exécution, on auroit sans doute conclu avec le roi de Sardaigne une alliance, qu'il regardoit comme essentielle & qui l'étoit réellement : car le maître des Alpes devient tôt ou tard le principal arbitre de la guerre en Italie. La cour de Turin, naturellement méfiante par politique, l'étoit davantage depuis la paix de Vienne, conclue sans sa participation par le cardinal de Fleuri. L'estime, mêlée de sentimens d'amitié, du roi Charles-Emmanuel & de son ministre pour le maréchal de Noailles, pouvoit seule faciliter le succès de la négociation, comme elle avoit applani alors une foule de difficultés. On négligea ce moyen, on s'y prit mal, on échoua.

Plans &

Le roi de Sardaigne proposa deux

plans ; le premier, de laisser à la reine de Hongrie le Mantouan & le Crémonois ; d'assurer à l'infant D. Philippe, Parme, Plaisance, & une partie du Lodésan ; & de prendre pour lui-même le reste du Milanès avec le titre de roi de Lombardie : le second, supposé que la reine n'acceptât point le premier, de laisser à l'infant Parme, Plaisance, la Sardaigne & la Savoie, & de garder tout le Milanès & le Mantouan avec le même titre. Ces plans furent communiqués au mois de juin 1743. Quoique la cour les trouvât déraisonnables, comme le roi de Sardaigne avertissoit qu'il suivoit une négociation avec l'Angleterre, comme il prenoit un ton de hauteur, & qu'on sentoit l'importance de le gagner, Louis penchoit à le satisfaire. Mais il étoit au fond prévenu contre ce prince. *Si nous réussissions de votre côté*, écrivoit-il au maréchal de Noailles,

1743. propositions de ce prince.

Lettre du roi au maréchal de Noailles. 4 & 19 juin.

Louis XV étoit prévenu contre lui.

1743. *rien pour lui, roi de Sardaigne, que ce que la reine de Hongrie voudra bien lui céder; & si vous, vous signez quelque chose, ce que je ne crois pas prêt, je vous prie que les Anglois n'y soient pour rien.*

La négociation est rompue, parce qu'elle a été mal conduite.

On se flattoit alors que les armes ou les négociations changeroient en Allemagne l'état des affaires. On fut bientôt détrompé; mais loin d'en avoir plus de ménagemens pour Charles-Emmanuel, on lui envoya un projet de traité dont il ne devoit pas être content, & l'on résolut, s'il ne le signoit point, de se liguer contre lui avec l'Espagne. L'ambassadeur de France à Turin fit espérer que tout alloit réussir, qu'il y auroit fort peu de changemens au projet. Louis XV en jugea mieux par la conduite de l'ambassadeur de Sardaigne. Ce ministre, quelque-tems après, déclara que son maître venoit de conclure le 13 septembre avec l'Angleterre

Id. 14 juil.

Id. 18 août.

Id. 17 septem.

& la reine de Hongrie. Le maréchal de Noailles, instruit par des lettres de la main du roi, fut d'autant plus affligé de ces nouvelles, qu'il en prévoyoit les conséquences. La négociation auroit tourné autrement, si elle eût été bien conduite. 1743.

Les vues trop courtes, ou les plans mal digérés du gouvernement, exposoient l'état à manquer bientôt de ressources dans une conjoncture si critique. Noailles crut devoir présenter au roi des réflexions générales, pour le mettre sur les voies des vérités particulières, dont la connoissance pouvoit prévenir de grands maux. Il lui fait remarquer dans une lettre deux sources des malheurs qu'on a déjà essuyés. La première est que le gouvernement n'a eu jusqu'alors ni principes ni objets fixes; qu'on s'est presque toujours conduit sans examiner le point d'où l'on partoit, celui où l'on vouloit arriver, & quelle étoit la nature

Sources des maux de l'état.

1° Défaut de plan général.

Lettre au roi. 20 décemb.

des engagemens que l'on contractoit, quelles en pouvoient être les suites; que l'on a délibéré lorsqu'il falloit agir; que l'on est tombé dans de pernicieuses incertitudes; que l'on n'a fait que des efforts insuffisans, ou tardifs & inutiles : tout cela faute d'avoir un plan général. La seconde cause, qui vient en partie de la première, est le discrédit du gouvernement dans les pays étrangers : de-là l'éloignement marqué de plusieurs puissances pour contracter avec nous. Noailles conjure le roi d'y mettre ordre, de parler, de décider, de prescrire à ses ministres ce qu'ils doivent faire, d'exiger d'eux ce plan général auquel toutes les opérations particulières doivent se rapporter. « Ce » seroit, dit-il, la fonction d'un premier ministre, si V. M. avoit la foi- » blesse d'en avoir un, & qu'elle ne » voulût pas, comme elle le doit, » s'en servir à elle-même ». (On au-

1743.

2° Discrédit du gouvernement chez les étrangers.

roit pu citer pour exemple, à cet égard, le roi de Prusse, & pour preuve, ses premiers succès). 1743.

Conseil de Noailles pour former un plan de gouvernement.

Le maréchal joint à sa lettre un mémoire sur la nature du plan, tout à la fois politique & militaire, dont il établit la nécessité; il demande que chaque ministre soit obligé d'en proposer un, « parce qu'il y auroit trop de dan» ger pour le roi & pour l'état à ne faire » usage que des lumières d'un seul; & » trop de présomption à qui entrepren» droit de se charger seul d'un si pe» sant fardeau : d'ailleurs chacun ayant » travaillé sur la matière, la possédera » mieux, & sera plus en état de la » discuter & de la suivre dans les dif» férens détails qui peuvent être de » son département ». Il desire que tous ces plans soient lus dans le conseil, que le roi décide sur celui qu'il jugera préférable, ou qu'on adopte ce que tous offriront de meilleur, pour en

Mémoire du maréchal de Noailles.

1743. former un qui fixe les principes du gouvernement.

Il veut qu'on prévienne les maux, sans se décourager quand ils arrivent.

On ne peut douter que la mobilité des principes, l'incertitude des vues, les fréquentes variations de systême, le peu de concert & quelquefois l'opposition entre les ministres, n'aient entraîné de tout tems la plupart de nos infortunes. Il étoit plus facile d'en montrer la source que de la tarir. Noailles fit tout ce qu'on pouvoit attendre de son zèle. A force de représentations & d'instances, il donna en quelque sorte du nerf au gouvernement; il excita sans cesse à prévoir, à combiner, à prendre de meilleures mesures: « Si je parois » craindre des malheurs, disoit-il au » roi, c'est de loin, lorsqu'on peut » encore & qu'on doit les prévenir. » V. M. éprouvera que je les crains » moins qu'un autre peut-être, lors- » qu'ils se feront sentir & qu'il s'agira » d'y remédier ».

Lettre du 22 décembre.

Dans la néceſſité de ſoutenir vigoureuſement la guerre, pour la finir avec honneur, il falloit négocier & combattre. On avoit beſoin d'alliés, contre une ligue très-redoutable. Des raiſons particulières devoient intéreſſer la France au ſort de l'empereur bavarois. Si le maréchal ne les avoit pas fait valoir, n'y avoit pas inſiſté avec force, le miniſtère, ne ſentant que le fardeau de l'alliance du malheureux Charles VII, l'eût probablement abandonné, au riſque de s'attirer ſur les bras toutes les forces de l'empire. Louis XV prit le parti qu'exigeoit la politique ainſi que l'honneur. Chavigni, ſon ambaſſadeur en Portugal, ſe trouvoit alors en France. On le chargea d'aller à Francfort, pour traiter avec l'empereur ſur divers objets. On lui ordonna de recevoir en paſſant ſes inſtructions de Noailles, qui étoit encore à l'armée.

1743. Chavigni envoyé auprès de l'empereur.

1743. Noailles préside à sa négociation.

Celui-ci connut d'abord le mérite du négociateur, lui donna sa confiance & son amitié, l'aida par ses conseils, & fut comme l'ame de la négociation dont nous allons voir le succès. Chavigni arriva le 21 octobre 1743 à Francfort. Leur correspondance dura jusqu'à la mort de l'empereur en janvier 1745.

L'empereur sollicité par les ennemis. Leurs offres

M. de Chavigni au roi. 31 octobre.

Il étoit tems de finir les incertitudes de ce prince. Le roi d'Angleterre avoit agi fortement, pour l'attirer dans la ligue contre la France. On lui offroit la restitution de ses états, pourvu qu'il renonçât à ses droits sur la succession autrichienne, & qu'il s'unît aux alliés, lui & l'empire; on lui proposoit même d'échanger la Bavière pour l'Alsace, la Franche-comté & la Lorraine, dont on formeroit un royaume après les avoir conquises. (A quel point les ennemis poussoient leur orgueil & leurs espérances!) On lui

eût prodigué l'argent, & il manquoit de tout. Sa cour affamée desiroit en général qu'il embrassât ce parti. Quoiqu'il en fût éloigné par son attachement au roi & par sa confiance en Noailles, les circonstances pouvoient l'y entraîner, comme elles l'avoient forcé pendant la campagne à se déclarer neutre dans l'empire. C'étoit un grief de notre ministère contre lui : de son côté il avoit des griefs contre la France ; & tout sembloit tendre à une rupture plutôt qu'à une conciliation. 1743.

Mais si l'empereur prit d'abord le ton de plaintes avec Chavigni, cet habile négociateur dissipa bientôt ses préventions. La bonne-foi rendit les conférences moins épineuses. La difficulté n'étoit plus de savoir si l'union subsisteroit entre les deux couronnes. Il s'agissoit d'entretenir la maison & les troupes impériales. On demandoit pour les seules dépenses de la cour cinq millions six cent mille livres ; quant

Il demande beaucoup à la France.

1743.

roi pour l'empereur.

moins actif; mais le succès de sa principale commission dépendoit de l'argent qu'on voudroit donner à l'empereur, dont les demandes étoient excessives, relativement aux efforts qu'on pouvoit faire. Outre le subside pour l'entretien de sa cour, il vouloit avoir une armée nombreuse entretenue par la France. Le roi évita sagement de discuter les détails sur l'un & l'autre objet. Il offrit près de dix millions en tout par année. Le négociateur ne manqua pas de faire valoir cette offre, comme très-considérable au milieu des embarras & des périls dont on étoit environné.

Celui-ci se plaint qu'on ne lui donne pas assez de troupes.

Mais l'empereur qui s'attendoit à autre chose, parut frappé d'un coup de foudre. Il s'écria, le désespoir sur le visage: « Que pensera-t-on? que dira-» t-on? mettez-vous à ma place, à celle » de mes amis, à celle de mes enne-» mis. Ceux-ci auront-ils sujet de crain-» dre? ceux-là d'espérer? Mon hon-

M. de Chav. au roi. 19 novembre.

» neur, dont je ſuis encore plus touché » que de la fortune de ma maiſon, » eſt-il compatible avec le perſonnage » que je ſerai obligé de faire? reſterai- » je à Francfort? ou n'aurai-je qu'une » eſcorte? je ne dois pas appeler autre- » ment le petit corps de troupes qu'on » me laiſſe. C'en ſera du moins aſſez » pour chercher l'occaſion de me faire » tuer: il n'y a d'autre remède à mes » maux, ni d'autre fin à ma querelle ». Le miniſtre françois avoit de bonnes raiſons pour juſtifier l'économie de ſa cour; il les repréſenta fortement à l'empereur; il adoucit ſon chagrin, mais il ne le détrompa point de ſes chimères de conquêtes.

1743.

Projet de ligue en Allemagne, que Noailles fait adopter.

Pendant ſon ſéjour à Francfort, il tâcha de connoître les ſentimens des divers princes d'Allemagne, & il s'aſſura que pluſieurs étoient diſpoſés à s'unir contre la reine de Hongrie, pourvu qu'on leur donnât des ſubſides. Il revint en

1744. France au mois de janvier rendre compte de sa mission. De concert avec le maréchal de Noailles, il rédigea le plan d'une ligue pour soutenir l'empereur. Quoiqu'elle dût paroître également utile & glorieuse, les dépenses effrayèrent d'abord. Le projet fut vivement combattu dans le conseil, sur-tout par le contrôleur-général. Noailles seul, par son éloquence & ses raisons, pouvoit le faire adopter : il en vint à bout, & l'on envoya Chavigni pour négocier la ligue.

Chavigni négocie avec succès cette affaire.

En très-peu de tems, il conduisit les affaires au point d'espérer une prompte conclusion. Le prince Guillaume de Hesse, en se déclarant le premier, devoit donner le mouvement à d'autres plus puissans que lui. Il avoit six mille hommes à la solde de l'Angleterre : il étoit prêt à changer de parti. Le roi de Prusse, inquiet & jaloux des progrès de la reine de Hongrie, desiroit de re-

Dispositions du roi de Prusse.

prendre les armes; mais trop habile pour se compromettre, il attendoit que la France montrât de la vigueur, & qu'il pût compter sur ses efforts. Voyant la négociation sérieusement entamée avec la Hesse, il découvrit alors son dessein. Il n'approuvoit pas qu'on fît entrer dans l'alliance projetée un nombre de petits princes, dont la foiblesse ne pourroit être qu'à charge. Il proposa une voie plus courte & plus sûre : c'étoit de conclure préliminairement & sans délai une confédération, entre lui, l'empereur, l'electeur palatin & le landgrave de Hesse (roi de Suède), d'après le plan arrêté en France.

1744. M. de Chav. au roi 12 mars.

Comme son intérêt passoit avant tout, il ne manqua pas d'observer qu'il alloit courir les hasards d'une guerre, qui pour être courte n'en seroit pas moins rude; qu'ainsi on devoit lui faire *toucher au doigt & à l'œil* les suretés capables de le faire agir offensivement,

Suretés qu'on lui promet.

1744. & les avantages propres à le dédommager des risques & de la dépense. Chavigni fit entendre à son ministre, le baron de Klingraff, que les suretés feroient une armée françoise sur le Rhin, une autre sur la Meuse, & une puissante diversion en Italie. « C'est » assez, répondit le ministre; au mo» ment où mon maître verra le siége » de Fribourg entrepris, il agira de son » côté avec quatre-vingt mille hom» mes ». On n'insista point sur le reste, dès qu'on crut être assuré des bonnes dispositions de Louis XV.

But de la ligue. Le but de la ligue étoit de maintenir les constitutions de l'empire, conformément au traité de Westphalie; de rétablir la paix, de procurer à l'empereur la restitution de ses états; de faire accommoder à l'amiable, ou par une décision juridique, les différends relatifs à la succession autrichienne: les confédérés devoient se garantir mutuellement

leurs possessions actuelles, & inviter tous les électeurs à entrer dans la confédération. Depuis long-temps le ministère françois n'avoit rien conçu d'aussi grand. Des lettres-de-change de Pâris de Montmartel pour quinze cent mille florins, envoyées à Chavigni, étoient le mobile qui accéléroit les résolutions des Allemands : on ne pouvoit réussir qu'avec l'argent à la main.

1744.

Argent pour la conclure.

Une nouvelle imprévue, à laquelle ce négociateur lui-même ne s'attendoit point, dissipa tout-à-coup les espérances d'un prompt succès. Le comte de Maurepas, ministre de la marine, avoit réparé, autant qu'il étoit possible, la négligence du cardinal de Fleuri. Une escadre à Toulon, qui, jointe à celle d'Espagne, combattit glorieusement les Anglois, une autre escadre à Brest en état d'agir, annonçoient la sagesse de son ministère, mais ne suffisoient pas contre les forces maritimes des enne-

La marine renaît par les soins du comte de Maurepas.

1744\.
Projet de descente en Angleterre.

mis. Cependant le cardinal de Tencin persuada au Roi de tenter une invasion sur l'Angleterre, en faveur du prince Edouard, fils du prétendant. Le maréchal de Noailles fut consulté, & désapprouva le projet, dont il prévit les conséquences. On ne laissa pas d'aller en avant, sans le consulter davantage. On rassembla des troupes à Dunkerque. Elles étoient sur le point de s'embarquer : le comte de Saxe devoit en avoir le commandement. Mais on eut bientôt lieu de se repentir d'une entreprise prématurée, qui ne pouvoit qu'enflammer la haine des Anglois contre la France, soulever tout le parti protestant, & troubler l'importante négociation d'Allemagne.

Les confédérés se récrient contre ce projet.

En effet, le bruit de l'armement altéra d'abord les dispositions du prince de Hesse. Le ministre de Prusse représenta vivement à Chavigni, que le projet de rétablir les Stuarts sur le trône

d'Angleterre, étoit le moyen de tout perdre, qu'on y reconnoissoit le fanatisme des Jacobites; qu'il paroissoit inconcevable que la France s'aventurât ainsi de gaieté de cœur, pour éloigner d'elle ses alliés & ceux qui alloient le devenir; que dans le soulèvement général qu'elle exciteroit, chacun ne devoit plus chercher que sa sureté particulière. Le prince Guillaume étoit zélé protestant; il avoit marié son fils à une princesse d'Angleterre, qui apportoit des droits éloignés à la succession; il ne pouvoit ni sacrifier ces droits, ni mettre le trouble dans sa famille; il aimoit mieux continuer à servir les Anglois. « Quel fond peut-on faire sur la France, dit son ministre au négociateur françois, « si elle embrasse des projets mal » entendus, & incompatibles avec ses » affaires d'Allemagne? Que dira-t-on, » sinon qu'elle renouvelle l'idée chimé- » rique de la monarchie universelle,

1744. M. de Chav. au roi. 15 mars.

1744. » & pour y parvenir, le systême de » l'accroissement de sa religion? »

Embarras de Chavigni. Chavigni, d'autant plus embarrassé, que le ministère ne l'avoit point instruit de son dessein, n'oublia aucune raison pour dissiper ces inquiétudes; il fit espérer que les éclaircissemens qu'il recevroit de sa cour les dissiperoient encore mieux.

Il se plaint à ce sujet.

Lettre du 15 mars.

« Quelle différence de ma dépêche » du 12 à celle du 15, écrivit-il au » maréchal de Noailles! dans la première, tout est en train de se faire » avec le concours du roi de Prusse: » dans la seconde, tout est en train de » se démancher faute du concours de la » Hesse. Et pourquoi? pour un projet » que je ne connois encore que par la » haine & le mépris qu'il excite contre » nous; & je craindrois plus le mépris » que la haine... Cependant je ne me » décourage ni ne me découragerai ». La duchesse de Châteauroux pouvant beaucoup

beaucoup ſur l'eſprit du roi, & ayant du zèle pour le bien public, il lui communiquoit auſſi ſes réflexions. Noailles avoit ménagé à Chavigni cette reſſource, qui malheureuſement n'étoit point à négliger dans les affaires d'état. 1744.

Au ſujet de l'entrepriſe maritime, le maréchal marquoit à l'ambaſſadeur : « Tout ce que je puis faire de mieux, » c'eſt de n'en pas parler & d'attendre » l'événement. Le ſort en eſt jeté ; ainſi » dans peu nous ſerons inſtruits du » ſuccès ». Mais pour tranquilliſer & ramener les Allemands, il s'expliqua ſur ce point de la manière la plus judicieuſe ; il fit enviſager l'armement comme une diverſion utile, même aux confédérés. Il dit que l'Angleterre ne gardant plus aucunes meſures avec la France, inſultant nos ports, attaquant nos vaiſſeaux, joignant les hoſtilités aux menaces, le roi n'avoit plus de ménagemens à garder à ſon égard ; qu'il

Noailles s'explique d'une manière ſatisfaiſante.

Lettre du 5 mars.

Id. 19 & 24 mars.

1744. devoit faire éclater ſon reſſentiment; qu'en faiſant craindre aux Anglois une diverſion, qui les obligeât de réſerver pour leur propre défenſe une partie de leurs troupes, il ſervoit la cauſe commune, & n'avoit en vue que le rétabliſſement de la paix, loin de vouloir déranger le ſyſtême de l'Europe; enfin que ſon principal objet étant les affaires d'Allemagne, il étoit bien éloigné de toute entrepriſe, dont les princes diſpoſés à la ligue puſſent avoir lieu de prendre ombrage.

Le prince de Heſſe ramené par ſes raiſons.

Dès que les intentions de Louis XV furent mieux connues, la négociation ſe ranima. Le prince de Heſſe, ſeulement par une ſorte de bienſéance, offrit au roi d'Angleterre d'aller en perſonne avec ſes troupes, ſi le cas l'exigeoit, défendre une couronne & une religion pour leſquelles ſon zèle ne ſe démentiroit point; mais il lui repréſenta auſſi ſes devoirs à l'égard de

M. de Chav. au roi. 14 mars.

l'empereur & de l'empire, de manière à laisser entrevoir ses véritables intentions. Le roi de Prusse étoit absolument décidé, toujours néanmoins à condition que la France agît avec vigueur, & qu'on lui assurât ce qu'il prétendoit. Il avoit fait partir le comte de Rottembourg, que nous verrons bientôt traiter avec le maréchal de Noailles. Ce prince savoit prendre son parti, hâtoit l'exécution, joignoit la prudence à l'activité, prévoyoit tout, se réservoit des ressources dans tous les événemens, & ne vouloit pas se donner des liens qu'il ne pût rompre, quand il le jugeroit à propos. Le cercle de Konisgratz, en Bohême, jusqu'à l'Elbe, pays fertile & peuplé, étant digne de son ambition, l'empereur promit de le lui abandonner après la conquête de la Bohême.

1744.

Le roi de Prusse prêt à tout, si l'on entre dans ses vues.

Les projets & les dispositions du roi de Prusse, tels que Chavigni les annonce, supposent une étendue de génie,

Ses grands desseins.

1744. une force de caractère & de courage, dont on ne voyoit nul exemple ailleurs.

M. de Chav. au roi. 26 mars. Dès que la ligue seroit conclue, que la cour de Vienne auroit rejeté les propositions de paix, que la France auroit frappé les premiers coups, il devoit publier un manifeste, & marcher à la tête de quatre-vingt mille hommes. Si la Saxe balançoit à entrer dans la confédération, il devoit s'avancer dans le pays, & proposer le choix, ou d'embrasser la ligue, ou de désarmer les troupes. Une fois assuré de la Saxe, il vouloit aller droit à Prague, qui ne pouvoit faire beaucoup de résistance; de là s'approcher de l'armée impériale, se porter même jusqu'à Vienne, en cas de besoin. Il négocioit de plus une alliance avec la Suède contre le roi d'Angleterre, une alliance défensive avec la Russie: il comptoit parvenir à ce double but, soit en mariant sa sœur avec l'héritier de Suède, soit par le mariage

Alliances qu'il négocie.

déjà fait, & dont il étoit l'auteur, de la princeſſe de Zerbſt avec l'héritier de Ruſſie. En un mot, il manioit également les armes & les négociations. 1744.

Chavigni craint de nouveau qu'on ne rompe.

Chavigni, au milieu de ſi belles eſpérances, reçut encore une nouvelle capable de les faire évanouir. L'entrepriſe d'Angleterre, que les vents ne permirent pas d'exécuter, retardoit néceſſairement le ſiége de Fribourg, parce qu'il avoit fallu raſſembler en Flandre beaucoup plus de troupes qu'on n'auroit dû y en avoir. Un nouveau plan de guerre étoit la ſuite de cette démarche. Comme le roi de Pruſſe paroiſſoit ne vouloir agir de ſon côté, qu'à condition que le ſiége de Fribourg ſe feroit d'abord, l'ambaſſadeur crut voir la ligue rompue. Il écrivit douloureuſement au maréchal de Noailles: « Seroit-il poſ» ſible que l'on ſe fût détaché de l'objet » le plus grand & le plus eſſentiel que » nous euſſions, enfin des moyens qui

Lettre du 2 avril.

1744. » sont en nos mains pour terminer la
» guerre en moins de trois mois, &
» assurer au roi, par une paix plus af-
» fermie que celle de Westphalie, le
» règne le plus beau & le plus glorieux
» qu'ait eu aucun de ses prédécesseurs ? »

Conclusion de la ligue.

On voit que le négociateur se livroit un peu à l'enthousiasme. Mais, quoique ses idées fussent trop vastes, pour avoir un fondement assez solide en pareilles conjonctures, la confédération projetée n'en étoit pas moins l'ouvrage d'une profonde politique, & ne pouvoit manquer de produire de grands effets. Après plusieurs alternatives d'espérance & de crainte, Chavigni toujours ardent à suivre sa négociation, toujours mesuré néanmoins dans ses démarches, habile à ménager une foule d'intérêts opposés entre eux, ayant de grandes difficultés à vaincre du côté de sa propre cour, mais animé & affermi par le

zèle du maréchal de Noailles, vint à bout de concilier les esprits; & l'union fut conclue entre l'empereur, le roi de Prusse, comme électeur de Brandebourg, le roi de Suède comme Landgrave de Hesse, & l'électeur Palatin. La résolution prise par Louis XV, de se mettre à la tête de son armée de Flandre, calma les inquiétudes sur le retardement du siége de Fribourg. 1744.

Noailles chargé de la négociation de Prusse.

Mais le roi de Prusse, avant de s'engager en Allemagne, voulut s'assurer des dispositions de la France, & faire un traité particulier avec elle. Il avoit envoyé le comte de Rottembourg dans cette vue. Noailles fut chargé de la négociation, parce qu'on manquoit de confiance pour le ministre des affaires étrangères, très-honnête homme, mais qui avoit le malheur de ne pas réussir dans cette partie. Le maréchal écrivit donc au roi de Prusse :

1744.

Sa lettre au roi de Pruſſe.

Lettre du 20 avril.

« Sire,

» C'eſt une des marques les plus honorables que le roi mon maître pouvoit me donner de ſa bonté & de ſa confiance, que de me charger de conférer avec M. le comte de Rottembourg, ſur l'objet de la négociation dont il eſt chargé de la part de votre majeſté. Je lui ai remis un mémoire qui ne renferme que les principes généraux, ſur leſquels il me paroît que l'on pourroit traiter, conformément aux vues de votre majeſté & à celles du roi mon maître.... Quel bonheur pour moi, ſire, ſi je puis ſervir d'inſtrument à une union ferme & ſtable entre deux rois, dont l'intelligence ne peut produire que les effets les plus ſolides, & dont tout concourt à cimenter pour jamais l'alliance & l'amitié! Combien de raiſons particulières ne pourrois-je point

» alléguer à votre majesté, qui doivent » me rendre d'autant plus sensible à » l'honneur d'avoir part à un aussi grand » ouvrage! Mais je me renferme dans » les bornes du silence, en suppliant » votre majesté d'agréer mes homma» ges & l'assurance du très-profond » respect avec lequel je suis, &c. ». 1744.

Propositions faites à ce prince.

Dans le mémoire composé par le maréchal, & que Louis XV avoit approuvé, on proposoit au roi de Prusse l'union qui se négocioit à Francfort; on s'engageoit à presser l'empereur de lui faire les cessions de Bohême, qui seroient à sa convenance; on consentoit à un traité particulier d'amitié, d'alliance, & de garantie réciproque, comme Rottembourg l'avoit demandé.

Sa réponse au maréch.

La réponse de Frédéric, écrite de sa main, fera connoître ses sentimens pour le maréchal.

« Monsieur, je ne saurois vous ca» cher la satisfaction que je ressens, de

1744. Le roi de Prusse au mar. de Noailles. 12 mai.

» ce que le roi de France vous a choisi » pour être l'instrument qui va cimen- » ter à jamais entre nous les liens de » l'union la plus solide & la plus indis- » soluble. Je dois vous avouer que je » remarque une différence sensible dans » la façon dont s'explique un roi qui » agit & qui voit par soi-même, de » ce qu'il fait, lorsqu'il ne se fait en- » tendre que par l'organe de ses mi- » nistres. Je ne puis qu'en tirer un au- » gure favorable pour l'avenir ».

Il veut une confiance mutuelle.

» Il n'y a rien de plus capable d'éta- » blir une confiance parfaite entre nos » cours, que la façon sincère & cor- » diale avec laquelle le roi de France » s'explique envers moi. J'y répondrai » toujours de mon côté; & il est sûr » que ce doit être la base de toutes les » grandes entreprises que nous médi- » tons, puisqu'il convient moins, à la » guerre qu'en toute autre occasion, » de dissimuler l'exacte vérité; lorsque

» l'on doit régler des opérations les » unes ſur les autres, & que ce n'eſt » pas du projet ſeulement, mais de » l'exécution ſur-tout que dépendent » les grandes choſes que nous autres » avons à faire. Je ne puis m'empê» cher de vous dire, monſieur, à cette » occaſion, combien j'ai applaudi à la » ſagacité du plan que vous aviez conçu » à Dettingen. Je puis vous aſſurer que » j'ai reſſenti la douleur la plus amère, » en voyant que le ſuccès n'en a point » été tel qu'on devoit naturellement » ſe le promettre.

1744.

Son ſentiment ſur le combat de Dettingen.

Je ſuis avec la plus parfaite eſtime,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné ami.

FRÉDÉRIC.

Le traité conclu après le départ de Louis XV pour l'armée.

Noailles, par ordre du roi, conféroit ſecrettement avec Rottembourg. Il repréſenta enfin que l'intervention des miniſtres étoit néceſſaire pour conclure.

1744. Mais l'affaire ne pouvoit plus traîner en longueur. Frédéric ayant trouvé le mémoire du maréchal conforme à ses propres idées, envoya bientôt ses plein-pouvoirs, que Rottembourg reçut le 22 mai. Louis XV étoit parti pour l'armée. Le ministre prussien écrivit à Noailles, & lui demanda comment il pourroit s'y rendre. Ce voyage eût fait infailliblement transpirer le secret de la négociation, secret que le roi de Prusse exigeoit comme un point essentiel. Le maréchal jugea donc que le traité devoit se signer à Paris. On expédia des pouvoirs au cardinal de Tencin & au contrôleur général; car le ministre des affaires étangères, Amelot, venoit d'être remercié.

On le signe à Paris, malgré quelque sujet d'inquiétude.

Le roi de Prusse avoit fait quelques changemens au projet de traité qu'il avoit reçu de France. Nos ministres en furent inquiets, parce qu'il en pouvoit résulter des embarras dans la suite. Mais

le tems preſſoit. Noailles écrivit à Tencin, qu'on laiſſoit à ſa prudence & à ſa dextérité de ſe rapprocher, autant qu'il ſeroit poſſible, des intentions du roi. Le cardinal ne put rien gagner avec Rottembourg, dont les ordres étoient précis. « Après tout, répondit-il au » maréchal, le point capital pour nous » eſt de finir, & de former une liaiſon » avec le roi de Pruſſe... Nous ſerons » ſouvent expoſés à des éclairciſſemens; » mais qui ſera plus propre que vous à » y remédier ? » On ſigna le 5 juin.

1744. Lettre du 2 juin.

Du 5 juin.

Depuis le renvoi d'Amelot, Noailles ſe trouvoit chargé tout-à-la-fois du commandement militaire & des affaires politiques. Il termina les grandes négociations qui étoient ſur le tapis, ſans qu'on s'aperçut à l'armée qu'il eût d'autre objet à ſuivre que ceux de la guerre. Ce fardeau devoit être accablant : il fut obligé de le ſoutenir juſqu'à la fin de la campagne.

Noailles commande l'armée & conduit les affaires étrangères.

1744. Plan de campagne en Flandre.

L'entreprise projetée en vain contre l'Angleterre avoit rendu nécessaire un nouveau plan d'opérations. D'ailleurs la frontière, du côté de l'océan, étoit en mauvais état; les Anglois pouvoient tomber sur Dunkerque; il auroit fallu laisser un corps de troupes considérable, pour la sureté de cette ville importante: avant de pénétrer chez l'ennemi, on devoit se garantir d'une invasion. Ces motifs, que Noailles expose au roi de Prusse dans un mémoire, avoient décidé Louis XV à porter ses forces de ce côté-là.

Mém. sur l'armée de Flandre.

Siége de Menin.

Son intention étoit de se mettre en campagne à la fin d'avril. Des pluies continuelles rendirent les terres impraticables. Les troupes ne purent camper avant le 14 mai. On investit Menin le 18. Les pluies recommencèrent encore; & il fut impossible de battre la place avant le 31, quoique la tranchée eût été ouverte d'abord. Cette

première expédition fit connoître au roi les fatigues de la guerre : il anima les troupes par son courage à les supporter. 1744.

Député hollandois, qui n'empêche pas l'investissement d'Ipres.

A peine Menin s'est-il rendu, que Noailles envoya des troupes investir Ipres. La Hollande avoit député le comte de Wassenaer pour faire des propositions. On connoissoit la mauvaise volonté de la république; on répondit avec fermeté, & l'on alla en avant.

Le maréch. de Saxe propose de repasser la Lys

Le comte de Saxe, devenu maréchal de France, commandoit une petite armée d'observation. Posté à Courtrai, dont on s'étoit rendu maître, il écrit le 8 juin au maréchal de Noailles : *Je ne crois pas que les ennemis passent l'Escaut; mais supposé que j'eusse des avis certains qu'ils entreprennent ce passage, voulez-vous que je reste ici ou que je passe la Lys?* Il écrit le 9, qu'ils sont les plus forts en infanterie; qu'il ne pourroit se servir que d'une partie

1744. de sa cavalerie à cause de la nature du pays; qu'ainsi, supposé le passage de l'Escaut & la certitude d'être attaqué, il croit que le parti le plus sage est de mettre la Lys devant soi. « Vous me » donnez la main, dit-il; cette seule » position en impose, & les ennemis » n'oseront jamais entreprendre de passer » cette rivière ».

Noailles l'exhorte à ne point rétrograder.

Lettre du 10 juin.

Noailles répond, après avoir demandé les ordres du roi, qu'on doit éviter par tous les moyens possibles de paroître se retirer aux approches de l'ennemi; qu'il va faire ses arrangemens pour le siége d'Ipres, de manière à pouvoir renforcer en cas de besoin le comte de Saxe, de trente bataillons & d'autant d'escadrons. « De votre côté, mon cher maréchal, » ajoute-t-il, vous devez vous occuper » à choisir une position avantageuse, » fortifier votre camp, & former tous » les obstacles qui seront possibles pour » arrêter les ennemis & leur en impo-

» ser. Je ne vous en dirai pas davantage » ce soir : il est onze heures & je suis » depuis ce matin à cheval : j'ajouterai » seulement que la seule idée de vous » voir rétrograder inquiète le roi ».

1744.

Réponse du Saxon.

C'est ce qu'avoit pressenti le maréchal de Saxe. Il avoit déjà commencé un escarpement pour mettre Tournai hors d'insulte. Cet ouvrage fini, il pouvoit avec des renforts attaquer lui-même l'ennemi, & avoir toujours une retraite sous le corps de la place. En le mandant à Noailles, il ajoute : *Cela fait une disposition certaine ; car de livrer un combat sans avoir de retraite que la rivière, me paroît une chose hasardée ; & il faut autant que l'on peut, à la guerre, faire en sorte d'en prendre ou d'en laisser autant que l'on veut.*

Le maréchal de Saxe au maréchal de Noailles. 11 juin.

Conseils que lui donne le général.

Le même jour, Noailles lui répond : « J'approuve & j'applaudis aux dispo» sitions que vous avez faites, & que » vous vous proposez de faire. Vous

» pouvez demander hardiment tout ce
1744. » qui vous ſera néceſſaire, & vous ſerez
» ſervi comme vous méritez de l'être ».
Il lui ſuggère de nouveaux expédiens; il lui annonce un renfort; il aſſure qu'il ſe mettra en état de le joindre, pendant le ſiége même d'Ipres, pour *faire repentir ces meſſieurs de paſſer des rivières à côté de nous*; il lui conſeille enfin de répandre ſourdement, & *en confiant le ſecret à quelque indiſcret, ce dont il ne manque pas dans nos armées*, que le roi a ordonné de fortifier Courtrai, afin d'y placer un dépôt, ſon intention étant de ſe porter le long de la Lys vers Gand.

Union intime des deux maréchaux.

Telles étoient l'union & la confiance mutuelle des deux maréchaux. Incapables de jalouſie, ils ne reſpiroient que la gloire de bien ſervir. Noailles regardoit le comte de Saxe comme ſupérieur à tous les généraux de ſon tems; & celui-ci regardoit toujours Noailles com-

me son maître, demandoit ses avis, s'empressoit à seconder ses desseins. Tous deux pleins de zèle pour Louis XV, ils vantoient ses premiers exploits avec une sorte d'enthousiasme. Le François en écrivoit des merveilles au roi de Prusse. Le Saxon s'exprimoit ainsi dans une lettre au ministre du roi de Pologne en Hollande : « Le roi prend un » furieux goût à ce métier-ci, & il me » semble qu'il n'a jamais si bien connu » sa puissance. Effectivement c'est un » beau spectacle pour un jeune monar- » que, que la chasse a endurci à la » fatigue, de se voir le maître d'or- » donner à une nation vigoureuse, » ardente à lui plaire, & plus que cela, » à laquelle il veut plaire. Le cardinal » défunt a éloigné le plus qu'il a pu ces » objets, propres à allumer l'ambition » d'un monarque ; mais les ennemis de » la France ont eu l'imprudence de la » réveiller. Il seroit heureux pour les

1744.

Ce qu'ils écrivent à la louange du roi.

Lettre du mar. de Saxe. 4 juin.

Sentiment

1744. pacifique d'un héros.

» peuples, qu'une prompte paix vînt » éteindre ce feu, qui ne peut que » croître en l'irritant ». Cette lettre dont le maréchal de Saxe envoya copie à son collégue, mérite d'être citée; car l'amour de la paix est un prodige dans les héros.

Noailles fait changer le plan d'attaque d'Ipres.

Cependant Noailles mettoit tous ses soins à faciliter au roi la prise d'Ipres. En examinant la place, il reconnut un endroit à soixante toises du glacis, où l'on pourroit s'avancer sans être aperçu. On avoit projeté de faire la principale attaque d'un autre côté. Mais le célèbre Vallière, qui commandoit l'artillerie, & qu'il mena visiter cet endroit à la demi-portée du fusil, convint avec tous les ingénieurs que c'étoit par-là qu'on devoit la faire. On eut l'obligation de la découverte au marquis de Beauvau, homme distingué par plusieurs genres de mérite. Le maréchal ne manque pas de lui en faire honneur auprès du roi. Son amitié pour Beauvau le rendit plus

Le maréchal de Noailles au roi. 9 & 11 juin.

Justice qu'il rend au marquis de Beauvau.

sensible que tout autre à la perte d'un si bon officier, qui blessé à mort dans le chemin couvert, dit à ses soldats : *Mes amis, laissez-moi mourir & allez combattre.* 1744. Siècle de Louis XIV.

Louis impatient d'être au siége.

Le roi attendoit avec impatience le moment de paroître au siége. « Je m'en » rapporte bien à vous & à ceux que » vous avez consultés, écrivit-il à Noail- » les, sur le choix du côté de l'attaque » d'Ipres. Vous ferez très-bien de pren- » dre vos arrangemens en consé- » quence, & au plus vîte, car le beau » tems le demande à cor & à cri ; & » quoiqu'il fasse très-beau & bon ici, » (à Lille) je suis prêt à partir aussi-tôt » que ma présence pourra être de la » plus petite utilité ». Il partit le 17 juin, & la place se rendit le 26.

Se faire rendre compte directement des opérations.

Voici un trait qui peut servir d'instruction. Le maréchal, attentif à tous les moyens d'exciter & de produire les talens, avoit assemblé le corps du génie

1744. au ſujet du plan d'attaque ; il avoit demandé les avis en commençant par les plus jeunes, & exigeant que chacun donnât les motifs de ſon ſentiment. Il écrivit enſuite au roi : « Je n'y aurois » deſiré que la préſence de votre ma- » jeſté, dans la perſuaſion que rien n'eſt » plus utile pour un roi, que de ſe » faire rendre compte directement de » ce qui concerne ſon ſervice, & qu'en » même-tems rien n'eſt plus propre à » exciter l'émulation. Ce ſentiment, » à la vérité, ſire, ne s'accorde pas » toujours avec la politique ». Il parle ſans doute de la politique des ambitieux, dont le grand art eſt d'éloigner du trône les bons conſeils, pour diſpoſer de tout au gré de leurs intérêts & de leurs caprices.

Lettre du 13 Juin.

Le roi de Pruſſe retardé, mais sûr d'agir.

D'un autre côté, le roi de Pruſſe, quoique très-diſpoſé à remplir ſes engagemens, étoit retenu par des cabales de la cour de Ruſſie, qui pouvoient rom-

pre ses mesures. Il envoya au maréchal de Noailles un mémoire sur cet objet, en le priant de le donner à Louis XV, & de l'assurer qu'il pouvoit avoir des alliés plus puissans, *mais qu'il n'en auroit jamais de plus fidèles, de moins envieux, ni de plus attachés à sa véritable gloire que lui.* « L'état d'incertitude, ajoutoit-il, où le doit mettre » ma conduite le surprendra peut-être. » Mais vous devez savoir que les objets » s'affoiblissent toujours dans l'éloignement, & ma conduite sera justifiée » dans tous les cas... Je bénis mille fois » le roi votre maître de la résolution » qu'il a prise de se mettre à la tête de » ses troupes. Il n'en falloit pas moins » pour rétablir la discipline perdue dans » vos troupes, & pour rendre l'audace » au soldat. Ses ennemis, qui sont en » grand nombre, commencent à le » craindre & à le respecter; & je suis » pleinement persuadé que plus il met-

1744.

Lettre du roi de Prusse. 28 juin.

Sa réflexion sur les troupes françoises.

Ses pronostics sur le succès de Louis XV.

1744. » tra de la vigueur & du nerf dans » ſes opérations, plus tôt les alliés » ſeront obligés de chanter la palino- » die. Les Hollandois me reviennent » comme les grenouilles dans la fable: » ils avoient une bûche pour roi durant » le miniſtère du cardinal; ils ont aſſez » importuné les dieux pour qu'ils mé- » ritent une cigogne. Perſonne ne fait » plus de vœux pour la proſpérité de » vos armes que j'en fais. S'il ne tenoit » qu'à moi, vous auriez pris vingt » villes cette campagne & gagné trois » batailles. Je vous prie en mon parti- » culier, mon cher maréchal, de me » croire avec la cordialité & l'eſtime la » plus parfaite, &c. »

Avis de ce prince.

Le roi de Pruſſe au mar. de Noailles 8 juillet.

Dans une autre lettre: « Je vous » félicite ſur vos progrès en Flandre, » dit le roi de Pruſſe. Si l'armée des » alliés ne ſe fortifie pas plus conſidéra- » blement que l'envoi des troupes an- » gloiſes qui paſſent, vous pouvez en- » core

» core faire de la bonne besogne ; car » il faut pousser sa pointe tant que la » fortune nous rit : je regrette beaucoup » M. de Beauvau, qui étoit d'une » trempe à faire un excellent officier. » J'ai oublié de vous dire qu'averti, » comme je le suis, de l'indiscrétion de » la cour impériale, je ne trouve plus » nulle sureté à communiquer avec elle ; » & que si le roi de France le trouve » bon, nous ferons désormais nos affai- » res entre nous, & on n'en donnera » part à l'empereur qu'au moment de » l'exécution ».

1744.

Moyen qu'il propose de finir promptement la guerre.

Avec cette politique vaste, profonde, active, prévoyante, avec tant de forces & d'argent, Frédéric conduisant lui-même ses affaires, comme ses armées, devoit jouer un des plus grands rôles de l'Europe. Il envoya un mémoire sur les opérations de la campagne, où il proposoit un moyen de finir promptement la guerre : c'étoit que la France attaquât l'é-

lectorat de Hanover, lorsqu'il obligeroit le prince Charles à venir défendre la Bohême & la Moravie. Le roi d'Angleterre, qui aimoit ses états d'Allemagne plus que tout le reste, ne manqueroit pas alors, selon lui, de parler de paix ou de neutralité; & la reine de Hongrie perdroit tout-à coup ses principales ressources, qu'elle tiroit de la Bohême, de la Bavière, & des subsides d'Angleterre.

1744. Mém. du roi de Prusse envoyé le 28 juin.

Suite de la campagne de Flandre.

Noailles voyoit aussi les choses en grand, étoit fait pour les résolutions courageuses. La prise d'Ipres, en sept à huit jours de tranchée ouverte, annonçoit une campagne terrible pour les ennemis. Bientôt maître de la Knoque, il alla reconnoître Furnes; le comte de Clermont, prince du sang, fut chargé du siége de cette place, & l'ajouta aux conquêtes de Louis XV. On triomphoit d'un côté, mais la France fut en péril de l'autre.

1744.

Le prince Charles paſſe le Rhin.

Le prince Charles de Lorraine, avec environ ſoixante mille hommes, ſe diſpoſoit à paſſer le Rhin & à pénétrer dans le royaume. Le maréchal de Coigni le contenoit par ſa poſition, depuis Lauterbourg juſqu'à Oppenheim. Les troupes impériales, ſous les ordres du maréchal de Seckendorff, étoient retranchées ſous Philipsbourg. Un mouvement du prince Charles engagea Coigni à ſe faire joindre par ces troupes. Mais le prince n'en réuſſit pas moins dans ſon projet : il ſurprit un paſſage entre les poſtes des impériaux, au commencement de juillet ; il paſſa le fleuve ſans réſiſtance ; & Coigni n'eut d'autre parti à prendre que de ſe retirer ſous Weiſſembourg, dans les lignes de la Loutre, afin de couvrir la frontière.

Retraite de Coigni.

Cauſes de ce malheur.

Ce malheur vint ſans doute en grande partie de l'extrême miſère, & du mécontentement de l'armée bavaroiſe, où Seckendorff avoit contre lui une faction

1744.

acharnée, de gens qui ne savoient rien, qui le décrioient sans ménagement. Le comte de Saint-Germain, alors officier général au service de l'empereur, & dont Chavigni vantoit les talens, soit pour les armes, soit pour les affaires, écrivant à ce ministre l'état des choses, assuroit que la faute tomboit uniquement sur les subalternes, nullement sur les chefs. « Je suis persuadé, dit-il, » que presque tout le monde écrira & » contre M. de Coigni & contre M. de » Seckendorff. C'est la coutume de tou- » tes les armées qui n'ont pas des succès » brillans; & il est ordinaire à tous les » officiers, qui ne sont pas du secret, » d'être mécontens... Je ne me suis » mêlé dans rien, parce qu'à mon or- » dinaire, je n'ai donné aucuns con- » seils, & je me contente d'exécuter, le » mieux qu'il m'est possible, ce qui » m'est confié ».

Le comte de St-Germain disculpe les généraux.

Lettre du 11 Juillet.

Courses des

On venoit de réparer, sinon le mal,

du moins la honte, en chassant les ennemis des lignes de Weissembourg, le 5 du mois. Les Bavarois s'étoient signalés dans cette action, *une des plus fières*, selon le même officier-général, *& des plus vigoureuses qui se fussent passées depuis long-tems.* Par là on se rouvrit la communication avec l'Alsace, on réprima l'audace des autrichiens; mais on ne pouvoit les empêcher de faire des courses. Coigni fut même forcé de leur abandonner Hagueneau, & le roi Stanislas se retira de Luné-ville, où il n'étoit plus en sureté.

1744. autrichiens dans le royaume.

A la première nouvelle de l'irruption, le roi de Prusse prend un parti digne de son courage. Il écrit à Louis XV le 12 juillet:

Résolution généreuse du roi de Prusse.

Lettre du roi de Prusse à Louis XV.

« Monsieur mon frère: j'apprends » que le prince Charles a pénétré en » Alsace. Ceci me suffit pour détermi-

Il annonce sa démarche à Louis.

1744. » ner mes opérations. Je ferai en marche à la tête de mon armée le 13 d'août, & devant Prague à la fin du même mois. Je passe sur bien des considérations, & je m'engage peut-être dans un pas assez périlleux. Mais je veux donner des marques à votre majesté de l'attachement & de l'amitié que j'ai pour elle. Je regarde, dès ce moment, ses intérêts comme les miens, persuadé qu'elle en agira de même avec moi, & surtout qu'aucune considération particulière ne pourra l'obliger à m'abandonner, dans une guerre que j'entreprends en grande partie pour ses intérêts & pour sa gloire ».

Sur quoi il fonde ses espérances.

« Dans la situation où je me trouve, je dois plus que jamais parler franchement à votre majesté, nos intérêts étant plus liés & plus indissolubles que jamais. Elle sent assurément que tout notre système est fondé sur

» trois grands coups qu'il faut frapper, » pour ainsi dire, en même-tems, dont » le premier est l'invasion de la Bohême » & de la Moravie; le second, la mar- » che des troupes impériales & fran- » çoises, le long du Danube en Ba- » vière; & le troisième, que je regarde » comme l'article principal, est l'envoi » d'un corps de troupes dans le pays de » Hanover. Je compte surement sur » ces deux derniers points, sans quoi » je l'avertis d'avance que toute notre » besogne est perdue ». 1744.

» Je dois représenter encore à votre » majesté qu'il dépendra en grande par- » tie du choix qu'elle fera de ses gé- » néraux, du succès qu'auront ses en- » treprises. Tous nos alliés sont pré- » venus en faveur du maréchal de Belle- » isle, & c'est un grand point pour » concilier les esprits: s'il recevoit le » commandement de l'armée, & qu'on » lui fournît à temps ce dont il peut

Il demande Belle-isle pour l'armée de Bavière.

1744. » avoir besoin, je suis persuadé que le » service de votre majesté en iroit » mieux. Et si le maréchal de Saxe, ou » quelqu'un de bien déterminé, étoit » chargé de l'expédition de Westphalie, » cela n'en iroit que plus rondement. » Je demande pardon à votre majesté » de la liberté avec laquelle je lui parle ; » mais je l'assure que, si j'étois payé » pour être assis dans son conseil, je » ne parlerois pas autrement : car pour » dire vrai, il vous faut à la tête de » vos armées des généraux capables de » soutenir la discipline à la rigueur, & » votre majesté ne trouvera pas, hors » le maréchal de Noailles ; des sujets » plus propres pour remplir cet objet, » que ceux que je viens de lui pro- » poser ».

Il insiste sur les avantages de la guerre offensive.

» Je dois ajouter encore que la plus » grande partie des mauvais succès, » que ses troupes ont eus en Bavière, » sont venus de ce que l'on vouloit

» agir défensivement sur les frontières
» d'un pays ennemi : cela engage tou- 1744.
» jours celui qui se réduit à la défensive
» d'être attentif à trop d'objets, & laisse
» le champ libre à son ennemi de for-
» mer les projets les plus audacieux &
» de les exécuter. Il vaut toujours mieux
» agir offensivement, quand même l'on
» est inférieur en nombre : souvent la
» témérité étonne l'ennemi, & donne
» lieu à remporter des avantages sur
» lui. C'est ainsi que le grand Condé,
» M. de Turenne, M. de Luxembourg
» & M. de Catinat ont agi ; & c'est
» en agissant pour la plupart du tems
» offensivement, qu'ils ont acquis cette
» gloire immortelle aux troupes fran-
» çoises, & pour eux une réputation
» au-dessus du tems & de l'envie. Il
» ne dépendra que de votre majesté de
» remettre les choses sur le même pied.
» Elle nous a donné des échantillons
» de ce que peut un prince éclairé &

1744. » sage à la tête de ses troupes. Qu'elle » ordonne à ses généraux de battre partout ses ennemis, & ils seront battus. Mais il me semble que je m'émancipe trop, & que j'entre dans » un détail duquel votre majesté me » donne des leçons. J'espère qu'elle » excusera mes libertés en faveur de » la pureté de mes intentions, & qu'elle » ne doutera point, après les preuves » que je vais lui donner, de l'attachement avec lequel je suis,

Monsieur mon frère,
de votre majesté,
le bon frère & allié.

Il blâme l'économie déplacée.

Lettre du roi de Prusse. 12 juillet.

Le roi de Prusse écrivit de sa main au maréchal de Noailles une lettre encore plus longue, où il insistoit sur les mêmes choses. Il y ajoutoit cette réflexion judicieuse : « La meilleure économie d'un grand prince est de dépenser l'argent à propos, & de ne le

» point ménager dans les grandes occasions. Si le cardinal de Fleuri en » avoit usé ainsi, & qu'il n'eût pas » voulu, par un esprit d'économie déplacé, ménager les revenus du roi de » France, l'année 41 & 42, je ne veux » point être honnête homme, ou la reine » de Hongrie étoit perdue; & la durée » de la guerre fait qu'il en a coûté à » présent le triple & le quadruple au » roi votre maître ». Noailles avoit toujours pensé de même, quoique fort éloigné des dépenses inutiles à l'état.

1744.

A la nouvelle de l'invasion du prince Charles, Louis ne balança point à voler au secours de ses provinces. Il laissa en Flandre environ soixante mille hommes au maréchal de Saxe, & quarante mille dans les places, depuis la mer jusqu'à la Meuse: il se mit en marche avec le reste de ses troupes. Sa réponse au roi de Prusse, qu'il écrivit en chemin, annonce une résolution inviolable

Louis XV va au secours de ses provinces.

Lettres du roi & du maréch. de Noailles au roi de Prusse. 22 juil.

1744. d'agir pour ses alliés plus que pour lui-même. Noailles étoit chargé d'expliquer les projets, les arrangemens, & s'en acquitta de la manière la plus satisfaisante.

Noailles annonce au roi de Prusse des opérations vigoureuses.

Il marque à Frédéric que la discipline est parfaitement rétablie dans les troupes françoises; que si le prince Charles attend l'armée, on tâchera de ne pas lui laisser passer le Rhin sans perte; qu'on passera le fleuve à sa suite, & qu'on mettra l'empereur en état de rentrer bientôt en Bavière; que tous les ordres sont donnés & toutes les mesures prises; que le maréchal de Belle-isle, conformément aux desirs du roi de Prusse, commandera le corps qui doit joindre l'armée impériale; que tandis qu'elle s'avancera, on fera le siége de Fribourg; qu'aussitôt après la fin de ce siége, une partie des troupes ira prendre des quartiers dans l'électorat de Mayence, & même dans celui

de Cologne ; & qu'on ne perdra point de vue le projet ſur celui de Hanover. Toutes ſes lettres confirmoient l'idée que ce grand prince avoit de lui. 1744.

Il devance Louis, arrive à Metz le 28 juillet ; confère avec le maréchal de Belle-iſle, qui en étoit gouverneur ; rend témoignage des bonnes diſpoſitions qu'il a faites pour la ſubſiſtance des troupes ; prie le roi d'abandonner à Belle-iſle & à Coigni le ſoin des détails, afin d'entretenir la paix & l'union, que la jalouſie d'autorité trouble ſi ſouvent. Il le prévient en même-tems ſur la néceſſité de ſe débarraſſer des gros équipages, également dangereux par la conſommation, & nuiſibles au mouvement des armées. Le roi répondit ſur cet article. *Je ſais me paſſer d'équipages ; & s'il le faut, l'épaule de mouton des lieutenans d'infanterie me nourrira parfaitement.*

Il diſpoſe tout à Metz.

Le maréchal de Noailles au roi. 29 juillet.

Inconvénient des gros équipages.

Lettre du roi. 31 juillet.

Un autre article, ſur lequel Noailles

Coigni veut

1744. eut moins de satisfaction, l'intéressoit vivement pour la gloire des armes françoises. Coigni, désespérant de pouvoir se soutenir sur la Loutre, vouloit se retirer sous Strasbourg. Ce parti étoit humiliant, & pouvoit entraîner des suites funestes. Noailles n'en voyoit point la nécessité, il en craignoit les conséquences. La communication avec la Lorraine & les Évêchés, par conséquent avec les renforts qui arrivoient, alloit être perdue : en abandonnant le passage de Saverne, on devoit s'attendre que l'ennemi s'empareroit de cette ville; que le prince Charles, s'avançant entre Strasbourg & le détachement des troupes de Flandre, seroit par-tout supérieur, & pourroit former des entreprises à son gré. C'est ce qu'il représenta fortement au maréchal de Coigni : il lui envoya même M. de Crémille pour appuyer ses raisons; il l'exhortoit, en cas qu'il ne pût absolument rester dans

[Marginal notes:] Coigni veut se retirer sous Strasbourg. — Noailles s'efforce inutilement de l'en dissuader. — Instruct. pour M. de Crémille, du 29 juillet.

son poste, à se retirer du côté des montagnes, & non sous Strasbourg, parce qu'alors la communication ne seroit point rompue. Coigni, tout brave qu'il étoit, persista dans son sentiment, après avoir tenu un conseil de guerre, & alla camper à Bischen.

1744.

Mais il éprouva ce qu'on lui avoit prédit. Saverne fut occupé sur le champ par les autrichiens. Alors il quitta son camp de Bischen pour défendre, comme on le lui avoit conseillé, la gorge des montagnes.

Saverne est occupé par les ennemis.

Le maréchal de Noailles n'avoit pu s'empêcher d'écrire au roi, combien il lui paroissoit étrange qu'un général, qui devoit recevoir dans dix ou douze jours un renfort si considérable, se mît par sa position hors d'état de le recevoir : il souhaitoit qu'on lui envoyât des ordres pour l'en empêcher. Le caractère indulgent & facile de Louis XV se découvre bien dans sa réponse :

Le roi excuse Coigni, & se fait une peine de lui donner un ordre mortifiant.

1744. Lettre du roi. 31 juillet.

« Vous deviez être sûr que M. de » Coigni se retireroit sous Strasbourg, » l'ayant toujours mandé, ayant as» semblé un conseil pour cela, & ne » pouvant subsister ailleurs à ce qu'il » dit. Et il faut que ce soit cette der» nière raison qui l'ait déterminé à ce » parti là; car tout y étoit contraire, & » je ne présume pas assez mal de mon » prochain, pour croire qu'en ce mo» ment-ci, où j'arrive en personne » avec un gros détachement pour me » joindre à lui, d'autres raisons puis» sent y avoir eu part. Pour ce qui est » de l'ordre, s'il s'est retiré sous Stras» bourg, & que le prince Charles soit » en forces entre nous deux, de remar» cher en avant, il me fait un peu de » peine: car c'est précisément le con» traire de ce que vous lui avez fait » mander, de ne point hasarder d'ac» tion jusqu'à notre jonction. Je vous

» l'envoie pourtant ; car vous & M. de » Belle-isle devez en savoir plus que » moi sur pareilles choses ». 1744.

Interprétation de cet ordre.

Noailles eut soin d'avertir Coigni que l'ordre du roi, de se rapprocher de Phalzbourg, ne devoit pas se prendre littéralement : que c'étoit une de ces occasions où il falloit se décider pour le bien du service, en écartant tous les motifs personnels ; que s'il avoit quelque scrupule à cet égard, il le prenoit sur lui. Il craignoit une marche téméraire, il recommandoit de ne rien entreprendre de trop hasardeux ; il annonçoit qu'on chercheroit, en cas de besoin, d'autres moyens de se joindre. Ces inquiétudes cessèrent quand on sut la nouvelle position de Coigni, & on ne pensa plus qu'à chasser les Autrichiens.

Lettre du maréchal de Coigni. 12 août.

Maladie du roi à Metz.

Le roi arrive à Metz le 4 août. Peu de jours après, il y eut les premières atteintes d'une maladie, qui fut pour

lui l'époque la plus glorieuse, puisqu'elle remplit de consternation toute la France, & fit éclater l'amour d'un peuple innombrable pour sa personne.

1744.

Noailles marche aux ennemis.

Noailles étoit déjà en marche. Tandis que les troupes s'assemblent à Schelestatt, il va le 9 conférer avec Coigni. Ces deux maréchaux agirent de concert, comme si le monarque eût été présent.

Action particulière du duc d'Harcourt.

Journal envoyé par le maréchal de Noailles au roi de Prusse le 1er sept.

Il étoit impossible que sa maladie n'apportât quelque retardement aux opérations. Cependant on s'aperçoit bientôt de l'ardeur qui anime les François. Le duc d'Harcourt commandoit à Phalzbourg un corps séparé. Il attaque le 13 le général Nadasti à Saverne; & il met en fuite les ennemis. Le prince Charles ayant fait marcher une partie de son armée, Harcourt se retire en bon ordre, après avoir rasé les retranchemens des Autrichiens. Le prince repasse la Sorn. On se dispose à le resserrer vers le Rhin.

Toutes les troupes venues de Flandre avoient marché en deux jours de Schelestatt, pour se mettre à portée de Strasbourg. Elles occupent le camp de Bischen le 17 : Coigni vient se camper à leur gauche, & l'armée impériale arrive au même endroit. 1744. Camp de Bischen.

Les ennemis étoient à trois lieues de-là sur les hauteurs de Brumpt. On ne pouvoit aller directement à eux : on fait des dispositions pour les tourner, & pour se ménager l'occasion de les combattre. Le 20, on passe la Sorn vis-à-vis de Hochfeldt : on s'attendoit à une action : on se met en bataille ; on s'avance sur le corps de Nadasti, composé de cinq à six mille hommes de troupes légères ; mais on ne peut le joindre. Enfin on gagne les hauteurs de Brumpt. Les Autrichiens les abandonnent sans combat, & se retirent au-delà de la Moutre. On fait partir le 22 trois détachemens, pour attaquer On cherche à combattre

s'il eſt poſſible leur arrière-garde, & couvrir la marche de l'armée.

1744.

Marche rapide.

Le lendemain on force les retranchemens de Suffelsheim; on ſe prépare à l'attaque d'Augueheim : mais les ennemis abandonnent ce village, après y avoir mis le feu. On marche en avant juſqu'à un ruiſſeau, qui coule dans un ravin à travers des prairies marécageuſes. On ſe propoſe d'y attendre la pointe du jour; car la nuit commençoit. Tout-à-coup l'ennemi fait une décharge générale; nos troupes y répondent. Le grand feu dans l'obſcurité effraye les chevaux, qui étoient en aſſez grand nombre ſur la chauſſée, à la ſuite des maréchaux de Noailles & de Coigni : ils ſe culbutent avec les cavaliers; ils ſe précipitent, & mettent le déſordre dans quelques rangs. Tout fut bientôt réparé. Les grenadiers avoient été inébranlables. On les voit franchir le ruiſſeau, enſuite un ſecond foſſé dé-

Combat de nuit.

Intrépidité de nos grenadiers.

fendu par un retranchement; paſſer ſur les poutrelles d'un pont, dont l'ennemi avoit ôté les madriers; emporter deux eſpèces de redoutes qui défendoient le pont; mettre leurs fuſils en bandoulière, parce qu'ils étoient trop ſerrés pour ſe ſervir de la baïonette; fondre le ſabre à la main ſur les grenadiers ennemis, les diſſiper, les pourſuivre. Ce combat ne finit qu'à dix heures du ſoir. Trois heures de plus auroient aſſuré une victoire complette. 1744.

Le Prince Charles repaſſe le Rhin

On ſe rangea ſur le champ de bataille, dans l'eſpérance de remporter un plus grand avantage le lendemain. Mais les Autrichiens ſe retirèrent toute la nuit, à travers des bois & des marais: ils repaſſèrent le Rhin, & mirent le feu à deux ponts qu'ils y avoient. Une partie de leurs grenadiers n'ayant pas eu le tems de paſſer le fleuve, ſe répandirent dans les bois. De peur qu'ils ne fuſſent maſſacrés, on promit des récompenſes

1744. aux payſans qui les arrêteroient priſonniers. Le prince Charles ſe préparoit depuis long-tems à la retraite : il avoit eu le tems de mettre les bagages en ſureté.

On ne pouvoit que louer les troupes françoiſes.

Noailles, dans la relation qu'il envoya au roi de Pruſſe, fait l'éloge des troupes françoiſes par le ſimple expoſé des faits. Elles marchèrent en un jour de Brumpt à Haguenau & Biſchwiller, de-là à Druſenheim, à Augueheim & encore plus loin; elles n'eurent pas même le tems de manger : les détachemens furent plus de trente heures dans cette ſituation; & loin que les ſoldats murmuraſſent, ils ſoutinrent la fatigue avec joie dans l'idée qu'ils alloient combattre. Toute l'armée paſſa bientôt le Rhin ſans obſtacle.

Schmettau envoyé par le roi de Pruſſe.

Le roi de Pruſſe, craignant toujours qu'on n'agît trop mollement, avoit envoyé depuis peu le maréchal de Schmettau auprès de Louis XV, pour lui

1744.

expliquer ſon plan d'opération, & ſurtout pour lui faire ſentir la néceſſité d'opérer avec vigueur. Il l'annonça au maréchal de Noailles, & lui recommanda (tant il étoit impénétrable dans ſes deſſeins politiques) de ne point parler à ce Pruſſien de l'alliance entre les deux couronnes : *Il n'eſt inſtruit que des opérations*, dit-il, *& je ne veux point qu'il ſoit informé du reſte*; ſans doute parce qu'il ſe défioit de l'indiſcrétion de ſa langue.

Le roi de Pruſſe au mar. de Noailles. 25 juillet.

Si Schmettau avoit voulu ſe rendre à l'armée, comme Noailles l'y invita inſtamment, il auroit vu qu'on ne pouvoit avoir dans les conjonctures plus de vigueur ni de célérité. Il voulut reſter à Metz; & là, ſe livrant à ſon imagination bouillante, il ſuppoſa qu'on devoit détruire l'armée du prince Charles, il enfanta des projets chimériques, il cria qu'on avoit perdu dix jours dans l'inaction; il écrivit à Seckendorff une lettre

Il refuſe de ſuivre l'armée.

Ses imprudences & ſes intrigues à Metz.

1744. extrêmement vive, où Noailles n'étoit point épargné, & dont il se répandit des copies; il compromit témérairement le comte d'Argenson & le maréchal de Belle-isle, comme ayant approuvé ses idées: enfin ses discours & ses écrits ne pouvoient produire que du mal.

Noailles s'en plaint au roi de Prusse.

Lettre du 1er septembre.

C'est sur quoi Noailles ouvrit son cœur au roi de Prusse. « Tandis que j'avois la » douleur, sire, de savoir mon maître » dangereusement malade; que j'en » étois éloigné; que dans une circons- » tance aussi critique, on m'avoit con- » fié le commandement de son armée » principale; que je ne négligeois rien » pour remplir toutes les vues que le » roi s'étoit proposées, tant par rapport » à la sureté de son royaume que par » rapport au service de ses alliés; il » m'est revenu que le maréchal de » Schmettau m'accusoit de lenteur, & » en quelque manière de manquer à ce » que je devois aux intérêts de mon » maître

» maître & à ceux de ses alliés.... Je » ne cherche point, sire, à rendre les » avantages remportés sur le prince » Charles plus considérables qu'ils ne le » sont. Il a repassé le Rhin avec honte » & avec perte : chaque jour le con- » firme par beaucoup de circonstances, » qu'il seroit trop long de rapporter à » V. M. Trois heures de jour de plus, » son armée auroit été perdue. L'armée » du roi a fait pour la combattre une » marche dont il y a peu d'exemples ; » & le moment où l'on a attaqué les » ennemis pour le second combat du » jour, (à neuf heures du soir) suffit » pour faire connoître avec quelle in- » tention & quelle volonté on marchoit » à eux. Le journal que j'envoie à V. » M. lui démontrera qu'il n'y a pas eu » un jour de perdu ».

1744.
Il lui prouve la fausseté de ses imputations.

» Il n'est pas de la prudence, sire, » de censurer les manœuvres de guerre, » lorsqu'on est éloigné des lieux où

1744.

» elles se passent; & il seroit injuste de » révoquer en doute la droiture de mes » intentions ».

Se tenir en garde contre les projets trop vastes.

« Qu'il soit permis à un homme qui » sert depuis 52 ans, qui doit avoir » quelque expérience, & qui s'intéresse » véritablement à la grandeur & à la » gloire de votre majesté, de la mettre » en garde contre des imaginations de » guerre, dans lesquelles on ne pèse ni » les avantages ni les inconvéniens d'un » projet; où l'on se laisse séduire par » les apparences du grand & du vaste, » où l'on ne combine ni les mesures ni » les moyens, & d'où il résulte que l'on » se précipite dans les plus grandes » difficultés & les plus grands dangers, » en croyant n'entreprendre rien que de » possible & de facile. Ces imaginations » sont bien différentes du vrai génie de » guerre, qui est réfléchi, qui connoît » des principes & des régles, & qui » sait que ce n'est qu'avec une extrême

Le vrai génie de la guerre est circonspect.

» circonſpection, qu'on ſe garantit des » écarts d'un zèle & d'une ardeur in- » conſidérés ». 1744.

Expédition de Prague.

Schmettau avoit écrit une lettre d'excuſes à Noailles; & le roi de Pruſſe ne tarda point à reconnoître ni à déclarer qu'on ne pouvoit rien faire de plus en Alſace, que ce qui avoit été fait. Ce prince exécutoit ponctuellement ſa promeſſe. Il ſe mit en marche au tems marqué; il ouvrit la tranchée devant Prague la nuit du 9 au 10 ſeptembre. « Prague ne tiendra que peu de jours, » écrivit-il au maréchal; il ſeroit à » ſouhaiter que vous autres François » rempliſſiez auſſi religieuſement ce » dont nous ſommes convenus enſem- » ble, que cela ſe fera du côté des » Pruſſiens ». Ses inquiétudes étoient ſans doute entretenues par les lettres de Schmettau.

Lettre du 10 ſeptembre.

Noailles envoie du-Meſnil au

Après la retraite de l'armée autrichienne, Noailles lui envoya M. du-

1744. roi de Prusse.

Mesnil, brigadier, homme délié & actif, qu'il avoit déja employé dans quelques affaires. Il le chargea de rendre compte au roi de Prusse des opérations qu'on venoit d'exécuter, & d'apprendre d'une manière précise quelles étoient ses intentions sur celles de l'armée impériale. Les instructions qu'il lui donna, datées du 1 septembre, contenoient tous les éclaircissemens qu'on pouvoit souhaiter, avec toutes les preuves d'un vrai zèle pour la cause commune.

Leur première entrevue.

Du-Mesnil arriva le 13 septembre au camp de Prague, trois jours avant que le roi de Prusse entrât dans cette ville, dont la garnison fut prisonnière de guerre. Quoique prévenu sur la difficulté de lui répondre, il se trouva embarrassé par ses questions & ses discours. Ses plaisanteries sur quelques-uns de nos généraux, en présence de tout le monde, auroient interdit un homme moins accoutumé aux situations épi-

Mém. de M. du-Mesnil.

neuſes. Du-Meſnil ſe contint. Le roi de Pruſſe inſiſtant & lui diſant : « Voilà » vos généraux, répondez, parlez », *Sire*, répondit-il, *nous ſommes dans l'uſage en France de reſpecter le choix du roi notre maître, lorſqu'il a honoré quelqu'un de ſa confiance & du commandement de ſes armées*. Quant au maréchal de Noailles, Frédéric n'en parla qu'avec conſidération en public, qu'avec eſtime & confiance en particulier. Il voulut néanmoins ſonder l'envoyé ſur ſon caractère, & il en reçut cette réponſe : « Tout François bon citoyen » doit le reſpecter; celui qui le connoît, » & qui a le bonheur de vivre ſouvent » avec lui, doit l'aimer; celui qui, » comme moi, lui a beaucoup d'obli- » gations, doit lui être attaché; & je » m'en fais honneur & gloire ». Je rapporte ces diſcours d'après le mémoire de du-Meſnil : on le ſoupçonnera peut-être de l'avoir écrit en courtiſan.

1744.

1744. Audience particulière. Ce ne fut que le lendemain de la reddition de Prague, qu'il eut une audience particulière. Elle dura trois heures. Tous les objets de sa mission y furent discutés. Il présenta deux mémoires qu'il

Ibid. étoit chargé de remettre. *Voilà du Noailles*, dit plusieurs fois le roi de Prusse en les lisant; & il approuva ce qu'ils contenoient, en particulier le projet de faire marcher l'armée impériale par la

Frédéric rend justice au maréchal. rive droite du Danube. Les discours de Schmettau ne furent pas oubliés. Le roi les blâma sans détour, assura que le maréchal de Noailles auroit lieu d'être content, qu'il comptoit entièrement sur sa probité, qu'il espéroit de ses talens & de son zèle qu'on pousseroit l'affaire avec vigueur, & qu'on s'en tireroit glorieusement. Il ajouta : *Je le plains de ce qu'il a fréquemment à souffrir des friponneries de votre cour, mais il ne faut pas que cela le dégoûte.* De-là il s'étendit sur les cabales, sur les incon-

véniens qui en résultent : intrigues, tracasseries d'hommes & de femmes, galanteries qui occasionnent de grandes & de petites choses. Il savoit des détails sur tout le monde, sur du-Mesnil lui-même, qui en fut singulièrement étonné. 1744.

Frédéric témoigna pour Louis XV beaucoup de confiance, d'estime, d'attachement & de respect. Il s'applaudissoit de faire avec lui, avec l'empereur & le roi d'Espagne, une alliance capable d'imposer à toute l'Europe. *Je suis bien aise*, dit-il, *de remplacer les Suédois qui étoient autrefois les alliés favoris de la France : à présent c'est un corps sans ame : pour moi, j'en ai une & l'on en sera content.* Il ne parloit que de détruire bientôt *le fantôme de la maison d'Autriche*; il vouloit qu'on se hâtât de finir, sur-tout qu'on eût grand soin de réparer & de fortifier les troupes de l'empereur; il conservoit toujours quel-

Il s'applaudit de l'alliance avec Louis XV.

Ibid.

Il fait entendre qu'il prendra son parti, si on n'agit pas avec vigueur.

1744. que méfiance, & ne dissimula point que, si l'on manquoit à ce qui lui étoit promis, si l'on ne se mettoit pas en état de pousser vigoureusement la guerre, il ne seroit point embarrassé, & qu'il sauroit bien prendre son parti.

Il rectifie ses idées sur Hanover.

Aux longs mémoires du maréchal de Noailles, le roi de Prusse fit seulement deux apostilles, ne trouvant rien à y relever. Par l'une, il rectifioit sa propre idée, d'envoyer un corps de troupes françoises contre l'électorat de Hanover. « Je crois, dit-il, que la destination » du corps du bas-Rhin doit être de » causer beaucoup d'appréhension au » roi d'Angleterre, sans frapper le » coup effectivement : car si l'on com- » mettoit quelques hostilités dans le » pays de Hanover, on donneroit à la » Russie & au Danemarck beau jeu » de se mêler de cette guerre; & mon » avis est qu'il faut plutôt diminuer le » nombre de nos ennemis que l'aug-

» menter ». Par l'autre apostille, il représentoit la nécessité de rétablir incessamment l'armée impériale, & de former des magasins, de manière que tout fût prêt au mois de mai. « Car le » grand avantage, dit-il encore, à l'es- » pèce de guerre que nous faisons, est » pour celui qui remue le premier. Il » oblige l'ennemi à se régler sur lui ; » & qui peut à la guerre réduire son » ennemi à cette nécessité, a gagné » toute la campagne ».

1744. Il recommande de prévenir l'ennemi.

Ce héros, d'un génie extraordinaire, d'une imagination ardente, d'une prodigieuse activité, capable des plus profondes réflexions comme des coups les plus hardis, plein de confiance en lui-même, fier de ses armées que rien n'égaloit pour la discipline, ambitieux de puissance autant que de gloire, déclara enfin qu'il alloit se porter à Budweis & Tabor, qu'il se dirigeroit ensuite sur les mouvemens des Autrichiens, qu'il

Sa confiance en ses forces.

Ibid.

deſiroit que le prince Charles vînt à lui, 4. qu'il marcheroit au-devant ; qu'il vouloit lui livrer bataille & lui tuer vingt mille hommes. L'événement ne répondit pas à ces magnifiques eſpérances.

Lettre de Louis après ſa maladie.

D'un autre côté, Louis XV guériſſoit, & devoit bientôt ſe préparer à de nouvelles expéditions. Il écrivit le 30 août au maréchal de Noailles, qui lui avoit demandé la permiſſion d'aller à Metz conférer avec les miniſtres : *Je ſerai ravi de vous revoir, M. le maréchal. Vous me trouverez avec bien de la peine à revenir ; il eſt bien vrai que c'eſt des portes de la mort. Ce n'a pas été ſans regret que j'ai appris l'affaire du Rhin ; mais la volonté de dieu n'étoit pas que j'y fuſſe, & je m'y ſuis ſoumis de bon cœur : car il eſt bien vrai qu'il eſt le maître de toutes choſes, mais un bon maître. En voilà aſſez je crois, pour une première fois.*

Il rejoint l'armée.

Ces ſentimens de religion, réveillés

par la présence de la mort, n'affoiblirent point dans Louis l'ardeur martiale. Il arriva le 5 octobre à Strasbourg; de-là il se rendit en personne au siége de Fribourg, commencé par le maréchal de Coigni, & d'autant plus difficile alors que la saison étoit plus mauvaise. 1744.

Siége périlleux de Fribourg.

Les pluies continuelles, les débordemens inondèrent presque tous le pays aux environs de la place. Les soldats passèrent des nuits entières dans les boues & à la pluie. Le feu des ennemis, également vif & soutenu, tuoit chaque jour beaucoup de monde, tandis que les maladies causoient d'ailleurs de grandes pertes. On ne montoit pas une tranchée sans perdre au moins quarante, quelquefois cent hommes; & il en coûta deux mille pour s'emparer du chemin couvert & s'y loger. C'est ce que Noailles écrivoit le 2 novembre au roi de Prusse. Fribourg fut pris quelques

1744.

jours après. La préfence du roi avoit foutenu tous les courages.

Belle campagne du maréchal de Saxe.

En Flandre, le maréchal de Saxe quoique inférieur aux ennemis, les fit échouer dans tous leurs deffeins par fa feule pofition, les défola par les partis qu'il envoyoit à la guerre, rendit fon armée excellente; & cette campagne, comparable à celles de Turenne, fervit de prélude aux fuccès brillans des autres campagnes.

Noailles fidèle à l'amitié.

Noailles triomphoit de la gloire d'un général, dont il eût été jaloux s'il avoit pu l'être du mérite. En répondant à une de fes lettres : « Je fuis un » peu choqué, dit-il, des termes de » reconnoiffance & de bonté que vous » y employez. Vous me devez de l'ami- » tié, & vous feriez injufte fi vous me » la refufiez, puifque perfonne ne vous » eft plus fincèrement attaché que moi; » mais je vous prie qu'il ne foit plus » queftion de complimens entre nous ». Leur amitié devint de jour en jour plus

Lettre du 2 novembre.

éttoite, & contribua beaucoup au succès des opérations. 1744.

Cependant les imprudences de Schmettau occasionnoient un éclat fâcheux: elles dévoilèrent des intrigues de cour formées pendant la maladie du roi contre Noailles. Les lettres, les mémoires de ce général prussien ayant été interceptés, la reine de Hongrie les envoya au cercle de Souabe, avec un rescrit où elle tâchoit de prouver par ces lettres mêmes, que ses ennemis attaquoient la liberté germanique. Le rescrit & les autres pièces furent imprimés, & se vendirent secrettement à Francfort. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, étoit une lettre de Schmettau écrite le 16 septembre au roi de Prusse, injurieuse pour le gouvernement de France, mais en particulier pour le maréchal de Noailles. Le maréchal de Belle-isle y étoit représenté comme blâmant sa conduite, la lenteur de ses opérations, ses

Eclat produit par les imprudences de Schmettau.

Ses lettres injurieuses pour Noailles.

foibles efforts contre le prince Charles,
1744. dont il auroit dû détruire l'armée. On supposoit que Louis XV avoit senti vivement cette vérité. On appelloit Belle-isle & un autre, dont le nom étoit en chiffre, de *véritables amis*, en qui seuls on pouvoit avoir toute confiance. On parloit d'une audience particulière du roi, dont les détails tendoient à décréditer les généraux. Ce recueil contenoit aussi une lettre du Prussien à l'empereur, à qui il disoit que le tems étoit venu de brusquer les choses, & qu'aucune neutralité ne pouvoit plus avoir lieu dans l'empire.

Vues ambitieuses attribuées au maréchal de Belle-isle.

Un anonyme envoya tous ces écrits à Noailles, en lui témoignant son indignation de la licence de Schmettau à flétrir les généraux & les ministres, pour élever Belle-isle sur leurs ruines, *selon les vues de sa cour; comme s'il étoit le seul homme de France doué de*
Ibid. *lumières & de capacité.* Il observoit que

la cour de Berlin ne remuoit probablement, en sa faveur, tant de ressorts & de cabales, qu'afin que redevable à elle seule de l'accomplissement de ses desseins, & parvenu au rang de premier ministre, il dépendît absolument de ses volontés; & qu'elle pût à son gré se servir de lui, pour engager peut-être la France dans de nouveaux périls, tels que ceux où elle s'étoit vue exposée en 1742. 1744.

S'il avoit donné lieu à des soupçons.

Il seroit téméraire de prononcer sur les vues & les intentions secrettes de Belle-isle. Ses liaisons intimes avec Schmettau, la communication que celui-ci assuroit lui avoir donnée de sa lettre à Seckendorff, la demande que le roi de Prusse avoit faite de lui confier l'armée de Bavière, pouvoient s'interpréter d'une manière beaucoup moins défavorable; & il se fondoit sans doute sur le besoin que l'on avoit de la cour de Berlin.

1744.

Noailles écrit fortement au roi

Mémoire du mois de novembre.

Le maréchal de Noailles crut devoir mettre sous les yeux du roi ces différentes pièces. Il y joignit un mémoire, où il dit : « V. M. aime la vérité, elle » est jalouse de l'honneur & de la di- » gnité de son gouvernement : elle est » ennemie des cabales ; j'ai plus lieu que » qui que ce soit de penser qu'elle est » sensible à l'attachement, au zèle, au » respect, & si j'ose le dire, à l'amour & » à l'affection que l'on a pour sa per- » sonne. C'est le seul mérite que je ré- » clame, & je m'estimerai suffisam- » ment récompensé, si V. M. en est » aussi persuadée que les sentimens de » mon cœur me le font desirer, & » qu'ils m'excitent à le mériter ». Il réfute ensuite les allégations de Schmettau.

Il réfute Schmettau.

Celui-ci prétendoit que, dès le 12 août, on pouvoit marcher aux ennemis : & cependant les dernières troupes arrivées de Flandre, n'avoient joint l'armée du Rhin que le 15. En un

mot, il prouve qu'on a fait tout ce qu'il falloit faire ; il se plaint de l'indécence avec laquelle ce Prussien, pendant la maladie du roi, a répandu dans Metz ses faussetés & ses déclamations. 1744.

Noailles se plaint des cabales de cour.

« Ce qui est encore, j'ose le dire, souverainement indécent, ajoute-t-il, » est que la publicité des relations de » M. de Schmettau va faire connoître » à toute l'Europe, qu'il y a des cabales » au milieu de sa cour, entre ses propres sujets & les étrangers, pour seconder les vues d'une faction particulière.... Je n'avance rien dans ce » mémoire, sire, que je ne sois prêt » de le dire en présence de M. de » Schmettau & de M. de Belle-isle. » Je n'ai jamais refusé à M. de Belle-isle la justice qui lui étoit due : votre » majesté en est témoin, & de la facilité même avec laquelle j'avois oublié tous les griefs que je pouvois » avoir contre lui. Je dissimulerois inu-

Il est prêt à soutenir tout ce qu'il avance.

1744. » tilement à V. M. que je suis affecté » & touché. Mes intentions sont pures » & sont droites : il est bien triste d'être » exposé à de pareilles épreuves, lorsqu'on sert un bon maître, & que l'on » n'est occupé que de sa gloire & du » bien de son service ». Ses plaintes étoient d'autant plus justes, qu'en effet la modération & la droiture lui avoient toujours servi de régle, même quand il avoit eu à blâmer quelques personnes.

Rappel de Schmettau.

Schmettau fut rappelé par le roi de Prusse, qui écrivit encore au maréchal de Noailles dans les termes les plus satisfaisans :

Comment le roi de Prusse l'annonce à Noailles.

Le roi de Prusse. 17 janvier 1745.

« Je ne m'arrête point à vous faire » des complimens à l'occasion du dernier décembre & du premier janvier. » Je ne vous souhaite que de la santé : » vous possédez le reste. Je n'ai autre » chose à ajouter à cela, sinon de vous » dire que le rappel du maréchal de » Schmettau a été occasionné princi-

» palement par les discours & lettres
» qu'il a écrits sur votre sujet, & sans 1744.
» consulter seulement mon avis. Té-
» moin le mémoire qu'il a présenté au
» roi de France pour le dissuader de ra-
» ser les fortifications de Fribourg, &c.
» J'espère que vous sentirez par ces dé-
» marches les égards que j'ai pour vous,
» & combien je suis, monsieur le ma-
» réchal, votre très-affectionné ami ».

Ce prince avoit reculé lui-même.

La meilleure justification de Noailles, s'il en avoit eu besoin, c'étoit l'évacuation de la Bohême par les Prussiens. Le roi de Prusse éprouva, comme tous les généraux, ce que peuvent à la guerre les contretems, le manque de vivres, les hasards imprévus. Il fut trompé par de faux avis; il fit de faux mouvemens. Loin d'attaquer le prince Charles avec trop de risques, il recula devant lui, jusqu'à repasser l'Elbe le 8 novembre. Il laissa passer ce fleuve aux ennemis; & bientôt après il envoya ordre à la

1744. garnison de Prague de venir le joindre en Siléfie. La Saxe venoit de se déclarer pour l'Autriche ; *le marteau d'or des Anglois*, pour me servir de ses propres termes, *avoit ouvert les portes de fer des Saxons, & l'intérêt d'un moment les avoit aveuglés sur un intérêt plus durable.* Frédéric auroit été accablé, s'il n'eût pris conseil des circonstances.

Relation de la campagne du roi de Prusse.

Il avoue ingénument ses fautes.

Il écrivit lui-même la relation de sa campagne, & l'envoya au maréchal de Noailles. Il y avoue ingénument deux fautes capitales, qu'il avoit faites après la prise de Prague ; l'une, de s'être éloigné de cette grande ville sans l'avoir pourvue suffisamment de vivres, & en n'y laissant qu'une trop petite garnison ; l'autre, de n'avoir pas marché d'abord à Pilsen, mais de s'être porté sur Tabor & Budweis. Les François avoient regardé, dit-il, l'abandon de ces deux postes en 1741, comme

la perte de toutes leurs affaires; & de plus, l'empereur, Seckendorff & Schmettau lui rebattoient les oreilles de la néceſſité de les occuper. 1744.

La France rempliſſoit ſes engagemens à ſon égard.

Ce monarque guerrier ne pouvoit ſe plaindre de la France. On exécutoit tout ce qu'on lui avoit promis. Il avoit demandé que le prince Charles ne pût arriver en Bohême que vers la fin de ſeptembre; & le prince Charles n'y étoit arrivé qu'en octobre. Il vouloit que l'empereur rentrât en Bavière, & l'empereur y étoit rentré. On travailloit à rendre l'armée impériale forte de ſoixante mille hommes; on y deſtinoit des ſommes immenſes; on avoit mis un corps de troupes en quartiers dans l'électorat de Mayence, pour donner de l'inquiétude au pays de Hanover. C'étoit remplir ſes engagemens avec autant de grandeur que de fidélité.

Bellie-iſle priſonnier.

Cependant Belle-iſle écrivit de Munich, d'où il alloit faire un voyage

1744. pour conférer avec le roi de Prusse, qu'il s'attendoit à des reproches de sa part. Noailles, dans sa réponse, après lui avoir exposé les faits : « Je crois, » dit-il, que vous êtes en droit, que » vous pouvez & que vous devez par» ler avec force, avec dignité & avec » fermeté ». Le maréchal de Belle-isle se mit en route avec le comte son frère. Mais passant par l'électorat de Hanover, ils furent arrêtés tous deux, & conduits prisonniers en Angleterre : événement qui excita de grandes plaintes.

Lettre au maréchal de Belle-Isle. 15 décemb.

Noailles avoit présidé pendant la campagne aux affaires étrangères.

Jamais le zèle & l'activité du maréchal de Noailles n'avoient eu tant d'exercice que cette année 1744. Aux travaux du commandement, il étoit obligé de joindre ceux de la politique. Depuis la retraite de M. Amelot, dont la place restoit vacante, quoique Noailles pressât le roi de la remplir, toute la correspondance des affaires étrangères passoit par ses mains : il en rendoit compte;

il remettoit ensuite les dépêches à M. du Theil, premier-commis distingué, qui répondoit aux ministres. Le comte d'Argenson expédioit ce qui demandoit la signature d'un secrétaire d'état. La correspondance suivie du maréchal avec Chavigni, pour les affaires d'Allemagne, étoit seule une grande occupation. En même-tems il écrivoit à l'empereur, au roi de Prusse, aux généraux françois, des lettres profondément raisonnées. On ne peut voir les monumens de son travail, sans admirer comment un seul homme pouvoit y suffire. 1744.

Cependant les affaires étrangères, partagées entre un ministre général d'armée, un secrétaire d'état & un premier-commis, devoient nécessairement souffrir d'un tel partage. Le maréchal excelloit dans cette partie : le roi vouloit le charger de tous les détails ; mais il représenta qu'ils étoient incompatibles avec les soins du commandement.

Il demande qu'on nomme un ministre.

1744. A la fin de la campagne, il insista sur la nécessité de nommer un autre ministre pour des fonctions si essentielles. M. de Villeneuve, à qui la place fut offerte, s'excusa sur des raisons de santé. Louis se décida en faveur du marquis d'Argenson, frère aîné du ministre de la guerre.

LIVRE

1744.

LIVRE SIXIÈME.

L'EMPEREUR Charles VII, qui occasionnoit tant de périls, de soucis & de dépenses, avoit trop de peine à se conformer aux intentions de la France. Une ardeur inconsidérée pour les conquêtes, une impatience extrême de recouvrer du moins ses états, lui faisoient perdre de vue & les régles de la guerre, & les risques de la précipitation. Ses ministres, ses courtisans flattoient ses desirs, poursuivoient leurs intérêts particuliers, pensoient peu à la cause commune, & ne prévoyoient point l'avenir. Il importoit fort, selon le plan du maréchal de Noailles, que le roi de Prusse avoit approuvé, de rentrer en Bavière par la rive droite du Danube, & de préférer les avantages certains

Grandes fautes commises par l'empereur.

1744. aux progrès rapides. Mais après la retraite du prince Charles, l'empereur courut à Munich, ne chercha qu'à s'étendre, distribua les troupes dans des quartiers où l'on devoit tout craindre pour elles. Avec d'excellentes qualités, ce prince avoit un défaut des plus dangereux, celui de résister aux bons conseils.

1745. Noailles s'efforce d'en prévenir les suites.

Noailles, après lui avoir écrit inutilement tout ce qu'un vrai zèle peut inspirer, gémissoit de ses fausses démarches. Il en représentoit les conséquences à Chavigni, qui se trouvoit à portée de les faire sentir fortement. Il l'avertissoit que non-seulement le ministère de Versailles, mais le public prenoit des impressions fâcheuses, capables de décourager & de refroidir. Il l'excitoit à ne rien négliger pour ouvrir les yeux à ce prince, pour le mettre en garde contre les piéges de la flatterie & de l'intérêt; pour le détour-

ner enfin d'un ſyſtême, dont l'expérience n'avoit que trop démontré les funeſtes inconvéniens. 1745.

La mort de l'empereur rend ſes conſeils inutiles.

Ces précautions devinrent inutiles par la mort de l'empereur. Le chagrin l'avoit rongé, les maladies le conſumèrent; il expira le 20 janvier 1745, infiniment malheureux par ſon élévation même. « L'empereur vous eût ſu grand » gré, marquoit Chavigni au maréchal, » de vos avertiſſemens & de vos con- » ſeils : je les tranſmettrai à ſon fils. » Je n'excuſe point la conduite du père. » Je doute que quelqu'un dans le monde » lui ait jamais dit plus de vérités que » moi. On a raiſon de ſe récrier con- » tre ſes miniſtres & ſes généraux, » mais ſa facilité lui a fait plus de mal » que leurs conſeils. Je n'aperçois que » trop qu'il y a en France un levain » qui fermente, & qui peut être dange- » reux, au grand préjudice de la gloire du » roi, de la réputation de ſes engage-

Lettre du 5 février.

346564

1745.

» mens & de l'honneur de sa couronne. » Mais telle est notre nation, de se » lasser de tout, même du bien.... » Nous en dirons davantage un jour à » Saint Germain. L'état de ma santé, » mes intérêts domestiques qui sont » dans la plus grande confusion, ma » philosophie, tout me détermine à » ménager doucement ma retraite; & » j'y réussirai s'il plaît à dieu »..

Dégoût de Chavigni.

A cette nouvelle qui changeoit l'état des choses, Noailles prévit les événemens, & jugea d'abord qu'on devoit prendre d'autres mesures; mais le ministère ne profita point de ses lumières. Son sentiment est développé dans un lettre à Chavigni. » Il me paroît » bien difficile de soutenir, sans avoir » un empereur pour chef, un systême » dont le succès a rencontré de grands » obstacles, lorsque l'électeur de Ba» vière étoit revêtu de la dignité im» périale. Voici un jeune prince qu'on

Noailles pense qu'il faut faire passer l'empire à l'électeur de Saxe.

Le maréchal de Noailles à M. de Chav. 6 février.

» ne doit point abandonner, mais qui
» eſt ſans troupes, ſans argent, ſans 1745.
» crédit & peut-être ſans conſeil, à
» qui l'empereur a laiſſé un héritage
» de trop peu de conſidération, pour eſ-
» pérer de lui former un parti capable
» de l'élever & de le maintenir ſur
» le trône. Parmi les autres électeurs, je
» ne vois de compétiteur contre le grand-
» duc (François de Lorraine, mari de la
» reine de Hongrie) que l'électeur de
» Saxe, ſi la vue de cette dignité peut
» le tenter. Je ne vois alors aucune reſ-
» ſource, qui puiſſe faire prendre à la
» maiſon de Lorraine l'aſcendant qu'a-
» voit celle d'Autriche. Mais ſi l'élec-
» teur de Saxe s'y refuſe, en vain ten-
» teroit-on de remplir le trône par l'é-
» lecteur de Bavière. Reſte dans ce cas
» à examiner, s'il ne faudroit pas même
» concourir à ce qu'on ne pourroit pas
» empêcher, & la manière de le faire

A ſon refus, ne point s'oppoſer à l'élection de l'archiduc.

1745.

» pour en tirer une paix convenable au » roi & à ses alliés ».

Ses conseils sont inutiles.

C'étoit raisonner en sage politique. Il n'y avoit certainement que deux partis à prendre ; ou de procurer l'empire, si on le pouvoit, au roi de Pologne, électeur de Saxe : & la ligue d'Allemagne pouvoit alors se maintenir ; ou de traiter avec la reine de Hongrie : & plus elle desiroit avec ardeur l'élection du grand duc, plus la paix auroit été facile & avantageuse. Tout invitoit à saisir l'occasion. Noailles ne négligea rien pour en faire sentir l'importance.

Animosité funeste contre la maison d'Autriche.

Mais on inspira au roi des résolutions fort différentes. On ne consulta que l'animosité contre l'héritière de la maison d'Autriche. On ne vouloit absolument point que son mari fût empereur : le marquis d'Argenson déclara qu'on emploieroit *jusqu'au dernier soldat* de la France, pour l'empêcher de l'être ; il l'écrivit aux ministres

dans les cours étrangères ; & non-seulement il ferma toutes les ouvertures de paix, mais il attisa le feu de la guerre sans prévoir les suites de l'embrâsement. 1745.

Point de concert entre les ministres.

Les ministres ne se concertoient point entre eux ; chacun dans son département étoit absolu. Point de comité où l'on préparât & discutât les affaires : à combien de fautes ne falloit-il donc pas s'attendre ?

Réponse sage de l'électeur de Saxe aux propositions de la France.

Comme il étoit essentiel de connoître les dispositions du roi de Pologne, le maréchal de Saxe, par le conseil de Noailles, lui écrivit une lettre que Louis XV approuva, & qui contenoit les motifs les plus capables de le faire entrer dans les vues de notre cour. Ce prince répondit qu'il n'avoit aucune répugnance pour la dignité impériale, quoique les charges lui en parussent très-pesantes, mais qu'il ne pouvoit desirer d'y parvenir par les armes ; que

Lettre & mémoire du roi de Pologne. 26 mars.

1745. ſon devoir d'électeur & de prince-vicaire de l'empire lui étoit plus cher que toute autre choſe ; qu'en cette qualité il devoit contribuer de tout ſon pouvoir à faire dignement remplir le trône; qu'il ne l'accepteroit qu'autant qu'il y ſeroit appelé par les ſuffrages libres des électeurs, & par les vœux des autres états de l'empire; que la France elle-même auroit à ſe repentir d'une élection forcée qui perpétueroit la guerre ; enfin, que ſi Louis XV lui procuroit par ſon crédit la pluralité des voix, il étoit *aſſez diſpoſé* à devenir empereur, ne fût-ce que pour ſe voir en état de travailler au rétabliſſement du repos public, & de cultiver d'autant plus efficacement l'amitié du roi, dont il faiſoit un cas très-diſtingué *.

---

* Selon l'auteur du *ſiècle de Louis XIV*, » la cour de France fut refuſée : l'électeur » de Saxe n'oſa accepter cet honneur, ni ſe » détacher des Anglois, ni déplaire à la

1745.

Dès qu'on sut les dispositions de ce prince, il ne restoit d'autre parti que celui de la paix, si l'on vouloit agir avec prudence. La cour de Vienne en fit des ouvertures : le roi de Prusse lui-même s'y seroit prêté, parce qu'on auroit ménagé ses intérêts. Cependant les fausses idées qu'on avoit suivies au commencement prévalurent encore : on crut qu'il falloit anéantir la maison d'Autriche, bien moins redoutée depuis long-tems en Europe que celle de France ; & l'on donna l'exclusion au grand-duc : comme si l'on avoit eu droit de gêner les suffrages du corps germanique, comme si d'ailleurs on avoit eu des forces suffisantes pour y réussir. Le maréchal de Noailles représenta en vain les inconvéniens de cette démarche. Le

On manque l'occasion de faire la paix.

Exclusion donnée à l'archiduc.

» reine. Il fut le second électeur de Saxe qui » refusa d'être empereur ». On voit ici à quoi se réduisoit ce refus.

1745. ministère étoit prévenu, & se précipita.

La ligue de Francfort se rompt.

Une si mauvaise politique eut d'abord les suites qu'elle devoit avoir. La ligue de Francfort se rompit. Le nouvel électeur de Bavière, forcé de sortir de sa capitale, tant les dispositions de son père avoient été mal conçues, fit un accommodement avec la reine, sans quoi il alloit perdre ses états; le landgrave de Hesse retira ses troupes; l'électeur Palatin n'eut de ressources que dans la neutralité; le roi de Prusse, seul allié que la France conservât en Allemagne, & qu'elle ne pouvoit plus secourir que par une diversion insuffisante, devoit nécessairement être contraint de traiter avec l'Autriche; & les prétentions démesurées de la cour d'Espagne, où la reine Elizabeth Farnèse décidoit de tout, rendoient son alliance moins utile qu'onéreuse. On avoit déclaré la guerre à la reine de Hon-

La France presque sans alliés.

grie & à l'Angleterre : on devoit s'attendre de leur part aux plus grands efforts, & l'on avoit peu de moyens pour les soutenir. 1745.

C'est ce que Noailles exposa courageusement au roi dans un mémoire, afin de l'exciter à réparer du moins les fautes de ses ministres. » La situation » du royaume, dit-il, est plus déplorable, qu'elle ne l'étoit en 1704 après » la bataille de Hochstet. Il a fallu continuer la guerre depuis 1704 jusqu'en » 1714, & on n'a pu la soutenir que » par des moyens forcés. Depuis la paix » on n'a pris aucunes mesures pour » diminuer le fardeau des dettes ; on » n'a eu aucune prévoyance pour se préparer des fonds en cas d'une guerre » nouvelle. La guerre présente a déjà » coûté des sommes exorbitantes, dont » une partie très-considérable a passé » dans le pays étranger, & ne pourra » de long-tems rentrer dans l'état. Enfin,

Noailles représente au roi le triste état du royaume.
Mém. au roi. 29 avril.

1745. » sire, on supporte encore aujourd'hui » le poids de la dernière guerre; il s'est » augmenté par la guerre actuelle; & » malheureusement loin que l'on puisse » espérer d'en voir bientôt la fin, elle » ne fait en quelque manière que » commencer par rapport à la France ».

Il annonce l'avenir, & donne le meilleur conseil.

Après ces tristes vérités que l'expérience fit trop bien sentir, le maréchal observe qu'il est presque indispensable de n'agir offensivement que d'un côté; que le roi s'étant déterminé pour la Flandre, il ne reste plus de choix à faire; qu'il faut se mettre en état de défense ailleurs; que la proposition de conserver une armée dans l'empire est déraisonnable; qu'une armée n'y pourroit même empêcher l'élection du grand-duc, les électeurs pouvant indiquer un autre lieu que Francfort; que cette élection faite, comme on doit le prévoir, la cour de Vienne armera probable-

ment l'empire contre nous; & qu'alors elle fera paſſer une grande partie de ſes forces en Italie, où il eſt à craindre que les Eſpagnols ne puiſſent pas lui réſiſter. 1745.

» Quelque grand que ſoit le mal, » conclut-il, & quoique celui dont on » eſt menacé ſoit encore plus grand, » on doit, ſire, s'armer de courage & » de patience : il faut chercher les moyens » de prévenir les malheurs, & l'on pourra » peut-être les trouver. Mais vainement s'en flatteroit-on, à moins qu'on » ne change de meſures à pluſieurs » égards, qu'on ne forme un plan & un » ſyſtême de conduite, que V. M. elle-même n'en ſuive l'exécution avec » attention & fermeté, & qu'on ne » ſupprime ou diminue les dépenſes qui ne ſont point indiſpenſables, » pour fournir aux objets les plus néceſſaires. Sans cela, ſire, tous les mémoires & les projets qu'on pourra

Il excite à prendre les moyens convenables.

Economie.

» présenter à V. M. deviendront inuti-
1745. » les. Et comme il faut nécessairement
Unité de plan. » dans toutes les affaires un point de » réunion, qu'elles se trouvent toutes » traitées séparément par les secrétaires » d'état, qu'elles ne sont point com- » muniquées; ce ne sera, sire, que » par la suite & la combinaison que » V. M. peut seule, sous la forme ac- » tuelle de son gouvernement, mettre » dans la conduite de ses affaires, » qu'elle pourra prévenir des malheurs, » & se procurer des succès qui assu- » rent sa gloire & le bonheur de ses » peuples «.

Habitudes plus fortes que les conseils. On ne pouvoit donner de meilleurs conseils; mais les habitudes maîtrisent les rois comme le reste des hommes. Louis qui remarquoit fort bien les fautes de ses ministres, laissoit un libre cours au ministère, & prenoit rarement sur lui de diriger ou de réformer ses opérations. Il devoit faire la campagne de

Flandre ; on pourvut à tout pour en assurer le succès. 1745.

Noailles desiroit que le maréchal de Saxe eût le commandement de l'armée. Ses vœux furent accomplis. Ce grand général, attaqué d'une hydropisie, se fit faire secrètement la ponction, partit comme s'il n'étoit point malade, alla commencer le siége de Tournai, ouvrit la tranchée le 30 avril. Ayant reçu avis que les alliés s'assembloient pour le combattre, il ne fit qu'une seule attaque. « Si la nouvelle est vraie, écrivit-il au maréchal de Noailles, je ne » pourrai me dispenser d'aller au-de» vant d'eux, & au moyen de cette dis» position, je ne serai pas obligé à le» ver totalement le siége ». Noailles lui dit dans sa réponse : « Je compte par» tir samedi prochain, le roi n'ayant » pas jugé à propos de me laisser partir » avant lui, à cause des fréquens con» seils que S. M. a tenus ; mais je vous

Le maréch. de Saxe commande l'armée, comme le desiroit Noailles.

Lettre du 30 avril.

Lettre du 4 mai.

1745. » demande s'il vous plaît, de ne vous » point battre avant mon arrivée : car » j'ai bon courage, & un ſabre écoſ- » ſois qui doit faire des merveilles. J'ai » demandé la même grace au roi, & » j'eſpère qu'il voudra bien m'atten- » dre ».

Bataille de Fontenoi. Noailles s'y diſtingue par ſon zèle.

Ce fut le 11 mai que ſe donna la fameuſe bataille de Fontenoi. Le général épuiſé par la maladie, n'ayant de libre que la tête, ſembloit hors d'état d'agir. Noailles mit ſa gloire à le ſeconder, & lui ſervit même de premier aide-de-camp. La mort du duc de Gramont, ſon neveu, tué au commencement de l'action, preſque ſous ſes yeux, ne put rallentir un moment ſon zèle. Il vit avec bien plus de douleur les périls du roi, du dauphin, de tout le royaume, lorſque la colonne angloiſe parut invincible, & que le maréchal de Saxe déſeſpéra preſque de l'arrêter ; mais au milieu de ces périls,

s'oubliant lui-même, il ne fut occupé que du salut de l'état *. Enfin, on se dispose à une attaque mieux concertée que les précédentes. On imagine heureusement de pointer quatre pièces de canon, qui entament la colonne. La maison du roi fond sur elle rapidement, pénetre, renverse tout; & Louis XV remporte une victoire complette, après avoir donné des preuves de la plus constante intrépidité. Il fut bientôt maître de Tournai. 1745.

Ses principes de guerre suivis par le général.

Je n'entre point dans les détails militaires, connus par d'autres ouvrages, & qui deviennent étrangers au mien. Noailles, ne commandant plus, ne fournit plus de relations. J'observerai seulement que ses principes de guerre

* M. de Voltaire ne l'a point flatté, en disant dans le *poëme de Fontenoi*:

Noailles, pour son roi plein d'un amour fidèle,
Voit la France en son maître, & ne regarde qu'elle.

1745. étoient ſuivis par le maréchal de Saxe, trop habile capitaine pour ne pas conſulter la prudence dans toute les entrepriſes. Un mémoire de celui-ci, fait immédiatement après ſa victoire, en offre une preuve intéreſſante. « Lorſ-

Mémoire du maréchal de Saxe.

» que l'on veut agir offenſivement, dit » le vainqueur de Fontenoi, il faut » être ſupérieur; & je ne puis en- » treprendre que par la ruſe, à moins » de vouloir tout mettre au haſard; » ce qui ne convient que dans des cas » déſeſpérés, tels que l'a été la bataille » de Fontenoi. Je m'aperçois avec peine » que l'ignorance ſur les choſes de la » guerre, l'envie de ſe faire valoir par » des projets hardis, dont peu de gens » connoiſſent la conſéquence & les ſui- » tes, occupent depuis quelques jours » les eſprits dans cette armée. Ils veu- » lent que l'on marche en avant, ſans » faire attention que nous laiſſons la » citadelle de Tournai avec une garni-

Projets hardis, par où l'on veut ſe faire valoir.

» ſon derrière nous, encore moins » que nous ne pouvons entreprendre » aucun ſiége, qu'il ne ſoit décidé quel » parti M. le duc d'Aremberg (général » des autrichiens) aura pris. Cependant » tout le monde veut marcher, tout » le monde veut aller; & cet enthou- » ſiaſme qui eſt contagieux, provient » plus de l'envie de faire ſa cour & » de ſe faire valoir, que de toute au- » tre cauſe ».

1745.

On profite bien de la victoire.

L'expérience prouva, comme nous l'avons vu plus d'une fois, que le tems perdu en apparence à prendre de ſages meſures, eſt un tems gagné pour l'exécution. Gand, Oudenarde, Bruges, Dendermonde, Oſtende même, enfin Newport & Ath furent pris dans cette campagne. Tant on ſut profiter de la victoire, & de la terreur qu'elle avoit inſpirée aux ennemis.

Amitié reſpectable des deux maréchaux.

Ne craignons pas de le dire : les grandes vertus, plus glorieuſes que les

1745. grandes conquêtes, doivent fixer davantage les regards de la postérité. Noailles, en sacrifiant à la patrie & au général toute jalousie de commandement, toute passion de gloire personnelle, avoit mérité d'être mis en parallèle avec les illustres citoyens de Rome & d'Athènes. Le maréchal de Saxe ne mérita guère moins d'éloge, en reconnoissant les obligations qu'il lui avoit. Répondant à une lettre de Noailles, pleine de louanges sur sa campagne : *C'est à vous*, dit-il, *que les succès sont dus, n'ayant fait que suivre vos conseils : ainsi je vous prie de vouloir bien me traiter avec plus de bonté.*

Lettre du 11 septembre.

Leur correspondance.

Cette union entre deux généraux si respectables, & qu'on auroit cru devoir se brouiller par rivalité, produisoit une correspondance toujours utile aux affaires, quelquefois consacrée au sentiment.

1745.

Inquiétude de Noailles sur la santé du Saxon.

Le maréchal de Saxe étoit un des hommes les plus robustes de l'Europe. Noailles craignoit toujours qu'il ne comptât trop sur la force de son tempérament, & qu'il n'en abusât. Il auroit voulu, disoit-il, se liguer avec le médecin pour lui donner quelques inquiétudes; il demandoit à être instruit exactement de son état; il promettoit de lui dire de bonne-foi, quand il pourroit vivre en homme parfaitement guéri; mais il vouloit qu'on ne le crût que lorsqu'il le diroit. L'amitié veilloit sur une santé si précieuse au royaume.

Lettre du maréchal de Noailles. 3 décemb.

Réponse du général.

Lettre du maréchal de Saxe. 3 décemb.

« Ma santé, répond le général, n'est » pas encore assez bonne, mon maî- » tre, pour me donner aucune licence, » que celles que la plaisanterie peut » me fournir. Je suis même d'avis de » n'en jamais prendre d'autres. Il y a » des plaisirs de tout âge, & encore » faut-il qu'il y soient assortis. Il n'y

1745. » a que ceux qu'un bon estomach peut » fournir, qui ne soient point sujets » à cette variation, & qui constamment soient de bonne compagnie. » Vous jouissez de ce bonheur, mon » cher maître; & sans vous l'envier & » sans même l'espérer, je desire un si » grand bien. Si on me calomnie, & » si votre docteur Sénac m'accuse de la » moindre chose, de quelque nature » qu'elle puisse être, c'est un méchant » homme. Il est inutile qu'il charge le » pauvre malade, pour se mettre à » couvert des reproches assez incer- » tains, que le tems qui détruit tout, » pourroit lui occasionner » &c..

La France toujours fort exposée.

Dans leur commerce amical, les deux maréchaux avoient toujours le bien public pour objet. Les conseils de l'un, les exploits militaires de l'autre, devenoient de jour en jour plus nécessaires à la France. Malgré l'opposition de Louis XV, le grand-duc de

Toscane venoit d'être élu empereur. La reine de Hongrie en étoit plus redoutable ; & quoique le roi de Prusse fût victorieux en Saxe, il falloit s'attendre que ses victoires même ne serviroient qu'à lui procurer une paix particulière, telle qu'il pouvoit la desirer. 1745.

Entreprise contre l'Angleterre.

A la vérité le prince Édouard faisoit des prodiges en Écosse ; on lui avoit envoyé quelques secours d'hommes & d'argent. Mais la haine pour les Stuarts & pour leur religion étoit si forte en Angleterre, que cet orage passager devoit nécessairement finir par la ruine du jeune héros, & par un redoublement d'efforts contre ses protecteurs. Le maréchal de Saxe le craignit, & communiqua ses craintes au maréchal de Noailles.

Le maréch. de Saxe en craint les suites.

« Vous êtes bon citoyen, lui dit-il, » dans une longue lettre de sa main : » vous aimez le roi & vous aimez vo- » tre patrie ; vous connoissez notre

1745. Lettre du maréchal de Saxe. 20 décemb.

» maître : on le fait difficilement démordre de ce qu'il a entrepris : ne » craignez-vous pas que cet embarquement de Dunkerque ne nous engage » dans un nouveau roman, qui pourroit être bien long à soutenir ?.. Vous » direz peut-être, de quoi je me mêle ? » mais j'aime aussi le roi & son royaume ; » & quoique je ne dusse demander que » plaie & bosse, la vérité m'étrangle » toujours. Je veux dire cette vérité, » dont le caractère est triomphant, » & qui à la fin fait triompher ceux » qui la prennent pour conseil & pour » guide ».

Préjugés de la cour à cet égard.

Noailles n'avoit jamais bien auguré de ces entreprises contre l'Angleterre. Il avoue néanmoins dans sa réponse, que les succès du prince Édouard ont tellement surpassé les espérances, qu'on ne sait plus quelles pourront en être les suites. « D'ailleurs on croit, dit-il, » que la nation est en partie revenue

» de sa frayeur par rapport à la reli- 1745.
» gion, & que les véritables Anglois
» aimeront mieux avoir un prétendant
» à Hanovre, ou en Allemagne, que
» d'en avoir un à Rome; parce qu'en
» supposant que le prince Édouard
» monte sur le trône, il seroit bien
» obligé de se laisser conduire par le
» parlement; faute de quoi, ceux qui
» auroient travaillé à l'y faire monter,
» seroient des premiers à travailler pour
« l'en faire descendre ». C'étoit la façon de penser de la cour, plutôt que celle de Noailles, comme il l'ajoute dans sa lettre; & c'est encore une preuve que les préjugés de la cour peuvent emporter la balance.

Elle desire que le général entreprenne encore quelque chose.

Elle desiroit avec raison que le maréchal de Saxe profitât, s'il étoit possible, du découragement des ennemis, pour étendre ses conquêtes avant la fin de la campagne, & pour les forcer à se prêter aux vues pacifiques de Louis

1745. XV. Comme le roi d'Angleterre venoit de repasser dans son royaume, & qu'il devoit probablement rappeler une partie de ses troupes, dont il auroit besoin contre le prince Édouard, la circonstance paroissoit des plus favorables à ce projet. Noailles, chargé d'en écrire au général, l'avoit fait dès le commencement de septembre, de manière à ne point gêner son opinion : il lui proposoit la chose, en l'avertissant que c'étoit à lui de peser les inconvéniens & les avantages.

Lettre du 1 septembre.

Il préfère la conservation de l'armée.

Le maréchal de Saxe témoigne, dans sa réponse, une extrême répugnance pour des entreprises d'hiver, qui affoibliroient l'armée, dont la conservation est préférable à toute autre chose. Il s'offre à faire des démonstrations tant qu'on voudra : il prendra peut-être Bruxelles, mais pourvu qu'on ne l'oblige point à le garder, & qu'il reprenne ensuite sa position derrière

Lettre du 8 septembre.

l'Escaut : en un mot, il cherche toujours le solide ; il ne goûte point ces projets trop hasardeux qui, même après un succès brillant, amènent presque nécessairement le repentir. 1745.

Noailles n'avoit pas d'autres principes ; mais il insiste sur l'idée de s'emparer de Bruxelles, dût-on le raser ensuite. Outre que cette expédition auroit un certain éclat, dont les effets sont toujours avantageux, elle causeroit à l'ennemi un préjudice considérable : Bruxelles deviendroit soumise aux contributions, ne pourroit plus être le siége du gouvernement des Pays-bas : l'administration autrichienne en seroit troublée ; & peut-être cela faciliteroit la prise d'Anvers pour la campagne prochaine. *

Raisons de prendre Bruxelles.

Lettre du maréchal de Noailles. 17 septembre.

On ne peut douter que ces raisons n'aient décidé le maréchal de Saxe. La prise de Bruxelles, au mois de février 1746, fut un de ses exploits le mieux

1746. Siége de cette ville.

1746.

combiné & le plus vigoureusement exécuté. Avec vingt-huit mille hommes, il obligea une garnison de douze mille à se rendre prisonnière. Le comte de Kaunitz, gouverneur, lui ayant écrit pour demander les honneurs de la guerre, il motiva son refus d'une manière également juste & adroite, capable d'intimider l'ennemi. « Je crains nos propres troupes, dit-il; elles sentent leur supériorité, & jusques aux soldats connoissent les défauts de cette grande ville, que j'ignorois, & que peut être votre excellence ignore elle-même. Je crains donc que, dans une attaque un peu vive, ils ne forcent de toutes parts leurs officiers à marcher; & lorsque je les saurois une fois dedans, il faudra bien que j'aille à leur secours. Jugez, monsieur, du désordre & de la confusion d'une telle circonstance. Il me seroit triste que ma vie fût marquée

Le général fait craindre l'audace du soldat françois.

Lettre du maréchal de Saxe au comte Kaunitz. 11 février.

» par une époque telle que l'eſt celle
» de la deſtruction d'une capitale, V. E. 1746.
» ne ſauroit croire juſqu'où le ſoldat
» françois pouſſe l'induſtrie & la har-
» dieſſe. J'ai vu pluſieurs fois, à la
» reddition des villes, pendant qu'on
» régloit les points de la capitulation,
» toute la ville ſe remplir de ſoldats,
» ſans ſavoir par où ils y étoient en-
» trés.... Ils ſont comme des four-
» mis, & trouvent des endroits incon-
» nus aux autres. Jugez ce que ce ſe-
» roit dans des occaſions où ils au-
» roient le pillage pour but, & dans
» une place mauvaiſe par elle-même ».

Ce trait vaut mieux dans l'hiſtoire militaire que le journal ſtérile des tranchées. La modeſtie du vainqueur, après une ſi belle expédition, eſt encore plus remarquable. Il écrivit au maréchal de Noailles : *Je ſuis charmé du plaiſir que vous a donné la nouvelle de cette conquête. C'eſt à vous qu'en qualité de*

Il attribue à Noailles une partie de ſes ſuccès.

1746. *disciple il convient que j'en fasse hommage : je dois à ce que j'ai appris de mon maître une partie de mes succès, je me ferai toujours gloire de les lui attribuer.* Si ce n'étoient là que des complimens, je me garderois bien de les rapporter. Mais puisqu'il est certain que les conseils du François dirigèrent le Saxon, pourquoi douter de la reconnoissance de celui ci ?

Négociation entamée par le comte de Bonneval.

On fut occupé pendant l'hiver d'une étrange négociation. Le comte de Bonneval, célèbre par ses querelles en France & en Autriche, encore plus par sa retraite à Constantinople, où il avoit pris le turban & étoit devenu bacha, imagina un projet d'alliance entre le Turc & les Bourbons. Il écrivit à je ne sais quel ministre à Naples : (ces paroles doivent être conservées, parce qu'elles peignent la pétulance de son génie :) *J'ai été piqué au vif de voir que trois poiloux de prêtres* (les électeurs

Lettre du bacha Bonneval 20 nov. 1745.

ecclésiastiques) *aient trouvé le moyen d'élever à l'empire d'Allemagne par leurs cabales le duc de Lorraine, malgré un aussi grand & aussi formidable monarque que Louis XV, le victorieux & le bien-aimé; & je me fais un plaisir flatteur de contribuer, en aussi bonne & respectable compagnie, tout petit que je suis, à culbuter cet empereur de son trône.* 1746.

Son éloquence, ses intrigues, & surtout les promesses de présens dont il ne manqua pas de les appuyer, déterminèrent les ministres du grand-seigneur, le mufti même, qui par ses principes de religion s'opposoit à une telle alliance. Mais la Porte ne vouloit plus s'en rapporter aux paroles des ambassadeurs, parce qu'elle en avoit éprouvé plus d'une fois le peu de solidité: elle vouloit un traité formel; & comme il importoit de le conclure secrettement, Bonneval demandoit que Louis XV

La Porte demandoit un traité formel.

Lettre du même. 18 décembre.

1746. Articles proposés.

lui envoyât ses plein-pouvoirs. Tout se réduisoit à six articles : 1°. Que, dans le cas d'un congrès, les ministres du sultan y seroient admis ; 2°. Qu'il conserveroit ses conquêtes en Hongrie ou en Transilvanie ; 3°. Qu'il emploieroit toutes ses forces conjointement avec la France & ses alliés pour déposséder le nouvel empereur ; 4°. Que la France feroit ratifier cet accord à tous ses alliés ; 5°. Que l'on ne mettroit bas les armes qu'après avoir forcé le grand-duc de Toscane & sa femme à renoncer, non-seulement à la couronne impériale, mais aux titres & prérogatives qui peuvent y avoir rapport ; 6°. Qu'aucune des puissances alliées ne traiteroit séparément, & qu'elles resteroient unies jusqu'à ce que chacune eût reçu des satisfactions convenables.

On s'efforce d'engager Louis XV à cette alliance.

En France plus qu'ailleurs, se trouvoient des hommes éblouis par les projets spécieux, & d'autant plus ardens à

les adopter qu'ils n'en voyoient que l'écorce, sans se donner la peine ou sans être capables de les bien approfondir. On s'efforça d'engager Louis XV dans cette alliance. Mais le maréchal de Noailles ayant été consulté, lui en démontra par écrit tous les inconvéniens. Ses réflexions solides devoient fixer le jugement du monarque.

1746.

Noailles en prouve les inconvéniens.

Il convient d'abord qu'il s'agit principalement d'examiner l'intérêt de l'état, & que les instigateurs de la négociation traiteroient de préjugé vulgaire ce que l'alliance projetée a d'odieux. « Cependant, ajoute-t-il, * on » tromperoit votre majesté en lui dé» guisant que ce traité terniroit à jamais » la gloire de son nom, & encour» roit également le blâme de ses pro-

Le traité terniroit la gloire du roi.

Réflex. sur les proposit. d'un traité avec le Turc. 8 janv.

* J'ai fait de légères corrections à ce mémoire, uniquement pour le style, & pour éviter les longueurs.

1746. » pres sujets & celui des étrangers. L'alliance d'un roi très-chrétien avec l'ennemi du nom chrétien, pour faire la guerre aux chrétiens, ne peut manquer d'exciter un cri général dans toute l'Europe contre V. M. & d'en soulever toutes les puissances contre elle ».

Les circonstances ne le justifieroient pas.

« Ce n'est pas, sire, que l'on puisse ni que l'on doive renoncer pour jamais aux secours qu'on peut tirer de la Porte contre vos ennemis. Mais dans ces occasions mêmes, il est des bornes aux engagemens, & d'ailleurs un semblable parti doit être justifié par les circonstances ».

En quel cas il pourroit le devenir.

» Si la Russie & l'empire s'unissoient pour vous faire la guerre, je crois, sire, qu'une alliance avec la Porte seroit justifiée comme nécessaire pour la conservation de l'état. Mais vous n'avez la guerre ni avec la Russie ni avec l'empire. Ce que l'on propose

» ne tend cependant à rien moins qu'à » faire envahir l'empire par le Turc ; » puisque l'objet principal du traité se» roit de faire élire par force un autre » empereur. D'ailleurs V. M. s'engage» roit à procurer l'accession de ses al» liés : ses alliés ne s'y prêteront point ». 1746.

« Il paroît qu'en aucun tems, en » aucune circonstance, on ne peut & » on ne doit stipuler dans un traité avec » les Turcs, d'autres objets que de » conservation & de défensive, & une » sureté mutuelle. Quoiqu'alors ceux » qui auront des succès puissent s'en » prévaloir pour s'agrandir, le traité » n'en doit point faire une condition » expresse de la paix. Il s'en faut beau» coup que les instigateurs de l'allian» ce projetée veuillent se renfermer » dans ces bornes ». Quelles bornes il faudroit y mettre.

» Ils auront sans doute été séduits » par l'idée, que l'invasion des Turcs » terminera subitement & sans difficulté Idée chimérique de ceux qui la proposent.

1746. » la guerre actuelle ; & que la reine » de Hongrie, n'en pouvant ſupporter » le poids, ſera obligée de ſubir tou» tes les conditions que l'on voudra lui » impoſer. Mais je crains, ſire, que » ces idées ne ſoient plus chiméri» ques encore, que celles avec leſquel» les on eſt entré en Allemagne en » 1741 ; & le contre-coup en feroit ſu» rement beaucoup plus funeſte ».

Ils ne voient pas qu'on ſe feroit de nouveaux ennemis.

« En faiſant à la reine de Hongrie » un nouvel ennemi, on lui procurera » de nouveaux défenſeurs : il ne faut » qu'une prudence bien ordinaire pour » prévoir quelles en ſeroient les ſuites. » Malheureuſement, ſire, il eſt des » perſonnes qui ont influence dans la » direction de vos affaires, dont le ca» ractère eſt d'aller toujours en avant, » & de s'engager ſans examiner les ſui» tes ni les conſéquences ».

Quels ennemis.

« La Ruſſie, la Pologne, l'Empire » & l'Italie ont tous un intérêt com-

» mun & immédiat à s'oppoſer aux » progrès du Turc, & à ſon agrandiſ- » ſement en Europe. Tous concour- » ront à la défenſe de la reine de Hon- » grie ». 1746.

Il faudroit une alliance dans le nord.

» Pour l'exécution du projet, il fau- » droit néceſſairement avoir un parti » conſidérable dans le nord, afin d'y » pouvoir contenir les Moſcovites. Mais » nous n'y avons preſque aucune in- » fluence aujourd'hui ».

Dangers auxquels on s'expoſeroit.

« Toutes les forces qui auroient été » employées contre le Turc, reflueroient » bientôt ſur les états de V. M. On » verroit Moſcovites, Coſaques, Croa- » tes & Hongrois réunis à toutes les » troupes de l'Allemagne. L'effort de » tant de puiſſances deviendroit trop » conſidérable pour qu'on pût le ſou- » tenir ».

Motif de religion.

« C'eſt alors, ſire, que V. M. reſ- » ſentiroit bien amèrement, & pour elle- » même & pour ſes peuples, l'effet

1746. » de la haine qu'une pareille alliance » auroit produite dans tous les cœurs. » Et si, dans un siécle aussi dépravé, » il est encore permis de croire à la » providence, peut-on espérer que dieu » béniroit ses armes ? ».

Noailles avoit la vraie politique.

On n'accusera point la politique d'être ici pusillanime par superstition. Les idées du maréchal de Noailles portent la conviction dans l'esprit; & l'on doit applaudir au citoyen qui oppose ainsi la raison à l'imprudence, pour garantir son roi du piége où l'on vouloit l'engager. Bonneval ambitionnoit sans doute de jouer un rôle dans l'Europe. C'eût été la chose la plus incroyable, que le ministère de France fût entraîné par ses fantaisies. Dans le même-tems, le Turc offrit sa médiation aux puissances belligérantes; elles n'en voulurent point.

Affaires d'Italie, qui exposent à

Cependant les affaires d'Italie, après de grands succès pour la France &

pour l'Espagne, alloient prendre une tournure déplorable. De grandes fautes exposèrent à des malheurs presque sans remède. L'union si naturelle entre les deux couronnes fut sur le point d'être rompue avec éclat; la mésintelligence fit perdre le fruit des conquêtes; & peu s'en fallut que les haines nationales ne se réveillassent, jusqu'à changer des alliés en ennemis. Remontons au principe de cet événement, qui fournit au maréchal de Noailles une nouvelle occasion de signaler son zèle pour le bien public.

1746. une rupture avec l'Espagne.

Dès le commencement de la guerre, les Espagnols avoient pénétré en Italie, où la cour de Madrid vouloit former un établissement considérable à l'infant D. Philippe. Quoique celle de Versailles dût s'intéresser particuliérement à ce prince, gendre de Louis XV, le cardinal de Fleuri n'entra point dans la querelle. On sentit enfin que l'Espa-

Traité de Fontainebleau en 1743.

1746. pagne étant une alliée nécessaire, il falloit absolument la seconder, & le 25 octobre 1743 fut signé le traité de Fontainebleau, pour une alliance offensive & défensive à perpétuité.

Engagemens trop vastes. Traité de Fontainebl. On stipula une garantie réciproque de toutes les possessions, même de tous les droits qu'avoient ou devoient avoir les deux couronnes; on garantit aussi le royaume de Naples & de Sicile à D. Carlos, quoiqu'une escadre angloise l'eût forcé à se déclarer neutre. On se promit mutuellement de ne quitter les armes, & de n'entrer dans aucune négociation que d'un commun accord. Et en cas qu'il survînt des plaintes ou des méfiances, on se donna parole royale de s'expliquer, & de préférer toujours l'amitié aux plus grands avantages.

Etablissement qu'on veut faire à D. Philippe. L'objet principal, énoncé par Philippe V, fut de faire à l'infant un établissement digne de sa naissance : il

lui cédoit ses droits à la succession d'Autriche, consentant qu'il fût mis en possession du Milanès, ainsi que de Parme & de Plaisance, sous la condition que la reine d'Espagne jouiroit sa vie durant de ces deux duchés, comme étant le patrimoine de ses ancêtres. Louis XV s'obligea de son côté à déclarer la guerre au roi de Sardaigne, à se concerter avec l'Espagne sur le tems le plus convenable pour la déclarer aux Anglois, à ne conclure avec eux aucune paix sans la restitution de Gibraltar, & à contribuer de toutes ses forces au recouvrement de Port-mahon.

1746.

A quoi s'obligeoit le roi de France.

Ce traité devoit être un pacte de famille, d'union & d'amitié ; & les deux couronnes s'obligeoient à ne point se désister, jusqu'à ce qu'elles fussent parvenues à leurs fins respectives.

Rien n'étoit plus juste en soi qu'un pacte de famille. Mais les engagemens que la France contractoit, devoient

On s'exposoit à de grands inconvéniens.

1746. paroître trop étendus & trop onéreux : elle sembloit se sacrifier aux prétentions de l'Espagne : elle se lioit au point que la paix dépendît de cette couronne ; elle s'exposoit, si la cour de Madrid avoit une ambition qu'il fût impossible de satisfaire, à être en butte à ses soupçons & à ses reproches, à s'attirer de nouvelles brouilleries pires que les précédentes. Le ministre des affaires étrangères prévoyoit peu l'avenir. Mais d'ailleurs on éprouvoit la nécessité d'une alliance avec l'Espagne. Plus la dernière paix avoit mécontenté cette cour, plus on se prêta aisément à ses vues pour dissiper ses ombrages. C'est ainsi qu'en politique, l'intérêt du moment entraîne à de fausses démarches, dont on se repentira infailliblement après.

Motifs qui déterminèrent.

Premiers effets du traité de Fontainebleau.

Les premiers effets du traité furent une déclaration de guerre à la reine de Hongrie & à l'Angleterre. On four-

nit des troupes à l'infant, pour pénétrer en Piémont par les Alpes. La campagne de 1744, où le prince de Conti & les François firent des prodiges de valeur, ayant été plus glorieuse qu'utile, on résolut de tenter un autre passage, & l'on fit une alliance avec les Génois exposés aux invasions du roi de Sardaigne. 1746.

Campagne de 1745 en Italie.

Dès que le passage en Italie fut ouvert par l'état de Gènes, les succès répondirent à l'ardeur des deux nations. Le maréchal de Maillebois commandoit l'armée, sous les ordres de l'infant. La campagne de 1745 fut signalée par une victoire sur les Piémontois & par des conquêtes rapides. L'année précédente, l'Espagne avoit été sur le point de perdre le royaume de Naples. Cette année, elle se vit en possession de Tortone, Alexandrie, Valence, Casal, Asti, Milan, Parme, Plaisance, &c. Mais il eût mieux valu moins con-

1746. quérir, & prendre des mesures pour conserver.

Maillebois s'écarte de son plan. On fit une faute essentielle, qui devint la première source des dissentions & des revers. La ville d'Alexandrie ayant été prise le quatrième jour du siége, il falloit assiéger la citadelle où la garnison s'étoit retirée. Le maréchal de Maillebois s'écarta malheureusement alors de son plan & de ses instructions. Selon les mémoires de la cour de Madrid, un motif personnel l'y décida.

...déter...rent. ... d'avis d'entrer dans le Milanès.

Il avoit demandé la grandesse après la défaite des Piémontois. On lui répondit qu'il l'auroit lorsque l'infant seroit maître du château de Milan. Il se persuada sans doute alors, & il soutint qu'on pouvoit se contenter de bloquer la citadelle d'Alexandrie, qu'elle tomberoit d'elle-même avant le mois de janvier; qu'au lieu d'occuper la rive droite du Pô, comme on en étoit con-

Examen impartial de la convention de Turin.

venu, on gagneroit à entrer dans le Milanès, à y prendre des quartiers; & que le château de Milan pourroit être forcé, avant que les Autrichiens eussent le tems de recevoir des renforts. 1746.

Quoique le Milanès fut l'objet principal de l'ambition de la cour d'Espagne, cet avis rencontra beaucoup d'oppositions, même de sa part. Enfin elle l'adopta. Maillebois la prévint néanmoins, qu'il avoit des ordres précis pour exécuter le premier plan, qu'ainsi il ne pouvoit proposer le second, qu'il seroit même obligé de crier contre; mais que si l'Espagne l'appuyoit, il en favoriseroit l'exécution par tous les moyens possibles. Il persuada. Il persuade la cour d'Espagne. *Ibid.*

En conséquence, la résolution fut prise de bloquer la citadelle d'Alexandrie. On se rendit maître de Valence, de Casal & d'Asti. Les troupes françoises s'établirent de ce côté-là; Il bloque le château de Milan.

1746.

l'infant avec le reste de l'armée se porta dans le Milanès, bloqua le château de Milan, & s'étendit le long du Tésin & de l'Adda. Par cette disposition on avoit trop de pays à garder, on n'étoit en forces nulle part. Mais les Piémontois & les Autrichiens étant séparés, le projet du maréchal de Maillebois pouvoit réussir. L'infant publia, plus tôt qu'on ne le souhaitoit en Espagne, la grandesse accordée à ce général; il s'en repentit bientôt après.

Paix particulière du roi de Pruss.

Une démarche inconsidérée donna lieu aux funestes incidens qui suivirent, & qui renversèrent toute espérance. On apprend que le roi de Prusse, vainqueur des Autrichiens & des Saxons, vient de faire sa paix avec eux; on est effrayé de la supériorité que l'impératrice-reine doit prendre en Italie, n'ayant plus besoin de tant de forces en Allemagne; on décide Louis XV sur le champ à conclure un traité avec le

Résolution de traiter prompte-

roi de Sardaigne, sans en rien communiquer au conseil, sans prendre aucune mesure du côté de l'Espagne. Louis, d'autant plus facile en cette occasion qu'il desiroit ardemment la paix, suit les idées qu'on lui donne, écrit de sa propre main des instructions pour l'accommodement : elles sont envoyées à M. de Champeaux, son résident à Genève, avec ordre de se rendre secrettement à Turin vers la fin de décembre 1745, & d'y proposer les conditions.

1746. ment avec le roi de Sardaigne.

On offroit d'abandonner au roi de Sardaigne toute la partie du Milanès, située sur la rive gauche du Pô, & celle qui est à la droite jusqu'à la Scrivia. L'infant D. Philippe devoit avoir pour son partage, en toute souveraineté & sans aucune dépendance de l'empire, la partie du Milanès depuis la Scrivia jusques & compris l'état de Parme & Plaisance, & de plus tout le Crémo-

Offre que la France lui fait.

1746.

Article sur la Toscane.

nois y compris Pizighitoné. Un des principaux articles du projet de traité étoit de ne jamais permettre à l'avenir, qu'aucun état d'Italie pût être uni à la couronne de France, ou à celle d'Espagne, ni à la couronne impériale ; de sorte que la Toscane passeroit au prince Charles de Lorraine, frère du grand-duc, celui-ci & sa postérité en devant être exclus. D'autres articles concernent Venise, Gènes, & seroient inutiles à rapporter.

La cour de Turin accepte les conditions.

Champeaux, sous le nom d'abbé Rousset, exécute sa commission. On lui remet le 26 décembre un mémoire signé du roi de Sardaigne, qui acceptoit le partage; mémoire contenant quelques observations sur certains points particuliers. Il retourne à Genève attendre les ordres de la cour. Il y reçoit bientôt un projet d'articles préliminaires, où le partage étoit réglé conformément aux observations de Turin, du moins pour l'essentiel.

Projet d'articles préliminaires.

Instruct. du 16 janvier.

l'essentiel. Une nouvelle instruction lui enjoignoit d'y retourner secrettement comme la première fois ; de n'y rester que vingt-quatre heures, si le roi de Sardaigne, dans ce court espace, ne se déterminoit pas à signer lés préliminaires ; de ne consentir à aucun armistice, que supposé la signature faite & acceptée de part & d'autre ; de déclarer même que les hostilités ne cesseroient publiquement, qu'après la réponse du roi d'Espagne à une lettre de Louis XV sur la conclusion des préliminaires. Il pouvoit cependant promettre qu'on donneroit au maréchal de Maillebois des ordres secrets, pour qu'il usât, en attendant, de tous les ménagemens convenables à l'égard des Piémontois : il pouvoit même déclarer verbalement que, si la cour d'Espagne refusoit son accession au traité, on rappelleroit aussitôt les troupes françoises. A quels reproches n'exposoit-on

1746. Instruction du 16 janv.

Ménagemens insuffisans à l'égard de l'Espagne.

1746. pas le roi de France, si la négociation avoit des suites malheureuses ?

Louis XV tâche d'obtenir son accession.

Le même jour, 16 Janvier 1746, que ces ordres furent expédiés au négociateur, Louis écrivit à Philippe V, & l'on envoya une instruction à l'évêque de Rennes (Vauréal) ambassadeur à Madrid. On y alléguoit tous les motifs imaginables, pour justifier le traité & pour obtenir l'accession ; la paix du roi de Prusse, les avantages qu'en tiroit l'Autriche, l'impossibilité de faire à D. Philippe un établissement aussi considérable qu'on le desiroit ; la nécessité de s'unir au roi de Sardaigne, & de lui beaucoup accorder ; la solidité qu'auroient par ce moyen les états des deux infans en Italie ; & la certitude d'y terminer de la sorte une guerre si ruineuse. Enfin, le roi donnoit à entendre que sa résolution étoit prise, si on refusoit l'accommodement, de préférer à tout le reste la défense de son royaume & le

Lettre du roi à Philippe V. 16 janv.

soulagement de ses peuples; il en témoignoit son regret avec tous les sentimens de l'amitié. 1746.

Cependant la négociation avançoit. La cour de Turin ne voulut point signer de préliminaires, mais pressa la conclusion d'un traité définitif; ce qui détermina sans doute Champeaux à demeurer. Le comte de Maillebois, fils du maréchal & gendre du marquis d'Argenson, revêtu de plein-pouvoirs, signa le 17 février à Paris un traité d'armistice avec un député du roi de Sardaigne, dont les ministres avoient envoyé le projet de traité définitif. Immédiatement après, le comte eut ordre de se rendre à Turin pour conclure : son instruction, datée du 19, tendoit seulement à réformer quelques articles de ce projet : il ne s'agissoit guère, dans ces articles, que de ménagemens pour la cour d'Espagne.

Armistice signé à Paris.

Elle reçut avec autant de hauteur que d'indignation une nouvelle si imprévue.

Indignation de la cour d'Espagne.

1746. Tous les anciens ſentimens d'aigreur contre la France ſe ranimèrent. Philippe V répondit au roi ſon neveu ſans diſſimulation, attribuant à de perfides conſeils l'infidélité dont il ſe plaignoit. Il envoya promptement le duc d'Hueſcar, en qualité d'ambaſſadeur extraordinaire, pour travailler à rompre la négociation de Turin, de concert avec le prince de Campo-Florido, ambaſſadeur ordinaire.

Lettre du roi d'Eſpagne. 30 janv.

Ses plaintes & ſes raiſons.

L'Eſpagne étoit inſenſible à toutes les raiſons du cabinet de Verſailles. Elle réclamoit le traité de Fontainebleau, que la France avoit demandé elle-même; elle reprochoit au miniſtère de réduire preſque à rien l'établiſſement de l'infant, d'agrandir au contraire extrêmement le roi de Sardaigne, ſans le lier même par aucune garantie. Elle repréſentoit ce prince dans la poſition la plus dangereuſe, reſſerré, ſéparé des Autrichiens, ſur le point de perdre la citadelle d'Alexandrie; tandis qu'une armée de plus de

quatre-vingt-dix mille hommes, déjà victorieuſe, pouvoit faire la loi en Italie, & que les Autrichiens, loin de pouvoir y devenir les plus forts, ſe trouvoient à peine en état de défendre la Flandre. 1746.

Le traité expoſoit à une nouvelle guerre.

D'ailleurs, ajoutoit-on, ce traité ne finit point la guerre : il faut commencer une autre ligue : en voulant dépouiller de la Toſcane le nouvel empereur, en voulant anéantir les droits de l'empire ſur l'Italie, on va entraîner le corps germanique dans une guerre où il ne vouloit prendre aucune part : on viole les engagemens pris avec l'Eſpagne, ſans parvenir à la paix.

L'ambaſſadeur de France n'a aucun ſuccès à Madrid.

C'étoient enfin de la part des Eſpagnols les plus fortes clameurs, les plaintes les plus amères. Philippe V n'étoit pas moins animé que la reine & les miniſtres. L'évêque de Rennes avoit tâché en vain à Madrid de calmer les cœurs, & de faire valoir toutes les rai-

1746. Dépêches de l'évêque de Rennes. 13 & 15 mars.

sons de la France : on avoit réfuté ses raisonnemens avec chaleur ; on lui avoit fait essuyer de sanglans reproches ; & il désespéroit d'adoucir les ressentimens, d'amener les choses à un point de conciliation, si le traité de Turin subsistoit en son entier. Un mot de la reine donnera l'idée de sa manière d'envisager cet objet : *on veut nous traiter comme des enfans*, dit-elle devant l'ambassadeur, *& on nous menace du fouet si nous ne faisons pas ce qu'on veut !*

Mot de la reine.

Imprudence du ministère de France.

Déplorable effet de l'imprudence ou de la foiblesse du ministère ! On n'ignoroit pas ce que le traité secret du cardinal de Fleuri, en 1734, avoit produit d'animosité & d'embarras. On s'étoit lié plus étroitement que jamais par le traité de Fontainebleau, sans proportionner les engagemens aux intérêts de l'état. Il auroit fallu du moins prévenir l'Espagne, sur la nécessité & les conditions d'une paix avec le roi de Sardai-

gne. On conclut sans elle un traité contraire à ses vues & à ses prétentions : on l'irrite en un tems où la bonne intelligence est si nécessaire, & l'on se trouve tout-à-coup dans un pas glissant entre deux précipices. 1746.

Il n'étoit pas possible de reculer à l'égard du roi de Sardaigne, puisque la conclusion définitive étoit attendue à chaque instant. Les Espagnols jetoient cependant les hauts cris. Une cruelle perplexité agitoit le roi & son conseil. On sentit la nécessité d'envoyer incessamment un négociateur en Espagne ; commission aussi désagréable que difficile. Le maréchal de Noailles s'offrit, quoique dans un âge avancé, déclarant qu'il se borneroit au simple remboursement de ses frais, & qu'il ne surchargeroit point le trésor par des dépenses considérables.

Noailles s'offre à passer en Espagne.

Mémoire au roi. 22 mars.

Le roi répondit en marge de son mémoire : *J'accepte avec plaisir vos*

Le roi accepte avec plaisir.

1746. *offres, & j'espère que si quelqu'un peut réussir, ce sera vous. Je ne prétends pas qu'il vous en coûte rien. Vous emporterez avec vous une somme d'argent que je vous ferai donner, & à votre retour, nous payerons le surplus de votre dépense. Je connois votre sagesse, & vous savez parfaitement ce qu'il faut faire. Ainsi, je m'en rapporte bien volontiers sur ce chapitre, ainsi que sur le premier qui est délicat. Mais à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.*

Contre-tems qui dérange tout.

Cette mission avoit pour objet de disposer la cour d'Espagne aux vues de la France. Les nouvelles imprévues & accablantes que l'on reçut d'Italie, & qui étoient le fruit de tant de mauvaises manœuvres, firent tout-à-coup changer de systême, en mettant le comble aux inquiétudes.

Projet de Turin pour ravitailler Alexandrie.

Tandis qu'on négocioit, le roi de Sardaigne qui connoissoit le prix du tems, & qui ne se reposoit pas sur de

ſimples paroles, projeta, de concert avec les Autrichiens, une expédition pour ravitailler Alexandrie. Le tems preſſoit; la citadelle étoit ſur le point de ſuccomber. Il avoit promis ſeulement d'attendre tout le mois de février la ſuſpenſion d'armes; & comme on n'ignoroit pas à Turin les refus de la cour de Madrid pour le partage, on y étoit bien réſolu d'agir avec vigueur, ſi la France faiſoit des difficultés. Il ſemble qu'on y traitoit de bonne foi, mais non ſans adreſſe. 1746.

Le comte de Maillebois venoit conclure. Il reçut à Briançon, le 27 février, une lettre de Turin, par laquelle on le preſſoit d'arriver, s'il pouvoit faire publier auſſitôt la ſuſpenſion d'armes; ſans quoi, on le prioit de ne pas continuer ſa route. Il répondit qu'il le pouvoit; mais il envoya en même-temps à Champeaux les repréſentations qu'il étoit chargé de faire ſur deux articles du traité, ſigné par lui-même le 27 février. Il avoit

Petits incidens qui font échouer la négociation.

1746.

ordre d'exiger des miniſtres du roi de Sardaigne une déclaration, par laquelle il ſeroit conſtaté que l'armiſtice n'avoit été conclu qu'en vertu du mémoire de ce prince, du 26 décembre : demande imprévue, qui étoit propre, ainſi que les modifications qu'il propoſoit, à inſpirer de la défiance. Il arriva le 3 mars à Rivoli avec Champeaux ; le roi y envoya le lendemain un de ſes miniſtres. On diſputa ſur les points dont nous venons de parler. La cour de Turin vouloit s'en tenir purement au traité fait à Paris ; Maillebois, en ſe relâchant ſur le reſte, vouloit abſolument cette déclaration, que de petits motifs faiſoient exiger mal-à-propos. On la refuſa, & la conférence fut rompue. L'entrepriſe pour le ravitaillement d'Alexandrie devoit s'exécuter le lendemain ; l'ordre étoit donné aux troupes : on fit part le 5 mars au comte de Maillebois de leurs mouvemens ſur Aſti & Montécalvo.

Conférences de Rivoli rompues d'abord.

Lettre du roi de Sardaigne à Louis XV, avec un mém.

La France avoit promis légérement de faire consentir la cour d'Espagne au partage. Le roi de Sardaigne avoit supposé ce consentement essentiel, dans le projet de traité définitif ; on lui avoit offert pour y suppléer, des suretés qu'il ne jugeoit point convenables : loin de pouvoir compter sur l'accession, il savoit que les Espagnols se préparoient à l'attaque du château de Milan ; il avoit sujet de craindre que cette citadelle ne tombât entre leurs mains ; le ministère de Versailles lui fournissoit des raisons de continuer les hostilités, lorsqu'il eût été le plus important de consommer l'armistice : il prouva son habileté en politique & en guerre ; il profita de nos fautes, mais fut-il coupable de perfidie ?

1746. Motifs qui justifient le roi de Sardaigne.

Le maréchal de Maillebois, instruit des négociations avec la cour de Turin, s'étoit un peu endormi sur les périls inséparables d'une position trop étendue. Depuis quelque tems, les lettres que

Conduite du maréch. de Maillebois.

D. Philippe recevoit de Madrid l'accu-
1746. soient, lui & son fils, de trahir l'Espagne; & la plupart des Espagnols, sur-tout Muniain, ministre du jeune prince, se livroient avec une sorte de fureur à ces funestes impressions. Les mouvemens de l'ennemi réveillèrent le maréchal. Il apprit, le 5 mars, que neuf bataillons françois étoient bloqués dans Asti. Le marquis de Montal qui les commandoit auroit eu le tems de se retirer, s'il ne lui eût pas envoyé ordre d'attendre quatre jours, lui faisant espérer un secours qu'il demandoit à l'infant, mais qu'on ne pouvoit recevoir assez tôt. Montal se défendit deux jours. Les Piémontois avoient du canon; ils avoient fait des brèches, ils se disposoient à l'assaut; leur attaque étoit si bien concertée, qu'on ne pouvoit tenter une sortie: les neuf bataillons se rendirent prisonniers de guerre.

Affaire malheureuse d'Asti.

Les Espa-

Alors rien ne fut capable de contenir

le déchaînement des Espagnols contre les François. Les nouvelles du traité, jointes à la facilité de sauver Asti & de couvrir Alexandrie, leur persuadèrent qu'on vouloit réellement les abandonner aux ennemis. Quelques-uns s'emportèrent dans le conseil de l'infant, jusqu'à dire qu'il falloit arrêter le maréchal & ses troupes. Le comte de Gages s'éleva contre une proposition si odieuse, & le prince fut de son avis.

1746. gnols furieux contre les François.

Démarche imprudente de Maillebois.

Maillebois, dont l'imagination étoit échauffée, supposa que cette proposition étoit un dessein réel; il l'écrivit à D. Philippe le 10 mars, & lui protesta que ce motif seul le détermineroit à se retirer entre Novi & Gavi, jusqu'à ce qu'il reçût des ordres de sa part. Le soupçon du maréchal ne pouvoit manquer de blesser l'infant, d'autant plus que son inclination pour la France étoit connue. Sa réponse fut très-vive, très-fière, & pleine de reproches dont il étoit difficile

Lettre du maréchal de Maillebois à l'infant.

1746. de se défendre. La cour d'Espagne se plaignit hautement dans la suite, de l'injure faite à ce Prince, & en demanda une satisfaction éclatante.

Situation critique de l'armée.

Pour comble de malheur, les Espagnols évacuèrent promptement Alexandrie, de peur d'y éprouver le même désastre, que les François venoient d'essuyer dans Asti. La communication avec le comté de Nice étoit menacée. La cavalerie françoise manquoit de subsistances. Le marquis de Castellar, enfermé dans Parme avec dix mille hommes des meilleures troupes d'Espagne, refusoit d'en sortir quoique D. Philippe l'eût ordonné. Une brouillerie ouverte divisoit ce général & le comte de Gages, qui avoit acquis en Italie une brillante réputation. La discorde étoit enfin, comme elle l'a été souvent pour nous, le plus dangereux de nos ennemis.

Noailles avoit prévu le danger.

Telles furent les suites de l'invasion prématurée du Milanès. Le maréchal

de Noailles avoit prouvé, par un mémoire que le miniſtère envoya en Eſpagne, au commencement de décembre, combien la diſpoſition des quartiers avoit d'inconvéniens & de périls. Le maréchal de Maillebois en avoit écrit de même à la cour, en avoit parlé de même à l'armée. On ignoroit alors quelles vues ſecrettes avoient pu contribuer à cette fatale manœuvre, dont il eſpéroit d'abord un ſuccès tout différent. 1746.

Preſqu'en même-tems qu'arriva la nouvelle d'Aſti, Louis XV reçut une lettre du roi de Sardaigne, avec une courte relation de ce qui s'étoit paſſé. Charles-Emmanuel lui témoignoit du chagrin, de ce que l'armiſtice n'avoit pas eu lieu; il eſpéroit de le convaincre par la relation, que ce n'étoit point ſa faute; il aſſuroit que ſes ſentimens n'avoient pas changé, & qu'il ne deſiroit *rien tant que de mettre le dernier*

Le roi de Sardaigne écrit en ami.

Lettre du roi de Sardaigne au roi. 8 mars.

1746. *affermiſſement à l'union & à l'amitié*, qu'il diſoit rétablies entr'eux. Comment auroient-elles pu l'être ?

Fauſſes eſpérances de paix.

Cette démarche ranima les eſpérances de paix. Le maréchal de Noailles, prêt à ſe mettre en route, croyant que le but de ſon ambaſſade ſeroit d'obtenir l'acceſſion de l'Eſpagne, propoſa ſes idées dans un mémoire, & demanda les derniers ordres du roi. Mais les autres nouvelles qu'on reçut bientôt, ſi capables de troubler la cour, exigèrent un autre plan de politique.

Déclaration fâcheuſe de la cour de Turin.

Let. du comte de Gorzègne.

Après les avantages immenſes que l'affaire d'Aſti, ſuivie d'événemens déciſifs, procuroit au roi de Sardaigne, le comte de Gorzègne, ſon miniſtre, écrivit le 20 mars à Champeaux, que le ſyſtême qui pouvoit être convenable à la fin de décembre, & qu'on auroit exécuté *dans la ſuppoſition du concours des autres contractans*, ne pouvoit plus ſe concilier avec la ſituation préſente

des affaires ; que la négociation étant demeurée imparfaite, parce que l'Espagne n'y avoit pas voulu consentir, l'honneur & la bonne foi du roi de Sardaigne ne lui permettoient plus de s'y engager ; qu'il regardoit cependant l'amitié comme rétablie avec la France ; qu'il souhaitoit de l'affermir, par tous les moyens qui pourroient se concilier avec sa sureté & son honneur ; & qu'il attendroit que le roi voulût bien lui en ouvrir les voies, pour y répondre de sa part avec une entière confiance. 1746.

« Vous dites, ajoutoit le ministre » piémontois, que S. M. T. C. s'est » donné & se donne des soins infinis, » pour amener la cour d'Espagne à ac- » céder au partage, & qu'elle n'y est » pas encore parvenue. Ne peut-on pas » conclure de-là que, si l'Espagne avoit » eu entre ses mains le château de Milan » ou la place d'Alexandrie, il n'en de- » voit plus rester aucune espérance » ? Raisonnement plausible en sa faveur.

1746.

Il falloit calmer incessamment la cour d'Espagne.

A la lecture de cette lettre, il fut aisé de comprendre que la négociation de Turin étoit absolument rompue. On devoit se borner à calmer le ressentiment de la cour d'Espagne, à regagner sa confiance, à lui inspirer la modération dans ses projets, à concerter avec elle les entreprises, enfin à cimenter l'union entre les deux couronnes. On ne pouvoit trop y travailler, ni trop se presser; car on craignoit que l'Espagne, dans sa colère, n'entamât une négociation avec l'Autriche. On lui avoit donné l'exemple: elle se croyoit en droit de le suivre. Grande leçon pour les ministres & pour les princes!

Noailles envoyé pour cet objet avec son second fils.

Mém. du 18 mars.

Noailles gémissoit intérieurement de tant de fautes & de malheurs, qu'il auroit sans doute prévenus, si on l'avoit consulté dans cette affaire. Il brûloit de les réparer. Il fit aussitôt un second mémoire sur l'objet de sa mission, où l'honnêteté, la prudence & la saine

politique paroiſſoient dans tout leur jour. Ce mémoire fut écrit le 28 mars; la dépêche de Champeaux étoit arrivée la veille. Il reçut le 30 ſon inſtruction, qui ne faiſoit qu'autoriſer ce qu'il propoſoit lui-même; & il partit le premier avril, accompagné du comte de Noailles, dont le zèle laborieux lui avoit été utile en d'autres occaſions. Depuis la campagne de 1743, le roi trouvoit bon qu'il s'en ſervît pour la correſpondance particulière, & l'appeloit le *ſecrétaire royal* de ſon père: celui-ci ne pouvoit ſe paſſer d'un tel ſecours, tant ſes yeux avoient ſouffert par des travaux exceſſifs. En cas de maladie du maréchal, le comte devoit le remplacer dans les fonctions de l'ambaſſade.

1746.

Son voyage très-pénible.

Les chemins de France étoient ſi affreux en divers endroits, qu'il fallut dix chevaux pour traîner chaque voiture, & qu'on eut encore beſoin de pluſieurs paires de bœufs. Les difficultés

1746. étoient pires en Espagne. On prit la route de Pampelune, la plus incommode, mais la plus courte; on n'arriva que le 23 à Madrid, après des fatigues incroyables.

L'évêque de Rennes, ambassadeur, lui annonce des difficultés chimériques

Il en coûtoit à l'amour-propre de l'évêque de Rennes, de voir arriver un ministre d'état, ambassadeur extraordinaire. En se couvrant de tous les dehors de la politesse & même de l'affection, il ne pouvoit cacher les petits détours de la vanité. Il avoit écrit au maréchal que, si le premier objet de sa mission eût subsisté, son voyage eût été fort inutile, parce qu'il étoit lui-même venu à bout d'amener le roi & la reine d'Espagne au point d'accepter le partage; que cette ambassade auroit plutôt retardé que facilité la conclusion; qu'on auroit voulu attendre ce qu'il apportoit de nouveau; & qu'on étoit résolu, en cas qu'il n'y eût aucun changement, de lui faire les réponses

Lettre du 13 & 15 avril.

les plus dures & la réception la plus sèche. Le prélat ajoutoit qu'on étoit ravi de la rupture avec le roi de Sardaigne, malgré le dangereux état de l'armée; qu'on l'en recevroit beaucoup mieux; mais que sa négociation rencontreroit des épines à chaque pas, & seroit bien plus difficile que ne l'eût été la première. 1746.

Le roi lui écrit là-dessus.

Lettre du 12 avril.

Louis XV, à qui l'on insinuoit ces fausses idées, lui en fit part dans une lettre particulière. « Il me revient, dit-» il, que la reine vous craint auprès » du roi, & que l'on ne veut pas vous » traiter si familièrement que l'évêque. » Nous verrons ce qui en sera. Vous » êtes bien instruit & sage, je compte. » Votre diligence me paroît embour-» bée. Tant pis pour vous; car j'espère » me mettre en branle dans les pre-» miers jours du mois prochain, pour » être revenu, si je puis, pour les cou-» ches de ma belle-fille, & puis re-» tourner, si besoin est ».

1746. Il reçoit cependant l'accueil le plus distingué.

Cependant le maréchal reçut un accueil extraordinairement distingué, & même des marques d'amitié dont on ne connoissoit pas d'exemple en ce pays. Philippe V lui avoit fait meubler une maison à Aranjuès où la cour se trouvoit alors. Le marquis de Villarias, ministre des affaires étrangères, lui parla de manière à inspirer toute confiance; le marquis de la-Encenada, ministre favori, chargé des autres départemens, lui fit la première visite, contre l'usage.

Son attention à gagner les cœurs.

De son côté, il n'oublia rien pour gagner les cœurs. On desiroit fort qu'en qualité de grand d'Espagne & de chevalier de la toison-d'or, il baisât la main du roi & de la reine: il le fit sans peine, comme il l'avoit fait autrefois avec l'agrément de Louis XIV; il dit seulement dans les conversations, que l'ambassadeur n'entroit pour rien dans cette cérémonie. Une délicatesse déplacée auroit pu empêcher tout le bien qu'il espéroit.

Après les assurances de la tendresse du roi pour leurs majestés Catholiques, de son amitié & de son zèle pour l'infant son gendre, de son ardeur à les satisfaire en tout ce qui seroit possible : il ajouta que le roi leur avoit envoyé un de ses ministres d'état, non-seulement par une marque particulière de son attention, mais afin qu'ils eussent auprès d'eux une personne assez instruite des affaires, pour répondre sur le champ aux difficultés qu'on proposeroit, sans perdre le tems qu'exigeoit l'éloignement des lieux & les discussions par écrit ; qu'un des principaux objets de cette ambassade étoit de connoître leurs intentions, en des conjonctures si intéressantes pour les deux couronnes ; que le choix qu'on avoit fait de lui, étoit une suite des bontés & des graces dont l'avoit comblé en tant d'occasions le roi d'Espagne, & devenoit par-là une nouvelle faveur & un nouveau motif de

1746.
Il expose l'objet de sa mission.

Dépêche du mar. de Noail. au roi. 30 avril.

1746. reconnoissance. On répondit dans les termes les plus satisfaisans, soit à l'égard du roi, soit à l'égard du ministre.

Il inspire des sentimens modérés.

Lorsqu'il fut question de la guerre d'Italie, & de l'établissement de don Philippe, il représenta la nécessité de former un plan, où l'on embrassât plutôt ce qui étoit possible que ce qui étoit desirable ; il pria le roi & la reine d'observer que l'établissement du prince, tel que l'Espagne & la France même le desiroient, ne pouvoit plus guère avoir lieu dans l'état actuel des choses. « Allez-vous me répéter, monsieur le maréchal, répondit le roi d'un ton sec, que le traité de Fontainebleau est l'ouvrage de la colère & de l'ambition, comme on l'a déjà dit ? » L'ambassadeur s'aperçut que le rouge lui montoit au visage, & que ce n'étoit pas le moment de discuter cette matière. « Non, sire, je ne dirai rien là-dessus à votre majesté, sinon

Ibid.

» qu'il

» qu'il n'en eſt pas des traités entre deux » grands princes, comme des actes » entre des particuliers ; puiſque l'exé- » cution des premiers eſt ſubordonnée » aux événemens. Mais je ſupplie vo- » tre majeſté de vouloir bien remettre » la diſcuſſion de ce point à un autre » jour ». Il ajouta auſſitôt qu'il falloit s'occuper avant tout, de l'arrangement des opérations militaires, dont le plus ou le moins de ſuccès devoit décider du partage de l'infant. On s'en occupa effectivement, non ſans des plaintes très-vives contre ceux que l'on regardoit comme les auteurs des revers en Italie.

1746.

Il s'attache aux opérations militaires.

Noailles poſſédoit le talent eſſentiel aux négociateurs, de bien connoître les différens intérêts des hommes ; de s'accommoder avec prudence, mais ſans foibleſſe, à leur caractère ; de les amener à ſon but par la perſuaſion, & par les ſentimens qui les affectent. Il

Ses talens de négociateur.

1746. en avoit sur-tout besoin auprès de la reine, maîtresse absolue des affaires. Voici l'idée qu'il conçut d'abord de cette princesse. « Elle me paroît avoir » de l'esprit, de la vivacité; entend finement, répond juste; elle a une politesse noble; je n'ai pas encore assez traité avec elle, pour avoir pu approfondir son caractère; mais en général, je crois que l'on peut avoir excédé dans les portraits que l'on en a faits. Elle est femme, elle a de l'ambition, elle craint d'être trompée: elle l'a été, ce qui lui donne de la défiance, qu'elle pousse peut-être un peu trop loin. Mais je crois qu'un homme sage, désintéressé, & qui sauroit gagner sa confiance, la ramèneroit avec patience à ne prendre que des partis raisonnables. Il ne s'agit que de trouver des hommes de cette espèce, & l'on m'a dit qu'ils étoient assez rares dans tous les tems & dans tous les pays ».

Portrait qu'il fait de la reine d'Espagne.

Lettre particulière au roi. 30 avril.

1746.

« La persuasion ne se commande » pas ; (autre remarque bien juste) « & autant que j'en puis juger, on a » plus gâté d'affaires, qu'on n'en a » accommodé, par la précipitation & » par le ton décisif & impérieux ». Dans le tems même de Louis XIV, combien d'exemples confirmoient cette maxime !

Persuader & non commander.

Id. 11 mai.

Nos ambassadeurs en Espagne avoient presque tous suivi un mauvais systême. Ils avoient aliéné, par l'indifférence & par des airs dédaigneux, cette nation fière, qu'il importoit de se concilier par des ménagemens & des égards : admis tous les jours à une audience particulière du roi & de la reine, ils n'avoient profité de cet avantage que pour exciter la jalousie, au lieu d'employer leur crédit à faire chérir & respecter la France : loin de lui faire des créatures, ils avoient augmenté le nombre de ses ennemis ; & si le dange-

Fautes de nos ambassadeurs.

Mém. sur l'ambassade d'Espagne.

1746. reux Muniain avoit été donné à l'infant pour son ministre, c'étoit la faute de l'ambassadeur françois, qui avoit écarté le comte d'Ardre, lieutenant-général, l'homme le plus digne de gouverner le jeune prince, & le plus capable de maintenir la bonne intelligence. L'antipathie nationale ne pouvoit s'affoiblir de la sorte : les derniers événemens l'avoient envenimée plus que jamais.

Noailles gagne la confiance des ministres.

Un des principaux soins du maréchal fut de ramener les cœurs & les esprits. Ses manières honnêtes, engageantes, devoient plaire à tout le monde. Il s'attacha sur-tout à gagner la confiance des ministres. Il voulut conférer avec eux sur les affaires, tandis qu'on s'attendoit à le voir traiter directement avec le roi & la reine ; & cette conduite produisit le meilleur effet. Pour éviter l'inconvénient des réponses verbales & incertaines, il imagina de composer des mémoires auxquels on

répondroit par écrit. L'évêque de Rennes crut que les Eſpagnols n'y conſentiroient point, parce que ce n'étoit pas leur uſage. Les Eſpagnols y conſentirent dès qu'il l'eut propoſé. 1746.

Accoutumé à ſe tracer toujours avec ordre le plan de ſes opérations, il avoit réduit à cinq chefs les objets de l'ambaſſade. 1°. Tâcher de rétablir parfaitement l'union & le concert entre les deux couronnes, aſſurer qu'on renverroit à la cour d'Eſpagne toutes les propoſitions que pourroit faire le roi de Sardaigne, & obtenir des ordres précis pour que les généraux eſpagnols agiſſent d'intelligence avec les François. 2°. Établir la néceſſité de pouſſer la guerre dans les états du roi de Sardaigne de proche en proche, afin d'avoir une communication ſûre avec la France; & fixer un plan de campagne conforme à ce principe. 3°. Faire ſentir l'impoſſibilité d'envoyer de France de nou- Plan qu'il ſe propoſe.

1746. 1739, que sur la promesse de la France, d'envoyer une flotte considérable en Amérique : devoit-il s'attendre après cela aux procédés qu'on avoit eus, dans la négociation secrette de Turin?

Réponses du maréch. Un autre ambassadeur auroit pu aigrir le monarque, ou par de fausses excuses ou par des récriminations chagrines. Noailles évita toute discussion sur les griefs plus ou moins fondés. Il se contenta de faire entendre que la France avoit eu aussi des sujets de plainte, spécialement par rapport à son commerce. Il tâcha de justifier le traité de Turin, en disant que le roi avoit cru pouvoir partir des conditions agréées par l'Espagne même en 1733 & en 1743, & préférer pour l'infant un établissement solide à des espérances incertaines; qu'on n'avoit pas eu le tems de concerter la négociation; que trop de retardemens l'avoient fait échouer.

Il prend le Il insista sur la droiture de Louis XV,

sur sa tendresse pour le roi d'Espagne. Il lui rappela combien son établissement nous avoit coûté de sang & de trésors. C'étoit prendre Philippe par son endroit foible : il avoit le cœur françois : il s'attendrissoit au souvenir des efforts de Louis XIV en sa faveur : il oublioit alors tout le reste ; & quoique persuadé que ses droits sur la Lombardie étoient incontestables, il se crut presque dans le cas de se justifier, sur le reproche d'ambition qu'on lui faisoit d'ordinaire en France.

1746. monarque par les motifs les plus touchans.

Ainsi le sage ambassadeur amenoit les esprits au but de sa mission. Mais le maréchal de Maillebois d'une part, & le marquis d'Argenson de l'autre, parloient, écrivoient avec une vivacité qui pouvoient rouvrir toutes les plaies, & rompre toutes les mesures. Noailles se crut obligé d'en avertir, pour qu'on arrêtât le progrès du mal. La manière dont il s'explique au comte d'Argenson

Vivacités dangereuses de quelques François.

1746.

ſur un point ſi délicat, peut ſervir d'inſtruction & de modèle.

Avis importans donnés avec prudence.

« Il y a des lettres de M. le maré-
» chal, dans leſquelles il ſe ſert d'ex-
» preſſions, telles que je n'en voudrois
» pas employer contre des perſonnes
» qui me ſeroient abſolument inférieu-
» res & ſubordonnées. C'eſt à des gens
» qu'il croit de ſes amis dans cette cour,
» qu'il s'eſt adreſſé pour leur ouvrir ſon
» cœur, & on ne lui en a pas tenu le
» cas ſecret : ce qu'il y a de plus fâ-
» cheux, c'eſt qu'on l'accuſe d'avoir dit
» beaucoup de mal de perſonnes dont
» il avoit dit beaucoup de bien ; &
» d'avoir dit enſuite beaucoup de bien
» de ceux dont il avoit dit du mal ; & cela
» regarde même des perſonnes du pre-
» mier grade. Sa lettre à l'infant a été
» regardée par leurs majeſtés Catholiques
» comme une eſpèce d'inſulte, dont
» elles étoient déterminées à demander
» juſtice. C'eſt une des premières choſes

Lettre du 13 mai.

» dont on m'a parlé, & que j'ai em- » pêchée jusques à présent... J'ai fait sen- » tir qu'il étoit de leur intérêt de n'ap- » porter aucun changement dans les » armées d'Italie; parce que les chan- » gemens ne pouvoient occasionner que » du trouble, & que j'étois assuré d'ail- » leurs que M. le maréchal de Maille- » bois apporteroit tous ses soins, pour » réparer la malheureuse affaire d'Asti, » que l'on ne devoit pas même lui im- » puter; au lieu qu'un autre n'auroit » pas le même motif d'empressement » & d'ardeur... J'ai pris le parti d'écrire » sur ce sujet une lettre en chiffre à » M. le comte de Maillebois, & de lui » faire écrire également par le comte » de Noailles, pour l'informer d'une » partie de ces circonstances, & pour » l'engager à travailler avec prudence » à y apporter les remèdes convena- » bles ».

1746. Service rendu au maréch. de Maillebois.

» Je ne puis encore m'empêcher de

Indiscrétion

1746. d'un ministre, très-nuisible.

» vous dire un mot à cette occasion, » sur la manière dont M. votre frère » écrit & parle de leurs majestés catho- » liques & de toute cette cour. Je vous » prie de rendre justice aux motifs qui » me déterminent à vous parler aussi » ouvertement; mais rien ne peut faire » plus de tort aux affaires, ni lui faire » à lui-même plus de préjudice. Vous » ferez de cet avis l'usage que vous » jugerez convenable. Je lui en insinue » quelque chose dans une lettre par- » ticulière que je lui écris. Mais lors- » que les conseils & les avis ne sont pas » du goût des personnes auxquelles on » les donne, ils ont ordinairement » très-peu d'effet ». On reconnoît là un vrai zèle, qui ne cherche point à nuire, mais qui dit la vérité quand il le faut, & de la manière qu'il le faut pour le bien public.

Plan de guerre adopté.

Avec une conduite si mesurée & si pleine d'égards, le négociateur réussit au-delà de ses espérances. Son plan de

guerre fut adopté, quoiqu'il le dirigeât principalement contre les états du roi de Sardaigne; ce qui pouvoit réveiller la crainte de quelque négociation particulière. Cependant tout autorisé qu'il étoit à promettre que, si ce prince faisoit des propositions, on les renverroit directement à la cour d'Espagne, il ne jugea point à propos de donner une assurance si agréable: soit parce qu'elle auroit pu s'interpréter comme une sorte d'excuse pour le passé, ou comme un trait de foiblesse peu compatible avec la dignité de la couronne; soit parce que la prudence exigeoit qu'on ne s'imposât pas une loi, trop dure en certaines circonstances. D'ailleurs étoit-il probable que l'Espagne comptât beaucoup sur cette promesse?

1746.

Sage réserve.

Au roi. 11 mai.

Le plan de campagne tendoit à se procurer des avantages solides, au lieu de s'exposer à des malheurs, en for-

Le plan d'opérations tendoit au solide.

1746. mant des entreprises trop vastes & trop hardies. Comme on devoit être peu supérieur en forces, le maréchal proposa

Mém. du 14 mai.

1°. d'établir d'abord la guerre entre le Pô & les montagnes de Gènes : par là on tireroit de ses derrières les subsistances & les secours nécessaires; 2°. de pousser vigoureusement le roi de Sardaigne : on le forceroit à se retirer dans le centre de son pays, à y rappeler les Autrichiens qui le ruineroient surement; on obligeroit ceux-ci à séparer leurs forces ; & on assureroit ainsi le royaume de Naples, en même-tems que l'on couvriroit l'état de Gènes ; 3°. de faire deux corps d'armées, à portée de se soutenir mutuellement, afin de saisir le moment d'attaquer avec succès l'ennemi séparé : 4° de former au plus tôt un corps retranché à Plaisance; ce qui donneroit plusieurs avantages, en particulier un point d'appui & une place

d'armes, dont on manquoit absolument, tandis que les ennemis en avoient plusieurs. 1746.

Situation de l'infant en Italie.

Pendant qu'on examinoit avec satisfaction le plan militaire, les nouvelles d'Italie diminuèrent l'inquiétude sur le sort de l'infant. D. Francisco Pignatelli, lieutenant-général, avoit attaqué & forcé à Codogno, le 6 mai, un corps de quatre à cinq mille hommes, dont plus de deux mille étoient restés prisonniers. Le marquis de Castellar, ayant enfin évacué Parme par ordre exprès de la cour d'Espagne, avoit eu le bonheur de sauver ses troupes, & il alloit rejoindre l'armée. Malgré ces avantages, l'infant se trouvoit encore dans une situation critique: le défaut de subsistances lui avoit fait abandonner les bords du Taro; & les ennemis se préparoient à livrer bataille. Tout concouroit à prouver combien le maréchal avoit raison, de ne mettre

1746. dans son plan aucune de ces entreprises, sur lesquelles on ne doit se décider que d'après les circonstances.

On se relâche sur les prétentions à son égard. Il étoit déjà parvenu à faire abandonner en partie le traité de Fontainebleau. Philippe V & la reine consentoient que les duchés de Milan & de Mantoue n'entrassent plus dans le partage de l'infant, à condition qu'ils ne pussent appartenir au roi de Sardaigne ni à sa maison. Ils demandoient un équivalent très-considérable : mais leurs prétentions pouvoient se restreindre peu à-peu : la raison & la nécessité devoient prévaloir sur des vues trop ambitieuses ; & c'étoit beaucoup que les engagemens de Fontainebleau fussent reconnus impossibles à exécuter. Noailles évita prudemment de rien fixer de précis en vertu de ses plein-pouvoirs. Ç'auroit été dans la suite une nouvelle source d'embarras.

Espérances du maréch. « Je me propose, sire, écrivoit-il au

» roi, de déterminer leurs majeſtés
» Catholiques à ſe remettre entre les 1746. Lettre du 23 mai.
» bras de V. M., & à s'en rapporter à
» elle ſur l'établiſſement de l'infant,
» pourvu qu'elle veuille bien l'aider, le
» ſoutenir & le maintenir dans celui
» qu'elle pourra lui procurer. Je crois
» même que les conditions pourront ne
» pas paroître trop onéreuſes à V. M.
» lorſque j'aurai le bonheur de me trou-
» ver auprès d'elle & de lui en rendre
» compte; cette matière ne pouvant ſe
» traiter par lettres, & demandant un
» ſecret impénétrable. Si elle veut bien
» ſuivre le plan que je prendrai la li-
» berté de lui propoſer, j'oſe l'aſſurer
» qu'elle ſera la maîtreſſe de l'Eſpa-
» gne & de l'Italie, & que ſa conſi-
» dération & ſon influence y ſeront ſu-
» périeures à toutes les autres puiſſan-
» ces de l'Europe ».

Plus le maréchal de Noailles étoit éclairé en politique, & circonſpect dans *Il réuſſiſſoit par les bonnes voies.*

1746. ses écrits, plus je regrette de ne trouver aucun vestige de ce plan. Ce qu'il y a de certain, c'est que, par la probité seule, la raison & la sagesse, il faisoit ce qu'aucun négociateur n'auroit pu faire par la finesse, l'intrigue & la hauteur.

Jugement du comte de Maurepas.

Le comte de Maurepas, si capable de bien juger des hommes & des choses, lui marquoit sans adulation : « J'ai vu » avec grand plaisir une réussite au-delà » de celle que j'attendois. Il ne falloit » pas moins que la confiance que vous » vous êtes acquise, pour amener les » choses au point de s'expliquer clai» rement & franchement. Il y au» roit eu bien des peines & des soins » épargnés, même des contre-tems & » des malheurs, si on avoit commencé » par-là ». Ces peines, ces malheurs venoient précisément de ce qu'on avoit fait tout le contraire.

Lettre du 24 mai.

Embarras où le marquis d'Ar-

Le marquis d'Argenson, trop accoutumé à traiter légérement les affaires

politiques, fort prévenu d'ailleurs contre l'Espagne, renouvela encore les soupçons, en laissant ignorer ce qui se traitoit avec la Hollande. Le roi, étant à l'armée, n'instruisoit plus le maréchal. Le ministre avoit ordre de le faire, & n'écrivoit cependant rien sur cet article. Philippe & la reine demandoient sans cesse des nouvelles d'une négociation, qu'ils croyoient intéresser leur fils & leur couronne. Un jour que le courrier venoit d'arriver: « Hé-bien! monsieur » le maréchal, dirent-ils, quel partage » les Hollandois font-ils à l'infant? » Il n'est pas considérable, suivant les » avis qu'on nous a donnés ». Noailles ayant répondu qu'il ignoroit absolument de quoi il étoit question: « Puisque » vous êtes si mal informé, répartit-on, » nous sommes bien-aises de vous apprendre qu'il y a un nouveau projet » de paix générale, présenté par M. de » Wassenaer; qu'on y donne un très-

1746. genson jette Noailles.

Le maréchal de Noailles au roi. 28 mai.

1746. » mince partage à l'infant ; qu'il y a eu » sur cela des conseils tenus à Paris ; » que le marquis d'Argenson, le maréchal de Belle-isle & les envoyés de » Hollande se sont assemblés chez le » cardinal de Tencin, où l'affaire a été » discutée dans une longue conférence ». L'ambassadeur, aussi peiné que surpris, se hâta de finir la conversation. De retour chez lui, il sut du comte de Noailles, que le président Hénault lui marquoit précisément la même chose.

Inconvéniens de la dissimulation.

Il représente fortement au roi dans une lettre particulière les inconvéniens de cette dissimulation ; combien la cour d'Espagne en devoit être offensée ; qu'on la révolteroit toujours moins par le fond que par la forme ; enfin, qu'étant bien disposée pour la France, elle avoit droit d'attendre du retour. L'union entre les deux couronnes exigeoit une confiance mutuelle.

Prétextes du ministre.

On opposoit des prétextes à des rai-

ſons ſi palpables. « Quelle feroit l'utilité » de communiquer à Aranjuès des projets » indigeſtes, des velléités, des tentatives, dont l'ébauche révolteroit peut-» être une couronne délicate ſur le point » d'honneur & ſur les intérêts d'Italie ? » Son imagination s'allumeroit; elle trou-» veroit du mal là où il n'y auroit que » du bien ; elle gâteroit tout enfin, & » prendroit ſans doute des meſures nui-» ſibles ». C'étoit l'excuſe du marquis d'Argenſon. Mais ne falloit-il pas du moins inſtruire le négociateur, comme on le lui avoit promis? Pouvoit-on douter qu'il ne fît l'uſage convenable d'un ſecret de miniſtère ? Et pourquoi l'expoſer aux incertitudes, que les bruits publics devoient rendre inévitables ?

1746. Lettre au maréchal de Noailles. 25 mai.

Au reſte, la négociation avec Waſſenaer n'étoit point ce qu'imaginoient les nouvelliſtes. Selon une lettre du marquis d'Argenſon, que Noailles ne devoit recevoir qu'après ſon départ d'Eſ-

Vaine négociation avec la Hollande.

pagne, il s'agissoit de procurer la Toscane à l'infant : excellente affaire, qu'il prétendoit pouvoir bientôt se conclure, & dont le roi l'avoit autorisé à ne rien écrire, pour éviter les longueurs, jusqu'à ce qu'il ne pût y avoir de changement. Ce partage eût été sans doute avantageux. Mais la Hollande ne cherchoit au fond qu'à se faire ménager ; l'impératrice-reine n'auroit jamais consenti à voir la Toscane sortir de sa maison, & un tel systême n'auroit pu s'exécuter que par la force des armes. Le ministre vouloit toujours renouer avec le roi de Sardaigne, pour chasser d'Italie les Autrichiens. Il n'étoit plus tems, sur-tout en prenant mal ses mesures.

1746. Lettre du marquis d'Argenson. 8 juin.

Dispositions de Philip. V.

Un mémoire que Philippe V remit au maréchal de Noailles, pour le roi seul, étoit une vive expression de ses sentimens. Après y avoir rappelé tout ce qu'il devoit à la France, il exposoit

Mémoire du 6 juin.

la justice de sa guerre de Lombardie, ses droits à cette partie de la succession autrichienne ; & il se plaignoit en termes modérés du reproche d'ambition que lui faisoient quelques-uns de nos ministres. Voulant bien se désister du Milanès & du Mantouan, qu'on lui avoit assurés par le traité de Fontainebleau, il se montroit persuadé que le roi procureroit un équivalent à D. Philippe. Il disoit que son honneur, que sa tendresse pour la reine, l'obligeoient de ne se départir jamais de l'article qui assuroit à cette princesse, sa vie durant, la jouissance de l'état de Parme. Pour maintenir l'infant dans son partage, il proposoit que les deux couronnes lui fournissent par moitié un subside annuel, d'autant plus considérable que ce partage seroit plus restreint. Il demandoit, comme la principale preuve d'amitié, que, si l'Espagne manquoit un jour aux engagemens contractés pour l'Italie,

1746.

Il se désiste de ses premières prétentions.

Sa confiance en l'amitié du roi.

1746. Louis XV voulût bien y ſuppléer en cas de beſoin. En un mot, il mettoit *pour tous les tems, entre les mains du roi ſon neveu, le ſort de la reine ſon épouſe, celui du roi D. Carlos & de l'infant D. Philippe, les plus tendres & les plus chers dépôts qu'il lui fût poſſible de confier de ſon amour & de ſon cœur.*

Noailles finit heureuſement ſon ambaſſade.

Le maréchal reçut du roi & de la reine les marques d'eſtime & de bonté les plus flatteuſes. Loin d'ambitionner la toiſon d'or pour le comte de Noailles, compagnon de ſes travaux, il craignoit qu'elle ne lui fût donnée, & qu'elle ne parût avoir été un motif de ſon voyage; il auroit voulu du moins, ſi on lui accordoit cette faveur, que ce ne fût qu'après le départ. Pour ménager à l'un & à l'autre le plaiſir de la ſurpriſe, on fit une promotion exprès pendant leur ſéjour. Le comte avoit reporté le collier de ſon beau père, le marquis d'Arpajon,

jon, qui s'étoit ſignalé en Eſpagne dans la guerre de 1701 : on le lui donna, & la reine dit obligeamment : « Il n'y » a pas d'exemple qu'un père & un fils « aient en même-tems la toiſon-d'or, » mais le maréchal de Noailles eſt bien » fait pour les exceptions ». Il prit congé le 7 juin, ayant rempli tout l'objet de ſon ambaſſade, & ayant des aſſurances poſitives que l'Eſpagne n'avoit aucune négociation particulière, avec la cour de Vienne & celle de Londres.

1746.

Lettre que lui écrit le Dauphin.

Nous terminerons ce livre par une lettre que le dauphin écrivit au maréchal, pendant qu'il étoit en Eſpagne. On y verra avec intérêt les ſentimens d'un prince religieux, appliqué à tous ſes devoirs, & travaillant à ſe rendre digne par les lumières, comme par les vertus, de gouverner une grande monarchie.

« Je vois bien, monſieur, que l'Eſ-

1746. Le dauphin au maréchal de Noailles 24 mai 1746.

» pagne vous fait oublier la France, & » que les charmes que vous trouvez » dans ce pays-là, vous font oublier en » même-tems les pauvres habitans de » celui-ci. Ils en gémissent en silence » quelque tems; mais ils sont bientôt » après forcés de le rompre, par le » desir de vous faire connoître l'envie » qu'ils ont de vous revoir. Il est vrai » que vous avez-là un peu d'occupation; » & en vous priant de me mander de » vos nouvelles, je serois bien fâché » que vous prissiez sur le tems du » repos & du délassement, nécessaires » après le travail. Pour nous ici, nous » n'avons autre chose à faire tout le » jour qu'à gâter du papier, à écouter » les nouvelles; &, comme d'autres » Moyses, à tenir les mains élevées » vers le ciel, tandis que *le chef du » peuple combat les combats du seigneur, » & fait fuir ses ennemis comme une » vapeur légère au seul bruit de ses armes.*

1746.

Goûts & occupations de ce prince.

» Ainſi, il eſt juſte que nous écrivions
» trois fois pour les autres une. Depuis
» que le roi eſt parti, je donne beau-
» coup de mouvement à la peſante
» maſſe de mon corps, qui s'y prête
» quoique ſans beaucoup de ſatisfaction,
» parce que je ne ſuis point du tout
» comme Eſaü, *gnarus venandi*, mais
» bien comme Jacob, *vir ſimplex qui*
» *habitabat in tabernaculis*. Malgré cela,
» je trotte de côtés & d'autres, aimant
» cependant beaucoup mieux m'occuper
» dans la maiſon, de réflexions & de
» lectures néceſſaires pour mener ici-bas
» une vie ſolide & utile au monde, &
» qui puiſſe nous conduire à une autre
» plus durable & plus heureuſe. Entre
» toutes ces lectures, je crois qu'il y
» a ſur-tout trois points auxquels il faut
» s'appliquer principalement; ſavoir, à
» la connoiſſance du cœur humain, à
» celle des droits publics, & à celle de
» l'hiſtoire, qui ſont, je crois, très-

Objets de ſes études.

1746.

» utiles dans le triste rang où je suis, » quoique j'eusse beaucoup plus de goût » pour d'autres études. Vous voyez que » pour faire bien, il ne me manque » que la bonne volonté. Voilà assez de » morale ; & je finis ma pancarte en » vous assurant, monsieur, de ma ten- » dre amitié qui ne finira qu'avec ma » vie ».

Réponse du maréch.

C'étoit une belle occasion pour le maréchal de donner à l'héritier du trône des conseils relatifs à sa destinée. Il lui dit après des complimens peu remarquables :

Nécessité de exercice.

Lettre à M. le Dauphin. 6 juin.

« Continuez, monseigneur, à faire » de l'exercice : il vous est absolument » nécessaire. Permettez même que je vous » représente que si, dans l'âge où vous » êtes, vous ne travaillez à surmonter » le goût de la vie sédentaire, votre » santé en souffrira par la suite ; & » ce qui est de plus dangereux, c'est » qu'une habitude, une fois contractée,

» ne ſe change plus qu'avec des peines » infinies ».

1746.

Tenir un juſte milieu en tout.

» Je ne conclurai pas de-là, mon- » ſeigneur, que vous deviez paſſer vo- » tre vie dans les forêts : je penſe que » cette extrémité n'eſt pas à craindre » pour vous. Mais il y a un juſte mi- » lieu dans lequel la raiſon a établi » ſon empire : il eſt à la vérité peu » connu. On peut eſpérer qu'après la » découverte des terres auſtrales, on en » aura une plus parfaite connoiſſance. » Ce juſte milieu, ſouffrez, monſei- » gneur, que je vous le diſe, doit être » cependant l'objet principal, qui doit » ſervir de règle pour la conduite de » tout homme raiſonnable. Et s'il eſt » néceſſaire dans les particuliers, il de- » vient indiſpenſable dans les grands, » & ſur-tout dans les princes que la » providence a donnés aux hommes » pour les gouverner, & dont l'exem-

1746. » ple a tant de pouvoir ſur les cœurs & » ſur les eſprits ».

Connoître le génie des nations.

» Vous avez bien raiſon, monſei- » gneur ; la véritable étude d'un prince » eſt la connoiſſance du cœur humain. » Mais il ne faut pas ſe borner à le » connoître en philoſophe, & d'une » manière purement ſpéculative. Il con- » vient qu'un prince connoiſſe le génie » des nations, ſur-tout de celles qui » ſont dans la proximité de ſes états, » & avec leſquelles il doit avoir une » relation indiſpenſable ».

Connoître ſur-tout les hommes qu'on doit employer.

« Mais le plus eſſentiel eſt de bien » démêler & pénétrer le caractère, l'eſ- » prit, les ſentimens & les divers ta- » lens de ceux qui, par leur naiſſance » & leur état, environnent les princes. » Les hommes ne paroiſſent le plus ſou- » vent devant eux qu'avec un maſque, qui » cache leurs intérêts & leurs vues particu- » lières ; & il faut diſſiper le nuage qui » les couvre aux yeux de celui qui doit

» les employer, ſelon les différens genres auxquels ils ſont le plus propres ». 1746.

» L'étude du droit public & de l'hiſtoire eſt abſolument indiſpenſable pour un prince. Vous devez, monſeigneur, remercier dieu de ce qu'il vous donne la force de réſiſter à la tentation de vous appliquer à d'autres ſciences, qui ſeroient plus de votre goût. La raiſon doit toujours l'emporter ſur vous, monſeigneur. Laiſſez aux dévotes de notre tems ce qu'elles qualifient de leur *attrait*: c'eſt une de leurs expreſſions favorites, à l'abri de laquelle elles oublient ſouvent leurs devoirs, pour ſe livrer à leur imagination & à leur goût ».

S'attacher au droit public & à l'hiſtoire.

Attrait des dévotes.

« Pour vous, monſeigneur, ſurmontez vos penchans, lorſque vous ſentez qu'ils ſont contraires à l'état où la providence vous a placé. Perſonne n'en jugera mieux que votre propre

Suivre les mouvemens d'un cœur droit.

1746.

» cœur : il eſt bon, il eſt juſte, il eſt » ſimple, il eſt droit : ſuivez-en les » mouvemens ; & ſi par haſard il ve-« noit à ſe tromper pour quelques inſ-» tans, quelques réflexions le ramène-» roient bientôt dans le véritable che-» min que vous aurez à ſuivre ».

Deſtinée d'un grand prince.

» C'eſt par là que vous remplirez vos » hautes & grandes deſtinées, que vous » ferez le bonheur & la gloire de la » France, & que vous mériterez la vé-» nération de l'univers entier ».

» Pardon, monſeigneur, de ma li-» berté & de la longueur de cette épi-» tre, qui ſent un peu le ſermon. Mais » prenez-vous-en à vous même : c'eſt » vous qui m'inſpirez toute cette morale. » Je me ſuis laiſſé entraîner au même » penchant philoſophique que j'ai connu » en vous. Ainſi, monſeigneur, mon » excuſe doit ſe trouver dans l'envie » que j'ai de vous plaire & de vous » faire ma cour »...

1746. Le Dauphin l'auroit remplie.

La France a pleuré ce prince qui sembloit né pour la rendre heureuse ; qui avoit approfondi les principes du gouvernement ; qui vouloit réformer les abus par les moyens les plus efficaces ; qui éclairé par l'étude & la réflexion, saisissoit la vérité au milieu des prestiges de l'erreur ; qui joignoit la bravoure à la politique & aux vertus ; en un mot, qui devoit régner en sage sur une nation flexible & courageuse, dont le souverain bien est d'avoir un roi digne de la gouverner.

LIVRE SEPTIÈME.

1746. Tristes événemens en Italie.

L'UNION de toutes les branches royales de la maison de France devoit être solidement cimentée ; & le pacte de famille, conclu à Fontainebleau, seroit devenu plus respectable par les modifications mêmes qu'on y auroit mises, si de funestes événemens, suivis de nouvelles fautes, n'avoient rendu inutile toute la négociation du maréchal de Noailles. L'infant D. Philippe étoit resserré par les Autrichiens à Plaisance. Il envoya ordre au maréchal de Maillebois de venir le joindre. Il fut obéi.

Bataille de Plaisance.

On livra bataille, & les ennemis remportèrent la victoire. On abandonna Plaisance pour se retirer vers Tortone. La retraite du moins fut glorieuse, parce qu'elle se fit en combattant & sans essuyer de nouvel échec. Le comte

de Maillebois, qui surpassoit son père en génie & en habileté, dirigea cette opération aussi hasardeuse que difficile. 1746.

Philippe V venoit de mourir le 9 juillet; prince vertueux avec des défauts; courageux & ferme avec de la foiblesse; rongé par la mélancolie; gouverné successivement par ses deux femmes, qui donnèrent du ressort à son caractère; mais digne d'être regretté des Espagnols, comme le premier restaurateur de leur monarchie, que les derniers rois avoient laissé en quelque sorte s'anéantir. Un fils qui lui restoit du premier lit, Ferdinand VI, monta sur le trône. Il embrassa d'abord avec chaleur les principes de l'union, & les engagemens de son père: il le témoigna au roi de France par une lettre de sa main; cependant tout le systême s'écroula bientôt.

Mort de Philippe V.

Ferdin. VI.

Avant le retour de Noailles, on avoit envoyé en Hollande le marquis de Puisieulx,

Nouveaux ombrages qu'on don-

1746. ne à la cour d'Espagne.

sans rien communiquer à l'Espagne: tant le ministre étoit obstiné dans ses préventions. Cette cour en avoit conçu de nouveaux ombrages. Le jeune roi ne connoissoit point la France, & devoit naturellement lui être moins attaché que Philippe V. Il se trouva entouré de gens que nos ambassadeurs avoient négligés ou offensés. La reine, sa femme, princesse de Portugal, favorisoit leurs conseils sinistres. Le ministère de Versailles, au lieu de ménager les esprits en de telles circonstances, les irrita par sa réserve affectée & par ses hauteurs. Les fautes passées sembloient être des régles de conduite, malgré les maux qu'elles avoient produits. Les événemens répondirent aux fautes.

La reine contre la France.

L'évêque de Rennes, ambassadeur à Madrid, n'avoit pas bien conduit les affaires. Louis XV pensa d'abord qu'il convenoit d'envoyer un homme de qua-

Faute du ministère françois.

lité & de repréſentation, pour complimenter le nouveau roi ſur la mort de ſon père, & ſur ſon avénement à la couronne. On l'en détourna, ſous prétexte que l'Eſpagne n'avoit rien fait de pareil à la mort de Louis XIV; ſans examiner la différence des conjonctures, le bas-âge où étoit alors le roi, l'averſion de Philippe V pour le régent, les raiſons particulières qu'on avoit en 1746, de s'inſinuer dans l'eſprit de Ferdinand, de pénétrer ſes inclinations, & de ſe concilier ceux par qui il étoit gouverné.

1746. Mémoire du maréchal de Noailles au roi. 15 ſeptembre.

Auſſi ne fut-il bientôt plus queſtion d'agir de concert. La cour d'Eſpagne rappela d'Italie le comte de Gages, ainſi que Caſtellar ſon rival. Elle donna le commandement de l'armée au marquis de la-Mina, connu par ſa haine contre les François. Ce général ſembla ne venir que pour précipiter ſa retraite en Provence. Il abandonna indignement

La-Mina & Mailleb. abandonnent Gênes.

1746. les Génois. Le maréchal de Maillebois fut entraîné par sa fuite, ne croyant pas pouvoir attendre en sureté les ordres de la cour. Les deux couronnes perdirent toutes leurs conquêtes; & Gènes, leur alliée, demeura en proie aux Autrichiens.

Projet de mariage avec une infante, rejeté par le roi.

Lettre du 31 août.

Réponse du 15 septembre.

Cependant le roi d'Espagne offrit une de ses sœurs en mariage pour le dauphin, veuf d'une sœur de cette princesse, dont il avoit même eu un enfant. Louis XV répondit que la religion & les sentimens du clergé de France, ne lui permettoient pas de consentir à un pareil mariage, quoiqu'en Espagne on le crût légitime avec la dispense du pape. Ferdinand répliqua que la religion ne pouvoit défendre en France les mariages permis en Espagne, & que douter du pouvoir des souverains pontifes à cet égard, seroit plutôt une *hérésie* qu'un acte de christianisme. Ce refus fournit un nou-

veau prétexte aux Espagnols mal intentionnés, de répandre des semences de division. 1746.

L'imprudence du ministère avoit été la principale cause des malheurs, & pouvoit en attirer de plus grands. Un zélé citoyen se fait alors un devoir d'élever la voix, quand il se trouve à portée d'avertir utilement le souverain. C'est ce que fit le maréchal de Noailles, par un mémoire adressé au roi, & dont l'exorde annonce la nécessité de cette démarche. » Il est des » conjonctures, dit-il, où tout doit » céder à l'obligation de parler à son » maître. J'ai peut-être à me repro- » cher de ne l'avoir pas fait plus tôt, & » d'avoir trop écouté des motifs de » ménagement & de considération, » qui pouvoient m'engager au silence. » Vous aimez la vérité, sire; vous » voulez qu'on vous la dise; tous vos » sujets vous la doivent, à plus forte

Noailles se croit obligé de dire des vérités désagréables.

Mémoire du maréchal de Noailles au roi. 15 décemb.

1746. » raiſon ceux que leurs charges, leurs » emplois & le ſerment qu'ils vous ont » prêté, attachent plus étroitement à » votre perſonne, &c.

Il fait connoître les fautes commiſes.

Il rappelle enſuite les fautes commiſes depuis la mort de l'empereur Charles VII, à l'égard des cours de Vienne, de Turin & de Madrid; à l'égard de l'Angleterre, avec laquelle on avoit pu entamer une heureuſe négociation; à l'égard des Hollandois, entre les bras de qui on s'étoit jeté ſans réſerve, qui avoient eu l'art de pénétrer les deſſeins de la France, & de lui cacher leurs véritables diſpoſitions & celles de leurs alliés.

Affaires étrangères mal conduites.

Il repréſente d'une part, combien les affaires étrangères exigent de connoiſſances & de travail; de l'autre, combien le miniſtre s'en eſt formé une fauſſe idée, diſant à tout le monde qu'il n'a rien à faire, & ne faiſant rien en effet; laiſſant manquer d'inſtructions

& d'informations ceux qu'on emploie dans les cours; décidant de tout avec une légéreté ſingulière; auſſi indiſcret en propos que foible en raiſonnemens; excitant enfin un mécontentement général au dedans comme au dehors. 1746.

Tableau des malheurs.

« On ne peut, ſire, continue le maréchal, être ſincérement attaché à la » perſonne de V. M. à ſa gloire, à » celle du nom françois, & au bien » de la patrie, ſans être pénétré de » douleur en penſant à la ſituation des » affaires, & en portant ſes vues ſur » les événemens qui peuvent arriver. » L'empereur Charles VII dépouillé » deux fois de ſes états, & prêt à l'ê» tre pour la troiſième, lorſque ce » prince eſt mort accablé de malheurs; » les Eſpagnols chaſſés d'Italie; la ré» publique de Gènes envahie & ſous » le joug autrichien; le roi des deux Si» ciles menacé, & peut-être à la veille » de perdre ſes royaumes; le duc de

1746.

» Modène errant & réduit aux dernières extrémités ; le prince Edouard fugitif, & une partie de ses partisans périe sur l'échafaud. Le seul roi de Prusse, qui a été heureux, n'a cru pouvoir assurer ses succès qu'en nous abandonnant.

Dangers à craindre.

« V. M. sire, connoît trop bien le caractère de la nation françoise, pour ne pas prévoir les suites funestes & rapides, qu'entraîneroit infailliblement un premier revers. Le danger seroit d'autant plus grand, que l'on ne peut se flatter qu'aucune puissance de l'Europe, voyant le sort des alliés que nous avons perdus, voulût prendre part à nos malheureux succès ».

Moyens à prendre.

Ce tableau effrayant, loin d'inspirer de la foiblesse, doit ranimer le courage : c'est ce que Noailles ajoute au roi. Tous les vœux tendent à la paix : deux moyens peuvent y conduire ;

la vigueur dans les opérations militaires, dirigée par la sageſſe, & une conduite prudente, éclairée, attentive & ſuivie dans la politique. Il eſt donc eſſentiel que les affaires étrangères ſoient entre les mains d'un homme digne de la confiance du ſouverain. Louis ſe décida enfin au parti qu'il auroit fallu prendre plus tôt, dès que l'on avoit connu la néceſſité d'un changement de miniſtre. Le marquis de Puiſieulx fut le ſucceſſeur de d'Argenſon; & le maréchal autant par zèle que par amitié, lui communiqua bientôt ſes lumières dans un mémoire excellent, où il dit: 1746. Nouveau miniſtre.

« La paix à de certaines conditions » eſt l'objet de la guerre, comme » elle en eſt le terme. Mais pour y » parvenir avec ſureté & avec avan» tage, il eſt néceſſaire de concerter » les opérations militaires avec les me» ſures politiques. Un ſyſtême politi- Principes politiques.

1746. » que, qui n'eſt point appuyé par les » opérations militaires, eſt comme un » corps privé de l'uſage des nerfs; & » des opérations militaires, qui ne ten» dent point à l'appui du ſyſtême po» litique, reſſemblent à des convulſions » qui affoibliſſent le corps, & qui en » dérangent toute l'économie ».

« Il eſt de principe que, lorſqu'on » agit ſans plan & ſans deſſein, les » plus grands ſuccès ſont preſque ſans » effet, les moindres revers ſont ſui» vis des plus funeſtes conſéquences, » & que tôt ou tard on ſuccombe ſous » le poids des événemens. Le défaut » de plan dans la conduite des affaires » eſt comme l'anarchie dans le gou» vernement. Il faut dans l'un & dans » l'autre un point de réunion, un cen» tre où tout aboutiſſe ».

» Pour ſe déterminer ſur un plan, » il eſt des régles & des maximes gé» nérales. 1°. Avoir un objet, & agir

» relativement à cet objet; 2°. tâcher » de conserver ses alliés & d'en augmenter le nombre; 3°. détacher » au contraire ceux de ses ennemis » par des négociations particulières; » 4°. faire diversion à leurs forces autant qu'il sera possible. C'est à ces différens points qu'il faut rapporter toutes les mesures qu'on doit prendre; » ils en sont en quelque sorte la pierre » de touche : ce qui ne cadre point » avec ces principes est inutile ou pernicieux, &c. ». 1746.

A la clarté des principes, à la justesse de la méthode, répond la discussion de la matière. L'évidence sembloit naître de la plume du maréchal de Noailles. Mais comment établir ce plan qu'il avoit toujours inutilement desiré, si la volonté souveraine flottoit entre les incertitudes ou les contradictions mutuelles des ministres?

Campagne de Flandre.

Le succès de nos armes en Flandre

1746. pouvoit seul réparer les pertes qu'on faisoit ailleurs ; & les conquêtes du roi étoient moins glorieuses encore par elles-mêmes, que par sa résolution invariable de les sacrifier pour la paix. Anvers, Mons, Saint-Guilain, Charleroi, Namur même & son château, furent les fruits de la campagne de 1746 : le maréchal de Saxe la termina par la victoire de Rocoux, peu décisive, mais qui causa une perte considérable à l'ennemi. Les François triomphoient d'un côté, tandis qu'ils étoient chassés de l'autre.

Noailles affligé de n'être point à l'armée.

Lettre du 30 avril.

Noailles avoit espéré de partager avec le roi les travaux de cette campagne. Il lui avoit écrit d'Aranjuès : « J'apprends une nouvelle qui me fait une » peine infinie : c'est le départ prompt » de V. M. pour la Flandre. Je ne » me console pas de la savoir à l'armée » & de n'être pas auprès d'elle. Mon » secrétaire (le comte de Noailles)

» en deviendra fou. Je vais faire tous » mes efforts pour terminer le plus » promptement qu'il sera possible les » affaires dont je suis chargé. Mais on » ne va pas aussi vîte qu'on voudroit » en négociations ». Il n'étoit plus tems à son retour. Le roi avoit quitté l'armée après la prise d'Anvers, pour les couches de la dauphine; & le maréchal devoit demeurer à la cour.

1746.

Le maréch. de Saxe, disposé à bloquer seulement le château de Namur.

Mais sa correspondance avec le grand général qu'il avoit procuré à la France, ne fut pas inutile aux expéditions militaires. Le maréchal de Saxe, pendant le siége de Namur, parut décidé à bloquer seulement le château quand la ville seroit rendue. Toutes les lettres de l'armée l'annonçoient. Noailles en fut affligé, & lui écrivit une longue lettre, pour lui faire prendre une résolution plus vigoureuse. Voici la substance de ses raisons.

« Se borner à la ville de Namur, ne

Noailles

1746.

lui prouve qu'il faut l'assiéger.

Lettre du 9 septembre.

Raisons de guerre.

» répondroit ni à l'attente du public, » ni au succès des savantes manœu- » vres exécutées pour s'assurer cette » conquête. Les blocus ont tant d'in- » convéniens, qu'il n'en faut jamais » faire que dans deux cas; le premier, » lorsqu'une place est imprenable, & » il en est peu de cette espèce; le se- » cond, lorsqu'on n'a rien à craindre » de l'ennemi, & on ne peut se flat- » ter d'un tel avantage. Objectera-t- » on les difficultés de l'entreprise; la » nécessité de ménager les troupes? » Mais en 1695, le prince d'Oran- » ge n'employa que 24 à 25 jours » de tranchée ouverte au siége du châ- » teau, quoique Boufflers défendît la » place; mais il n'y a nulle compa- » raison entre la fatigue d'un siége & » celle d'un blocus : l'une est momen- » tanée & passagère, l'autre journalière » & de longue durée. Tout doit dé- » cider enfin à une entreprise, qui as- » sure

» sûre le repos & la tranquillité pen- 1746.
» dant le quartier d'hiver, & qui fa-
» cilitera une magnifique ouverture de
» la campagne. On demandoit à Mont-
» luc comment il avoit pu faire tant
» de belles actions en sa vie? *C'est*,
» dit-il, *que je n'ai jamais remis au*
» *lendemain ce que je pouvois faire*
» *dans la journée* ». Exemple digne
d'être cité au vainqueur de Fontenoi.

Exemple de Montluc.

Aux raisons de guerre se joignent celles de politique. Il ne restera plus de barrière à la Hollande; les négociations pour la paix en deviendront plus efficaces, & les Hollandois plus intéressés à y faire entrer l'Angleterre. Le roi desire ardemment cette conquête, sans néanmoins vouloir la prescrire. La gloire du général semble surtout l'exiger ». Vous connoissez le
» peuple, ajoute Noailles : il est in-
» juste, & compte pour peu tout ce
» que l'on a fait, s'il reste encore; à

Raisons de politique.

La gloire du général exige qu'il ne laisse rien à faire.

» son avis, quelque chose à faire.
1746. » Enfin, mon très-cher maréchal, je » veux & j'entends que vous soyez » reçu aux acclamations publiques, & » qu'en vous voyant, le parterre vous » regarde toujours des mêmes yeux, » pourvu qu'il ne vous en coûte pas » tous les ans d'aussi beaux pendans » d'oreille que ceux de l'année der- » nière ». (Une actrice lui avoit mis sur la tête une couronne de lauriers, & avoit reçu de lui ces pendans d'oreille).

Belle réponse du maréchal de Saxe.

Lettre du 16 septembre.

La réponse du général paroîtra digne d'un héros. « Je vous prendrai le châ- » teau de Namur, mon maître; ne » vous fâchez pas. Aux façons que le » roi a avec moi, je prendrois le dia- » ble par ses cornes. Si j'ai fait quel- » ques réflexions modérées, ce n'a été » que parce que je crois que ce châ- » teau se prendroit tout seul, ayant » très-mauvaise opinion de leurs sub-

» ſiſtances. Mais il n'eſt plus queſtion » de tout cela. Le roi le deſire, & » tout doit céder à la puiſſance d'un » ſi grand & ſi bon monarque.... Le » bien de la choſe m'eſt toujours pré- » férable aux applaudiſſemens, quoi- » que je ne les dédaigne pas ; & quant » aux boucles d'oreilles que vous me » reprochez, j'aime encore à en donner, » ſans toutefois en prétendre de ré- » tribution ». 1746.

On le ſollicite d'entrer à l'académ. françoiſe.

En aimant la gloire, le maréchal de Saxe ne ſe laiſſoit pas éblouir par les preſtiges de la vanité. Quelques perſonnes, ou pour lui faire leur cour, ou dans l'idée de procurer à notre littérature un honneur extraordinaire, le ſollicitoient vivement d'entrer à l'académie françoiſe. Un Allemand, ignorant les principes de notre langue, auroit pu, malgré ſon mérite & ſon élévation, paroître déplacé dans un corps de cette eſpèce, où les grands ſeigneurs

1746. ne doivent être admis qu'en qualité d'hommes de goût. Il le sentit ; il consulta du camp de Tongres le maréchal de Noailles par la lettre suivante :

Il consulte Noailles sur ce point.

Lettre du 13 septemb.

« On m'a proposé, mon maître, d'être de l'académie françoise. J'ai répondu que je ne savois point seulement l'orthographe *, & que cela m'alloit comme une bague à un chat. On m'a répondu que le maréchal de Villars ne savoit pas écrire, ni lire ce qu'il écrivoit, & qu'il en étoit bien. C'est une persécution. Vous n'en êtes pas, mon maître : cela rend la défense que je fais plus belle. Personne n'a plus d'esprit que vous, ne parle & n'écrit mieux : pourquoi n'en êtes vous pas ? Cela m'embarrasse.

* En voici une preuve tirée de sa lettre : *Se la malet* comme une *bage* a un chat. *Pour coy nan aites* vous pas ? Je *creins* les *ridiqules*, & *se luy si man paret* un &c.

» Je ne voudrois choquer personne, 1746.
» bien moins un corps où il y a des
» gens de mérite. D'un autre côté, je
» crains les ridicules, & celui-ci m'en
» paroît un bien conditionné. Ayez la
» bonté de me répondre un petit mot ».

Celui-ci le décide à refuser.

Soit que Noailles eût d'anciennes préventions contre l'académie, soit qu'il ne l'envisageât que du côté le moins favorable, il paroît, dans sa réponse, oublier ce que lui doit notre littérature. Il dit que Villars, en y entrant s'est donné un nouveau ridicule, avec quelques autres qu'il avoit malgré ses grandes qualités; que cette *affiche* ne convient point à un homme de guerre; qu'il seroit très-fâché de voir son *cher comte Maurice* dans une compagnie, où l'on s'occupe uniquement de mots & d'orthographe; que si c'étoit l'académie des sciences, le cas seroit différent. Son ami pensoit à-peu-près de même, & se décida en conséquence.

Lettre du 18 novembre.

1746. Au reste, on sait que l'académie françoise, en s'occupant de mots & d'orthographe, a pour objet principal la perfection du goût. Les noms célèbres qui ornent ses fastes depuis son origine, & surtout les ouvrages immortels d'une partie de ses membres, sont de solides garans de sa gloire.

Honte & danger dans les affaires d'Italie.

Noailles s'occupoit alors des tristes affaires d'Italie. Elles n'offroient plus que sujets de honte & de crainte. Quelle humiliation pour la France, d'avoir même abandonné les Génois à la vengeance de ses ennemis ! mais de plus nos frontières étoient menacées; & si l'Espagne retiroit ses troupes, comment se garantir d'une invasion? Le maréchal avoit prouvé dans un mémoire, avant les derniers événemens dont on gémissoit, l'extrême importance de continuer la guerre de ce côté-là. Il s'agissoit actuellement d'y déterminer l'Espagne. Le comte d'Ar-

Le maréchal de Noailles au roi. 17 septembre.

Noailles chargé d'instruire la cour d'Esp.

genſon le ſollicita d'écrire de nouveau pour cette fin ; & l'ouvrage fut bientôt fait avec la ſolidité de raiſons, la juſteſſe de méthode & l'honnêteté de ſentimens, qui caractériſoient tous les écrits de Noailles. 1746.

Excellentes raiſons qu'il expoſe.

Mém. ſur les affaires d'Ital.

Il s'attache aux motifs les plus capables de faire impreſſion à Madrid; en rappelant d'abord, d'une part les promeſſes du roi d'Eſpagne de ſoutenir les engagemens de ſon père, & de l'autre, la ſincérité du roi de France, les ordres qu'il a donnés au général de ſes troupes d'être ſoumis en tout à l'infant, & de tout ſacrifier au ſort de ce prince. Dans les conjonctures malheureuſes où l'on ſe trouve, trois objets doivent fixer les délibérations, l'abandon des Génois, les dangers du royaume de Naples, l'influence de ces revers ſur la diſpoſition des eſprits. Du parti que l'on prendra, dépendent les ſuccès, ſoit pour la guerre, ſoit pour la paix.

Néceſſité de ſauver Gènes.

1746. Si Gènes reste au pouvoir des Autrichiens & des Piémontois, l'entrée de l'Italie peut être fermée sans retour à la France & à l'Espagne. La cour de Vienne, excitée & secondée par les Anglois, peut aussi tenter la conquête de Naples, ne fût-ce que pour forcer l'Espagne à une paix particulière, qu'on lui feroit acheter aux dépens de son commerce & de ses lois : cette conquête paroît même très-facile. Enfin les partisans de la guerre vont triompher en Hollande, exagérer la foiblesse des deux couronnes, & augmenter l'espérance de leur imposer les plus dures conditions.

Redoubler ses efforts dans les revers.

« C'est dans de pareilles circonstances, dit le maréchal de Noailles, » qu'on doit faire paroître plus de force » & de courage ; & loin de se laisser » abattre par des revers, on doit re- » doubler ses efforts pour réparer ses » pertes, rétablir la réputation & l'hon- » neur des armes, & reprendre le ton

» de supériorité qui convient à deux 1746.
» aussi puissantes monarchies, sur-tout
» lorsqu'elles ne desirent rien que de
» juste & de raisonnable ».

Il cherche ensuite les remèdes aux malheurs qu'on a éprouvés. « Dans » quelque conjoncture que ce soit, on » peut prendre un parti meilleur qu'un » autre : le pis de tous seroit de n'en » prendre aucun ». Il propose donc, comme chose indispensable, de maintenir sur les frontières d'Italie & de rétablir l'armée des deux couronnes ; de ne rien négliger pour la défense du royaume de Naples, & d'y faire repasser, par tous les moyens possibles, les troupes napolitaines, qui étoient réunies à celles de France & d'Espagne ; de former sans délai les préparatifs d'entreprises considérables ; sans quoi on doit craindre que le roi de Naples ne soit bientôt réduit au sort de l'infant.

Remèdes aux malheurs.

1746. Vues des Anglois, dont il faut se défier.

Il fait observer en finissant, que les Anglois se vantent de désunir les deux branches de la maison de Bourbon; que l'Espagne n'auroit cependant jamais en eux de vrais alliés; que leur intérêt est de l'affoiblir & de la mettre dans leur dépendance; qu'ils feront tous leurs efforts pour l'empêcher, ainsi que la France, de rétablir sa marine; qu'ils craignent enfin de se voir forcés à rechercher eux-mêmes la paix, si ces puissances, toujours unies, prennent de meilleures mesures qu'elles n'ont fait jusqu'à présent. Il ne peut y avoir d'alliance solide & sincère, ni pour la France ni pour l'Espagne, que par leur union respective. Leur intérêt commun & réciproque leur impose la loi de cette union: leur intérêt commun, en ce que les Anglois sont également les ennemis de la grandeur de l'une & de l'autre: leur intérêt réciproque, en ce que la France trouvera son avantage à

Intérêt de la France & de l'Espagne à être unies.

participer au commerce d'Eſpagne, ſuivant les lois preſcrites; & que l'Eſpagne aura dans la France un allié, intéreſſé à l'augmentation de ſa gloire & de ſa puiſſance. 1746.

La Provence envahie.

Des réflexions ſi juſtes devoient frapper la cour de Madrid, comme celle de Verſailles, & ne pouvoient être abſolument infructueuſes. Mais l'orage fondit tout-à-coup ſur la Provence. Les Autrichiens venant l'envahir, le marquis de la-Mina ſe ſépara des François, pour aller défendre la Savoie qui reſtoit à D. Philippe; le maréchal de Maillebois, avec les foibles débris d'une armée preſque anéantie, n'oſa diſputer le paſſage du Var; dès le mois de novembre, les ennemis furent maîtres d'une partie de la province. On trembloit pour Marſeille & pour Toulon, lorſque le maréchal de Belle-iſle fut envoyé dans le pays, preſque ſans argent, ſans troupes, ſans moyens de

Le maréch. de Belle-iſle la délivre.

subsistances. Heureusement il avoit les ressources de son génie & de celui de son frère : il possédoit la tactique des campemens, la science des détails. Il arrêta les progrès de l'ennemi, déjà fort embarrassé pour les vivres. Recevant peu-à-peu des renforts, il fut bientôt en état de lui tenir tête ; & il le força de repasser le Var au commencement de février.

1747.

Noailles s'empresse à le seconder.

Plus Noailles avoit depuis long-tems de sujets de plaintes contre Belle-isle, plus son zèle patriotique lui inspira d'ardeur à le seconder dans une conjoncture si importante. Il lui écrivoit comme à un ami, parce que le bien de l'état effaçoit à ses yeux tout grief personnel ; il continua de l'aider de ses lumières & de ses conseils, dont Belle-isle paroissoit alors faire grand cas. Leur correspondance dura pendant toute la campagne de 1747.

Révolution à Gènes.

A la fin de l'année précédente, le

peuple de Gènes s'étoit soulevé contre les Autrichiens qui l'opprimoient, les avoit chassés, avoit eu le courage de repousser leurs efforts. Des troupes françoises débarquèrent dans la ville; & par leur moyen, une si heureuse révolution eut tout son effet *. Si l'oppression des Génois étoit une tache pour leurs alliés, la délivrance de Gènes releva en partie la réputation de nos armes. 1747.

Belle-isle & la Mina ne s'accordent point.

Cette délivrance étoit le principal objet des deux couronnes; car les raisons de Noailles, & son plan général d'opérations militaires, avoient décidé la cour d'Espagne. Il eût été seulement à desirer que l'on convînt d'un plan de campa-

* Le duc de Boufflers se signala dans cette expédition, & se montra le digne fils d'un grand homme. Il mourut à Gènes de la petite-vérole. Le duc de Richelieu le remplaça, & mit la République en sureté.

1747. gne, qui ne laissât nul sujet de dispute aux généraux. Belle-isle & la-Mina eurent d'abord des idées bien différentes; l'un & l'autre trop attachés à leurs opinions, pour qu'ils pussent jamais se concilier. Le premier, après avoir repris le comté de Nice & Vintimille, vouloit qu'on pénétrât en Italie par le Dauphiné, & qu'on assiégeât Exilles; il soutenoit que cette diversion feroit lever aux ennemis le siége de Gènes. Le second vouloit qu'on avançât par la côte de la mer; qu'on prît Final & Savone; qu'après avoir délivré Gènes, on s'emparât de Gavi pour établir les quartiers d'hiver dans le Montferrat. Il consentit néanmoins à la diversion du côté d'Exilles.

Leurs divisions continuent après la délivrance de Gènes.

Pendant qu'elle se faisoit, les ennemis levèrent le siège de Gènes. L'Espagnol n'en fut pas plus disposé à changer de sentiment. Le François demeura aussi ferme dans le sien; & quoique

naturellement audacieux, il prétendit que le projet de s'avancer par la côte, tandis que les Anglois étoient maîtres de la mer, avoit des difficultés insurmontables. Ces deux généraux se communiquoient leurs objections, y répondoient par écrit, ne s'accordoient point. Le tems pressoit; leur mésintelligence devenoit fort dangereuse; & il falloit que la cour donnât ses ordres. 1747.

Le roi, qui étoit à l'armée de Flandre, tint conseil sur cet objet. Le sentiment unanime fut contraire au systême de Belle-isle. Outre les ordres qu'on devoit lui envoyer en conséquence, on chargea le maréchal de Noailles de lui écrire toutes les raisons propres à le décider. Il le fit par une longue lettre pleine d'égards & de sagesse, où la matière est discutée dans tous ses points. Il établit la nécessité, soit pour la guerre, soit pour la politique, d'avoir la communication par terre avec

Le systême de Belle-isle désapprouvé par la cour.

Noailles l'exhorte à en changer.

Le maréchal de Noailles au maréchal de Belle-isle. 10 juillet.

Gènes. Il reconnoît les grandes difficultés qui s'y opposent, relativement aux communications, aux subsistances, au transport de l'artillerie : mais il croit que le général, en ayant déjà surmonté plusieurs, pourra les surmonter toutes. Il insiste sur les inconvéniens de l'autre systême. L'Espagne, comme il l'observe, ne consentira jamais qu'on agisse par la seule voie du Dauphiné ; la diversion d'Exilles ne calmera point ses craintes pour le royaume de Naples. Ce n'est qu'en se mettant à portée de la Lombardie, qu'elle croira pouvoir empêcher les entreprises des Autrichiens : d'ailleurs toutes les vues du roi étant de finir la guerre, & de procurer un établissement à l'infant, il est d'une extrême importance d'avoir un pied en Italie, & l'on ne peut y entrer en toute saison que par Gènes : les neiges ferment les autres passages la plus grande partie de l'année.

1747.

La diversion d'Exilles insuffisante.

« Quel que soit l'événement, ajoute » Noailles, dans une lettre particulière, » s'il n'est point heureux, dès que vous » aurez pris toutes les mesures & les » précautions qu'exige la prudence, l'or- » dre du roi vous justifie; s'il est heu- » reux, au contraire, comme on peut » l'espérer, vous vous comblez de gloire » en rendant à l'état le service le plus » signalé. Il n'y a que de ne pas tenter » l'exécution de ce que le roi veut & » desire, qui puisse vous compromettre. » Je ne vous dirai rien sur les moyens: » personne n'est plus capable que vous » de les produire, de les trouver & de » les bien employer ».

1747.

L'ordre du roi justifie le général, en cas de malheur.

Lettre du 13 juillet.

Louant encore Belle-isle de l'idée qu'il avoit eue de faire le siége de Coni, il dit que le roi & le conseil regardent cette diversion comme plus avantageuse que celle d'Exilles, en ce qu'elle rapprocheroit de l'objet principal, & que cette place protégeroit & couvri-

Diversion de Coni préférable à l'autre.

1747. roit la côte de Gènes. Il sembloit pressentir le malheur dont on étoit menacé.

Désastre de l'Assiette. Mais il n'étoit plus tems de s'en garantir. Le comte de Belle-isle, avec vingt bataillons, avoit déjà pris la route d'Exilles. Un contre-ordre suspendit sa marche. Le marquis de la-Mina, quand on sut la levée du siége de Gènes, consentit à le laisser suivre son projet. Les Piémontois avoient eu le tems de se renforcer au poste de l'Assiette, où ils l'attendoient dans de terribles retranchemens. On les attaqua sans examiner le péril, sans consulter la prudence.

Mort du comte de Belle-isle. Un carnage affreux des François fut tout le fruit de cette fatale journée. Le comte de Belle-isle y périt, homme infatigable dans le cabinet, intrépide dans l'action, & qui auroit mérité de grands éloges, s'il avoit su modérer l'ardeur de son génie.

Son frère. Son frère, le maréchal, s'étoit sou-

mis ſans balancer aux ordres du roi, mais ſans changer d'opinion. Il s'efforçe de prouver dans ſa réponſe à Noailles, que le projet adopté ſeroit réellement impraticable, quoiqu'on fît revenir le détachement d'Exilles. Il ne dit pas que le dernier déſaſtre ait changé l'état des choſes : il inſiſte ſur les mêmes raiſons qu'auparavant, & réfute celles qu'on lui avoit oppoſées. L'envie ſeule de faire ſa cour l'auroit ſans doute décidé aux plus grands efforts, s'il eût aperçu quelque apparence de ſuccès.

1747. perſiſte dans ſon opinion.

Lettre du 28 juillet.

Enfin le général eſpagnol, prévenu contre les François, & choqué peut-être des retardemens, cantonna ſes troupes dans les villages. Alors tout concouroit à perſuader qu'il étoit impoſſible d'exécuter le projet. Au lieu d'avancer, on fut quelque tems ſur la défenſive; & l'armée ſe ſépara ſans avoir tenté aucune expédition nouvelle. On avoit repris les îles de Sainte-Mar-

Fin de la campagne.

Id. 7 ſeptem.

1747. guerite, Montalban, Ville franche, le comté de Nice, le château de Vintimille. Gènes étoit délivrée. Belle isle avoit certainement de quoi s'applaudir de sa campagne.

Campagne de Flandre.

Celle de Flandre fut presqu'entièrement décisive. Le maréchal de Saxe avoit sous lui deux hommes bien dignes de sa confiance, qu'il chargea d'exécuter une grande partie des entreprises, le comte de Lowendal, danois, & le comte de Saint-Germain, doués comme lui de tous les talens militaires, & de ce courage d'esprit supérieur à tous les obstacles. Déjà le Brabant hollandois étoit conquis, quand le roi parut à l'armée. On se proposoit de prendre Maestricht. Pour l'assiéger, il falloit une bataille. Louis fut encore vainqueur à Lawfeld; mais l'ennemi se retira sous Maestricht, & le siége devint impossible pour cette année. On se rabattit d'un autre côté sur Berg-op-Zoom,

Bataille de Lawfeld. 2 juillet.

Siége de Berg-op-Zoom.

place réputée imprenable, munie de toute eſpèce de ſecours. Lowendal la prit d'aſſaut le 17 ſeptembre. C'eſt un de ces événemens extraordinaires, où la valeur françoiſe ſemble avoir triomphé de l'art & de la nature. 1747.

Noailles, attaché à la ſuite du roi, moins en qualité de guerrier que de miniſtre, contribua toujours aux ſuccès par ſes conſeils. Nous en voyons pluſieurs preuves dans ſes lettres au général, & au comte de Lowendal; car l'eſtime l'avoit auſſi lié d'amitié avec celui-ci. Le maréchal de Saxe n'envoyant pas aſſez de troupes pour l'entrepriſe de Berg-op-Zoom, que les ennemis vouloient à tout prix faire échouer, il lui repréſenta fortement par écrit, jusqu'à deux fois, les raiſons eſſentielles d'en aſſurer le ſuccès: il évita de les expoſer dans le conſeil en préſence du roi, par cette délicateſſe de ſentimens ſcrupuleuſe ſur les égards dus à un grand

Conſeils de Noailles, utiles pour le ſuccès.

Lettres du 5 juillet & du 17 août.

1747. homme. On envoya ſucceſſivement des renforts au ſiége, & ce fut le fruit de ſes remontrances.

Il détourne le maréchal de Saxe d'un projet blâmable.

Il avoit de même détourné le général d'un projet fort ſingulier, qui auroit pu nuire à ſa réputation & au bien public : c'étoit de mettre en ſon propre nom des vaiſſeaux en mer, pour courir ſur les Hollandois. Noailles lui écrivit ſur ce point avec la noble franchiſe de l'amitié. Une pareille entrepriſe ſembloit tendre à la prolongation de la guerre. « Vous connoiſſez les deſirs » de toute la France, dit-il : c'eſt de » vous qu'elle en attend la fin, & non » la continuation. Ne trompez point » ſon attente. Vos propres réflexions » ſuppléeront à tout ce que je pourrois » vous marquer, ſur les couleurs noi- » res & odieuſes, que nombre de gens » que votre mérite efface ne manque- » ront point de donner à cette entre- » priſe. Défendez-vous des mauvais

Lettre du 11 avril.

» conseils, & ne souffrez jamais qu'on » donne atteinte à votre gloire & à » votre réputation ». 1747.

« Il seroit contre la prudence, ajoute- » t-il, de pousser les Hollandois à de » certaines extrémités; & sans chercher » des exemples dans des tems reculés, » ce qui se passe à Gènes en est un bien » récent. Cette petite république brave » la puissance de la reine de Hongrie. » Elle a osé le faire sans être assurée » d'aucun secours étranger. C'est dans » de pareilles circonstances que tout » homme devient soldat, & que le dé- » sespoir tient lieu de tous les moyens ». Aussi Noailles regardoit-il d'abord comme très-hasardeuse l'entreprise contre la Hollande, inspirée au roi par le maréchal de Saxe. Il pensoit que des conquêtes en Italie auroient été plus utiles, puisque l'établissement de D. Philippe faisoit l'unique objet de la guerre. Mais l'événement justifia cette entreprise.

Ménager les Hollandois.

1747. Syſtême de la cour à leur égard.

Le ſyſtême de la cour étoit, en attaquant les Hollandois avec vigueur, d'uſer *de beaucoup de ménagemens à l'égard du pays & des peuples*; on vouloit ſur-tout faire ſentir au gouvernement à quoi il s'expoſoit, en ſe laiſſant dominer par l'influence des factions étrangères, & l'obliger enfin de concourir ſincèrement aux vues pacifiques de Louis XV. *C'eſt un remède extrême*, dit Noailles dans une autre lettre, *que l'on veut adminiſtrer avec douceur, ſans néanmoins préjudicier à la fermeté & à la vigueur de l'exécution.*

Autre lett. du 11 avril.

On ſe trompoit ſur ce point.

Noailles avoit raiſon ſur le reſte.

Ces ménagemens politiques ſeroient devenus en effet pernicieux, s'ils avoient affoibli les opérations de la guerre; & l'on ſe trompoit en s'imaginant qu'ils faciliteroient la concluſion de la paix. Les conſeils du maréchal, par rapport aux courſes maritimes, n'en étoient pas moins fondés. Outre qu'elles auroient irrité les Hollandois, ſans leur faire

beaucoup

beaucoup de tort, quels motifs ne pouvoit-on pas prêter à un général comblé de biens, qui auroit paru vouloir encore s'enrichir par le moyen de ses armateurs? 1748.

Obstination des ennemis

La prise même de Berg-op-Zoom ne rendit pas la Hollande plus traitable. Elle venoit de rétablir le Stathoudérat, cette grande magistrature qui approche de la royauté; elle en avoit revêtu un prince d'Orange, étroitement uni au roi d'Angleterre, & gouverné par l'influence de la cour de Londres. Elle redoubloit les préparatifs de guerre, & tiroit de nouvelles troupes de la Suisse. Une armée russe, à la solde des Anglois & des Hollandois, alloit même se mettre en marche & faire une diversion. Pour assurer le succès de la campagne prochaine, il étoit essentiel de prévenir les ennemis; pour accélérer la paix, il falloit en quelque sorte les atterrer par un coup de foudre.

1748. Noailles auteur du plan de Maestricht.

Si le maréchal de Noailles excelloit dans les plans de campagne, il se surpassa lui-même dans cette occasion, puisqu'il traça au maréchal de Saxe celui qui fut exécuté avec tant de succès, & qui termina une guerre si opiniâtre. Il lui envoya, le 21 janvier 1748, un mémoire, où les vues politiques & militaires sont développées avec toute la pénétration du génie *.

Ses raisonnemens sur l'Angleterre.

Mém. du maréchal de Noailles.

Il montre d'abord qu'on ne doit plus se flatter de parvenir à la paix, ni par la voie de la Hollande ni par celle de la cour de Vienne; que ces cours dépendent l'une & l'autre de l'Angleterre, au point que la paix ou la guerre sont en son pouvoir; que les Anglois, fiers des ressources de leur commerce, espèrent probablement fatiguer la France, l'épuiser, & la contraindre d'accepter ensuite les conditions qu'il leur

* Voyez les *pièces détachées*.

plaira de prescrire. Il prouve qu'on ne peut attaquer efficacement l'Angleterre que dans ses alliés, en prenant de si justes mesures qu'elle reconnoisse enfin l'inutilité des dettes qu'elle contracte, & les dangers où elle s'exposeroit par l'abus de son crédit. Rien ne l'affectera davantage que le parti de tourner contre les Hollandois les plus grands efforts. Toute conquête sur eux inquiéteroit extrêmement les Anglois. Il s'agit de faire une entreprise prématurée qui prévienne la diversion des Russes, qui facilite de nouvelles expéditions, & qui ôte à l'ennemi les moyens d'entreprendre sur nos conquêtes. Cette entreprise ne peut être que le siége de Maestricht : le maréchal de Noailles en apporte les preuves, & propose ensuite son plan.

1748. Il faut l'attaquer dans ses alliés.

Entreprise de Maestricht, nécessaire.

Une des principales attentions qu'on doit avoir, selon lui, est de garder un profond secret : il faut donner le

Exposé de ce plan.

change non-seulement aux ennemis, mais aux troupes que l'on emploiera; il faut laisser dans l'ignorance, jusques au dernier moment, ceux à qui l'exécution sera confiée. Pour cela, on doit tout disposer comme si l'on méditoit le siége de Bréda, & ne pas s'en tenir à de simples feintes, mais se mettre en état d'exécuter quelque entreprise, dans le cas où des difficultés imprévues empêcheroient celle de Maestricht. On préviendra aisément devant cette place les Anglois & les Hollandois. Ce qu'il y a de difficile, c'est d'y prévenir les Autrichiens répandus dans le Luxembourg, le pays de Liége & les environs de Cologne. La meilleure manière est de se porter brusquement par la gauche de la Meuse, de la passer en plusieurs endroits pour se rassembler à un point; car en commençant par se rassembler en forces, on

1748.
Ibid.

donneroit l'alarme aux ennemis, & ils auroient le tems de se réunir eux-mêmes : au contraire en marchant de toutes parts à la fois, comme si l'on vouloit insulter quelques quartiers & les enlever, on profitera de la confusion qui se mettra parmi eux. Une partie des troupes passeroient la Meuse à Givet, à Dinant, à Namur, à Hui, à Liége même. Elles se réuniroient pour investir Maestricht du côté de Wick, tandis que d'autres corps s'avançant par les bruyères & en longeant le Démer, viendroient l'investir du côté gauche de la Meuse. 1748.

Quelque parti que l'on prenne, ajoute Noailles, l'entreprise a ses difficultés. « Mais il y a tout lieu de croire » que de son succès dépend tout celui » de la campagne prochaine : les avan» tages qui en résulteroient, sont si » supérieurs aux inconvéniens qui pour-

Avantages de cette expédition.

1748.

» roient s'y rencontrer, qu'il paroît de » la prudence & d'une sage politique » d'en tenter l'événement ». Il soumet ses réflexions au jugement du général. Voici la réponse qu'il en reçut : elle renferme des idées importantes, dont le ministère pouvoit profiter.

Le maréchal de Saxe adopte le plan.

Lettre du maréchal de Saxe. 24 janv.

» J'ai reçu, mon cher maître, la » lettre & le mémoire que vous m'avez envoyés, sur l'ouverture de la » campagne prochaine. Que vous dirai-je là-dessus? Ce sont secrets que je » voudrois me cacher à moi-même. » Vous avez de grandes connoissances; » & ce n'est pas d'aujourd'hui que je » pense ainsi ».

Songer à l'économie.

« Une chose ai-je à dire sur la continuation de la guerre. Il est certain » que celui qui aura le plus long-tems » de l'argent, fera faire la paix à l'autre, » & tirera un grand avantage de cette » guerre. Il faut donc songer à l'écono-

» mie, & y ſonger très-ſérieuſement,
» n'avoir & ne faire que le néceſſaire. 1748.
» Croyez-vous que cette grande quan-
» tité d'officiers-généraux ſoit une épar- Moins d'officiers généraux.
» gne, & ſoit une choſe utile ? Tous
» ſe payeront de raiſons, s'ils voient
» que c'eſt par économie qu'on ne les
» emploie pas : de ce moment leur
» honneur eſt à couvert, & peut-être
» s'en trouvera-t-il un nombre qui n'en
» feront pas fâchés ».

« Nous ne nous conduiſons pas bien Avoir des régimens étrangers.
» avec les Suiſſes, & les ennemis en
» profitent. Il nous faut des régimens
» étrangers encore. Un Allemand nous *Ibid.*
» ſert pour trois hommes : il en épar-
» gne un au royaume, il en ôte un à
» nos ennemis, & il nous ſert pour
» un homme. Il faut les bien payer,
» & les renvoyer tous à la paix, avec
» trois mois de paye, officiers & ſoldats.
» On peut garder les colonels & les

1748. » mettre à la pension : cela n'est pas » ruineux ; & donner les invalides aux » soldats qui sont estropiés au service du roi. Avec cette conduite, vous » en aurez tant que vous voudrez ; & » ils seront bons dès qu'ils seront créés, » car ce seront tous de vieux soldats & » des officiers qui font profession des » armes. Voilà, mon cher maître, des » conseils que je donne, & sur lesquels je crois qu'il est de votre devoir d'appuyer comme bon citoyen. » Vous connoissez ma vénération, & » mon attachement ».

Louanges dues aux deux maréchaux.

Il est beau de voir le maréchal de Saxe, après tant de victoires, conserver une entière déférence pour un ami, dont les lumières avoient souvent dirigé ses entreprises. Il l'est encore plus de voir le maréchal de Noailles s'appliquer en silence à lui combiner de grands desseins, & lui abandonner tou-

te la gloire du succès. Le public n'a vu dans l'expédition admirable de Maestricht que le général qui l'exécuta. Je vais copier le récit qu'en fait M. de Voltaire, afin qu'on puisse comparer l'exécution au plan tracé par Noailles. 1748.

Exécution du plan de Noailles.

Préc. du Siècle de Louis XV.

» La campagne fut ouverte par les
» préparatifs de ce siége important.
» Il falloit faire la même chose à-peu-
» près que lorsqu'on avoit assiégé Na-
» mur, s'ouvrir & s'assurer tous les pas-
» sages, forcer une armée entière à se
» retirer, & la mettre dans l'impuis-
» sance d'agir. On ne pouvoit venir
» à bout de cette entreprise sans don-
» ner le change aux ennemis. Il étoit
» à la fois nécessaire de les tromper,
» & de laisser ignorer son secret à ses
» propres troupes. Les marches de-
» voient être tellement combinées,
» que chaque marche abusât l'enne-
» mi, & que toutes réussissent à point

1748\. » nommé. C'est-là ce qui fut imaginé par le maréchal de Saxe, & arrangé par M. de Crémille ».

VI.

Marche savante.

» On fait d'abord croire aux ennemis qu'on en veut à Bréda. Le maréchal va lui-même conduire un grand convoi à Berg-op-Zoom, à la tête de vingt-cinq mille hommes, & semble tourner le dos à Maestricht. Une autre division marche en même-tems à Tirlemont sur le chemin de Liége; une autre est à Tongres; une autre menace Luxembourg, & toutes enfin marchent vers Maestricht à droite & à gauche de la Meuse. Les alliés séparés en plusieurs corps, ne voient le dessein du maréchal, que quand il n'est plus tems de s'y opposer. La ville se trouve investie des deux côtés de la rivière; nul secours n'y peut entrer. Le duc de Cumberland ne

Maestricht investi.

» peut plus qu'être témoin de la prise » de Maestricht ». 1748.

Noailles attribue toute la gloire à son ami.

Une marche si justement admirée commença le 4 avril. Noailles écrivit le 11 au général, qu'il espéroit le voir maître de la place dans les premiers jour de mai : « Cette conquête, » dit-il, vaut mieux pour la négo» ciation d'Aix-la-Chapelle que les rai» sons les plus fortes & les mieux dé» bitées. J'avoue que je serai bien tou» ché qu'on vous doive la paix, après » vous avoir dû le renouvellement de » notre ancienne supériorité sur nos » ennemis ».

Paix d'Aix-la-Chapelle.

La prédiction se vérifia bientôt. Maestricht étant sur le point de succomber, la Hollande étant menacée d'une invasion prochaine, les ennemis desirèrent la paix, que Louis XV leur avoit inutilement offerte jusqu'alors. On signa les préliminaires; l'armistice fut fixé

1748. au 11 mai; & le traité d'Aix-la-Chapelle termina, au mois d'octobre, cette guerre déplorable, dont la France avoit presque seule supporté le poids, sans y avoir d'intérêt direct. Elle sacrifia toutes ses conquêtes à l'avantage de ses alliés: encore l'établissement de don Philippe, principal objet de la guerre, auroit-il été probablement meilleur, si l'on eût préféré d'abord la voie des négociations à celle des armes. Nos pertes maritimes enflammèrent l'ambition de l'Angleterre, qui desiroit fort d'envahir nos colonies. Malheureusement la précipitation avec laquelle on fit le traité, empêcha de prendre toutes les mesures nécessaires pour ne lui en pas fournir le prétexte.

Mort de la maréchale de Noailles-Bournonville.

Cette année 1748, mourut la mère du maréchal de Noailles, une des femmes de notre siécle qui a mérité le plus d'éloges, qui aux graces & à la

vivacité françoises, a réuni le plus de force d'esprit & le plus de solidité de sentimens ; qui a eu la plus nombreuse postérité ; qui a le mieux senti les avantages d'une très-longue vie consacrée à tous les devoirs, au milieu de toutes les douceurs de la maternité, de l'amitié & de la vénération publique. Le maréchal, aussi tendre fils que bon père, écrivit au roi sur un événement si digne de ses larmes : 1748.

« SIRE,

» La mort vient de me séparer d'une » mère que j'aimois, que j'honorois, » que je respectois, & avec laquelle » je vivois depuis que j'ai atteint l'âge » de raison. J'en ai le cœur pénétré » de douleur. Je supplie très-hum- » blement V. M. de me permettre de » rester encore ici pendant quelques » jours, pour lui rendre après sa mort

Lettre de son fils sur cet événement.

Lettre du 16 juillet.

1748. » les mêmes devoirs qu'elle a trouvé » bons que je lui rendisse pendant tou- » te sa maladie, &c. »

Réponse de la main du roi.

Bonté du roi.

« Mon cousin. J'ai le malheur de » n'avoir jamais su ce que c'est que » de perdre une mère; mais l'ayant » senti par des amis, je partage bien » véritablement avec vous votre juste » douleur. J'approuve fort que vous » restiez encore quelques jours à Pa- » ris; après quoi vous ferez bien de » venir ici pour vous dissiper & pren- » dre l'air, ce dont vous devez avoir » grand besoin. Dites au duc d'Ayen » que j'attends la fin de sa quaran- » taine * avec grande impatience. Pour » ce qui est du comte de Noailles, je

* Pour la petite-vérole de sa femme.

» me contente du compliment qu'on
» lui fera de ma part. Je suis sans 1748.
» compliment ».

Jusqu'au dernier soupir de sa mère, le maréchal de Noailles fut pour elle également rempli de tendresse & de soumission. Ces exemples de vertus antiques sont un phénomène dans notre siécle : ils n'en seroient pas un, si les parens avoient les mœurs qu'ils doivent desirer de leurs enfans.

On ne peut que lire avec intérêt une ancienne lettre, sans date, de l'archevêque de Cambrai, Fénélon, à cette amie respectable, dont il connoissoit mieux que personne tout le mérite, & à qui cependant il écrivoit en censeur sévère, pour l'exciter à une grande perfection. Il lui marquoit, lorsqu'elle étoit déjà dans l'âge mur :

« Vous êtes plus solide que le monde
» ne croit; mais vous l'êtes moins que

1748. » vous ne penſez. Vous êtes bonne
» amie, fidelle, ſecrette, généreuſe,
» pleine de goût & de diſcernement
» pour le vrai mérite, ſenſible à l'a-
» mitié des gens eſtimables, pleine
» d'inſinuation & d'un certain tour
» noble pour ſervir, ſachant dire à-
» propos ce qui eſt utile : vous avez de
» la pénétration, de la prévoyance, des
» expédiens faciles, avec une droiture
» & une probité très-délicates : vous
» avez même une ſincère religion, à
» laquelle je me fierois plus qu'à celle
» d'un grand nombre de demi-dévots.
» Mais avec tant de qualités ſolides,
» un ſeul défaut vous rend frivole :
» c'eſt que vous ne pouvez vous con-
» traindre. Vous donnez de beaux noms
» à cette foibleſſe ; vous l'appelez ſin-
» cérité, liberté ; vous vous ſavez bon
» gré de n'être ni rampante, ni hypo-
» crite, ni empreſſée pour la faveur.

» Mais vous vous trompez vous-même, pour n'avoir rien à vous reprocher.... Vous avez un air de légéreté & de vivacité que rien n'arrête. » Il faut connoître à fond votre bon » esprit & vos sentimens, pour se rassurer sur cette vivacité pleine de » saillies. Riez tant qu'il vous plaira » avec des gens surs & choisis, qui » n'aient pas l'air de rire trop, & qui » sachent ne rire qu'à propos ; mais » faites un personnage sérieux & mesuré. Promettez dans vos manières toute » la solidité qu'on trouve quand on » vous pénètre. De plus, ne mêlez point » le jeu d'esprit dans les matières les » plus sérieuses. Vous éludez l'avis le » plus important par une plaisanterie, » & vous défendez en riant des maximes fausses dont vous n'avez jamais été détrompée, parce que vous » n'avez jamais écouté assez sérieusement ni approfondi la vérité...... 1748.

1748. » Si vous pouviez prendre sur vous » de vous assujettir à une régle, en un » moment tout ce qui fait la solidité » se trouveroit rassemblé en vous. Il » ne vous manque qu'un peu plus de » réflexions sérieuses sur les grandes » vérités, & un peu plus de courage » contre votre goût ».

Une femme peut bien être admirée, lorsqu'il ne lui manque pas autre chose.

LIVRE HUITIÈME.

ON jouissoit enfin de la paix, on commençoit à en recueillir les avantages; mais le traité même d'Aix-la-Chapelle, rédigé avec trop peu de prévoyance, laissoit des semences de discorde entre la France & l'Angleterre, au sujet de leurs colonies d'Amérique. Il importoit d'autant plus d'en prévenir les effets, que l'on savoit par expérience combien les forces maritimes donnoient de supériorité à nos rivaux; & que, si les campagnes de Flandre avoient été moins glorieuses, la guerre n'auroit pu finir sans des pertes considérables.

1749. Sujets d'inquiétude du côté de l'Angleterre.

Zèle courageux du maréchal de Noailles.

Le maréchal de Noailles prévit de loin les infortunes dont on étoit menacé. Son zèle ne pouvoit s'endormir au sein du repos: il veilloit sur la pa-

trie, tandis que le plaisir ou l'inté-
1749. rêt prenoit chaque jour plus d'empire sur les ames. Quelque désagréable que pût être la vérité, il se faisoit un devoir essentiel de la présenter au roi en de pareilles circonstances, & pour qu'elle fît impression, il la développoit dans des mémoires pleins de franchise & de solidité. Deux mémoires sur les colonies, datés du premier août 1749, sont un monument de ce zèle patriotique. Noailles les remit à M. Rouillé, nouveau ministre de la marine. Il écrivit au roi sur le seul obstacle qui lui paroissoit pouvoir traverser l'exécution de ses vues.

Précaution qu'il suggère au roi.

Lettre du 1er août.

« Votre majesté n'ignore pas, dit-il, » qu'il y a eu de tout tems une sorte » de jalousie entre les ministères de » terre & de mer. Je crois que cela ne » subsiste plus aujourd'hui ; mais il y a » un expédient qui me paroît simple & » indubitable, pour le succès de la pro-

» position dont il s'agit, si V. M. l'ap-
» prouve : c'est qu'elle daigne l'adopter, 1749.
» & en donner le projet à votre ministre
» de la guerre, comme d'une idée qui
» s'est présentée à elle-même ». La prudence exigeoit ces précautions ; car on ne trouve guère de ministres, dont l'amour-propre ne répugne à exécuter des projets, conçus ou proposés par un autre.

Vues des Anglois sur nos colonies.

1er mémoire sur les colon.

Selon le premier mémoire, que je vais analyser en peu de mots, il ne faut pas se flatter que la réconciliation avec les Anglois soit bien solide. Le traité d'Aix-la-Chapelle prouve seulement le besoin de terminer une guerre onéreuse aux deux nations. Ils ont reproché à leur ministère d'avoir conclu la paix. Plusieurs écrits, répandus en Angleterre, disent qu'il falloit s'emparer de nos colonies d'Amérique, seule ressource pour acquitter une partie des dettes immenses de l'état. Les préparatifs de la cour de

Leurs dé-

1749. Marches suspectes.

Londres, son dessein d'occuper la rive gauche du fleuve de Saint-Laurent, l'envoi d'une forte escadre sous prétexte de favoriser le commerce, des réponses ambigues sur les affaires du nord, tout doit persuader qu'elle n'attend qu'une occasion favorable, qu'elle cherchera même à la faire naître, pour envahir nos colonies, détruire notre commerce, & nous mettre hors d'état d'avoir jamais une marine convenable, telle que la France l'a eue dans les belles années du dernier règne.

Le commerce peut se rétablir de lui-même.

Ibid.

Le commerce n'a besoin que de protection. Il se rétablira de lui-même. L'amour des richesses excite assez les négocians à prendre les moyens de l'augmenter. Il suffit de quelques encouragemens pour certaines parties, que le gouvernement auroit intérêt à faire fleurir davantage. Mais la suite de l'administration apprendra ce qu'il convient de faire sur cet objet.

1749.

Pour la marine, il faut plus de tems.

Ibid.

Quant à la marine, quelque attention qu'on y apporte, elle ne peut se rétablir que dans le cours de plusieurs années. Outre les vaisseaux que l'argent procure, il faut des officiers expérimentés & des matelots; il faut chaque année former quelques petites escadres, & les envoyer à la mer. Enfin, quand on pourroit parvenir plus tôt qu'on ne le croiroit au rétablissement de la marine, il ne seroit peut-être pas d'une sage politique de le laisser appercevoir.

Expédiens pour les colonies.

Ibid.

Mais l'état des colonies exige le plus prompt remède, & le plus efficace. Il ne s'agit que d'y envoyer des troupes, des officiers, quelques ingénieurs, de l'artillerie, de la poudre, des vivres. Officiers & soldats doivent être bien choisis; on doit leur faire envisager des récompenses proportionnées, en leur promettant des établissemens conformes à leur état. C'est ainsi que s'est formée la colonie du Canada, & de son extrao-

tion militaire vient en partie le courage de ses habitans.

1749.

Troupes à y envoyer.

Noailles parcourt les différentes colonies; il insiste sur l'Isle-royale ou Louisbourg, dont les Anglois s'étoient emparés & qu'ils devoient rendre; il fait monter à six ou sept mille hommes le nombre de troupes qu'il conviendroit d'envoyer en Amérique.

Moyen de les y faire aller avec joie.

IIe mémoire.

La formation de ces troupes est l'objet du second mémoire. Des recrues prises au hasard ne conviennent point; envoyer des régimens entiers, seroit une démarche hasardeuse & qui auroit trop d'éclat. » Les troupes qu'on destineroit » à cet usage, n'obéiroient qu'à regret, » & se regarderoient comme exilées de » leur patrie ». Celles qu'on destine pour l'Amérique devroient y aller avec joie, avec l'idée d'y faire une sorte de fortune, chacun selon son état. Pour remplir cette vue, on propose de tirer de chaque compagnie de l'infanterie françoise, quelques

Formation de compagnies indépendantes.

quelques ſoldats de bonne volonté; d'en former des compagnies indépendantes; de mettre à leur tête des officiers réformés, les plus propres à de pareilles commiſſions : il y en a beaucoup de pauvres, qui ne ſavent que devenir, & qui ſe trouveront peut-être forcés de chercher fortune dans les pays étrangers : autant de ſujets utiles perdus pour la France. Trois hommes tirés par chaque compagnie donneroient le nombre ſuffiſant. Les troupes de terre ne s'appercevroient pas d'un changement ſi peu conſidérable, & les colonies y gagneroient de grandes reſſources. « C'eſt » un premier fonds qui profitera de » cent pour un, & dont on ne peut » aſſez eſtimer la valeur ». 1749.

Sans vouloir diſcuter les avantages ni les inconvéniens de ce projet, nous obſerverons que le zèle & la prévoyance du maréchal de Noailles étoient d'autant plus néceſſaires, que l'orage ſe

On ne ſe préparoit point à l'orage.

formoit réellement, & qu'on ne s'y préparoit point.

1751. Mouvemens pour l'élection d'un roi des Romains.

En février 1751, le marquis de Puisieulx, ministre des affaires étrangères, présenta de son côté un mémoire à Louis XV, au sujet des mouvemens que se donnoient les ennemis naturels de la France, pour l'élection d'un roi des Romains; titre qu'ils vouloient procurer à l'archiduc Joseph, fils de l'empereur. La cour de Londres, de concert avec celles de Vienne & de Pétersbourg, y travailloit, selon lui, sans égard pour les constitutions de l'empire, ni pour les couronnes qui pouvoient s'y intéresser. Le ministre jugeoit mal-à-propos, qu'il étoit de la dignité d'un roi de France de se mêler de cette affaire. Mais il avoit raison de regarder les démarches de l'Angleterre comme une preuve de sentimens suspects. Il avoit encore plus raison de dire au monarque, après lui avoir exposé la nécef-

Mém. du marquis de Puisieulx.

Bonnes réflexions du marquis de Puisieulx.

sité de se tenir prêt, & de montrer de la vigueur, que, si l'on négligeoit les précautions convenables, les ministres n'auroient qu'un langage & une conduite timides ou imprudentes; que les ennemis s'en apercevroient, en abuseroient; que les alliés se prêteroient aux tems & aux conjonctures; que l'Angleterre prendroit un ton despotique & insultant; qu'on ne pourroit longtems le souffrir, & qu'on se trouveroit forcé à reprendre les armes, après qu'on auroit perdu sa considération & ses alliances. 1751.

Le roi communiqua le mémoire au maréchal de Noailles, en lui ordonnant de faire ses observations. Ce ministre toujours courageux à dire la vérité, dans l'espérance qu'elle ne seroit pas toujours stérile, indiqua d'abord la partie foible qui demandoit le plus de soins, si l'on vouloit se mettre en état de repousser les périls. C'étoient les finances.

Noailles consulté insiste sur l'état des finances.

Lettre au roi, 5 février.

1751. On ne pouvoit, sans beaucoup d'argent, suivre les vues judicieuses de Puisieulx. Il falloit nécessairement ou augmenter la recette, ou diminuer les dépenses du roi. Le premier parti supposoit une augmentation d'impôts, & le royaume gémissoit déjà sous le poids dont il étoit accablé. Le second parti restoit seul à prendre; mais il rencontroit de trop grands obstacles.

La vérité dans la bouche d'un fidèle serviteur.

Ibid.

« Je sais, sire, dit le maréchal, que » vous aimez la vérité, & que souvent » elle a de la peine à parvenir jusqu'au » pied du trône. De qui peut & doit » l'attendre votre majesté, si ce n'est » d'un serviteur fidèle, qui a blanchi à » son service & à celui de ses pères, » qui vous a voué l'attachement le plus » tendre & le plus respectueux, & qui » chaque jour avance dans une carrière » dont le terme ne peut être fort éloi- » gné ? »

Comparer

Il supplie le roi de se faire représen-

ter l'état des dépenses de Louis XIV, *dans le tems de la plus grande splendeur de sa cour*, & de les comparer à la dépense actuelle. Quoiqu'il faille plus d'argent qu'autrefois pour chaque objet, le roi jugeroit lui même de ce qu'il peut retrancher ou diminuer. *Si l'on parvenoit seulement à réprimer les abus, on combleroit les vœux de la France.* 1751. les dépenses anciennes aux nouvelles.

« J'ai vieilli à la cour, continue-t-il; » & pour faire connoître à votre majesté » combien peu l'intérêt de l'état détermine quelquefois les ministres, je » ne dois pas lui laisser ignorer ce qui » est arrivé au successeur de M. Colbert: » c'étoit M. le Pelletier, honnête homme, mais homme médiocre, & qui » ne plaisoit ni à M. de Louvois, ni » à M. de Seignelai. M. de Louvois » proposa au roi une dépense de trente » millions: il en fit confidence à M. » de Seignelai, qui de son côté lui dit » en avoir proposé la veille une de vingt Anecdot. du ministère de Louis XIV. *Ibid.*

1751. » millions ; & le tout pour voir com-
» ment M. le Pelletier pourroit s'en
» tirer. Je suis bien éloigné, sire, de
» penser qu'on soit aujourd'hui dans un
» pareil cas ; mais comme il n'a été que
» trop ordinaire, que l'intimité ne fût
» point sincère entre le ministre de la
» guerre & celui de la finance, j'en tire-
» rois un nouveau motif de croire que
» les dépenses, proposées pour la guerre,
» devroient être examinées & débattues
» en votre conseil ».

Abus non réformés.

Elles étoient monstrueuses, ces dépenses, ainsi que beaucoup d'autres ; mais l'économie n'étoit pas alors le goût des ministres, & l'extrême indulgence du roi, ou la force de l'habitude, contribuoient trop à maintenir les dissipations.

Noailles juge qu'on ne doit pas s'opposer à l'élection de l'archiduc.

Au reste, Noailles ne pensoit pas comme Puisieulx, que la conduite des cours de Vienne & de Londres, pour l'élection d'un roi des Romains, sans

le concours de la France, fût un motif ou une annonce de guerre. « Rien n'eſt » plus ſage, ſelon lui, que de prévoir » tous les événemens poſſibles; mais ſi » l'on devoit agir en conſéquence de » tout ce qui peut arriver, l'excès des » précautions deviendroit plus nuiſible, » que le mal qu'on chercheroit à éviter. » Il eſt donc prudent de mettre des bor- » nes à la prévoyance, & de ſe renfer- » mer dans les idées les plus prochaines » & les plus vraiſemblables. A ce pre- » mier principe, on en ajoutera un ſe- » cond: Qu'un gouvernement ſage & » puiſſant doit avoir pour baſe & pour » règle de ſon adminiſtration, la juſtice, » l'équité & la raiſon ». Auſſi conſeille-t-il ſagement de ne point s'oppoſer à l'élection de l'archiduc, ſi les lois de l'empire n'y ſont pas violées, & que l'on ne réclame pas la garantie de la France.

1751.

Mémoire d'obſervat.

Il ſoutient qu'on doit ſe précaution- Il développe

1751.

le système des Anglois.

ner principalement contre les entreprises de l'Angleterre. « Le système anglois » est connu : c'est d'arriver par la supé» riorité des richesses à celle de la puis» sance ; & l'Amérique seule peut leur » en frayer le chemin ». Mais l'Angleterre ne sera pas tentée de faire la guerre en Europe, lorsqu'elle ne pourra se flatter de la faire avec succès pour elle-même en Amérique. Il semble donc que le point essentiel est de mettre les colonies en sureté ; que cette dépense doit passer avant les autres, puisqu'on se trouve dans l'impuissance de fournir à toutes ; enfin, que, si la bonne administration au-dedans assure les succès au-dehors, on doit prendre garde que des précautions excessives qui la dérangeroient, ne produisent beaucoup plus de mal que de bien.

Il conseille une alliance avec le roi de Sardaig.

En cas de guerre, devoit-on s'allier avec le roi de Sardaigne, ou non? C'étoit un problême, & les préven-

tions contraires à cette alliance dominoient assez généralement. Noailles approfondit la question dans un mémoire particulier : il soutient l'affirmative, & voici la substance de ses idées. Tous les motifs de ressentiment doivent d'abord être écartés : ce sont des reproches, & non des raisons. Les princes ne font des traités ni par haine ni par amitié. L'intérêt de leurs états doit décider de leurs alliances ; & si l'on discutoit scrupuleusement la conduite de toutes les puissances de l'Europe, par rapport à l'observation exacte & fidelle des traités, il s'en trouveroit peu exemptes de toute censure. La cour de Turin a l'ambition de s'agrandir ; mais l'augmentation de cette puissance n'est pas un sujet d'inquiétude, puisqu'elle n'auroit lieu qu'aux dépens de la maison d'Autriche, plus constamment ennemie de la France que celle de Savoie. En supposant le roi de Sardaigne maître de la Lombardie, le

1751.

Oublier les ressentimens.

III[e] mémoire.

L'agrandissement de cette puissance ne devroit pas inquiéter.

Ibid.

1751. voilà dès-lors entouré d'ennemis : l'Italie entière se ligueroit contre lui par la crainte seule ; & l'empire & la maison d'Autriche, ayant été dépouillés, seroient ses ennemis irréconciliables. Il ne pourroit presque se passer de notre alliance ; les états voisins s'empresseroient de mériter la protection du roi, qui auroit dès-lors dans ce pays toute l'influence desirable pour la dignité de sa couronne.

Intérêts de l'infant duc de Parme ;

L'infant, duc de Parme, seroit exposé, on en convient : mais il y a deux partis à prendre en traitant avec la cour de Turin ; l'un de former à ce prince une barrière du côté de la Lombardie, & de lui assurer des communications avec l'état de Gènes ; l'autre, de lui procurer un échange avantageux, tel que le duché de Savoie, auquel peut-être on ajouteroit le comté de Nice ou la Sardaigne. Quant au roi de Naples, il n'est pas douteux que la puissance

Ibid.

Et du roi de Naples.

autrichienne en Italie ne soit la seule redoutable pour lui. Ainsi, l'Espagne, qui n'a rien plus à cœur de ce côté-là que la sureté des deux infans, adopteroit sans doute volontiers ce systême de politique. Elle ne desire plus autant qu'on le pense de rentrer en possession du Milanès; elle tourne principalement ses vues au rétablissement de l'intérieur de la monarchie, à celui de la marine & du commerce, & à la conservation de ses colonies d'Amérique. 1751.

Importance de la diversion d'Italie.

En un mot, le maréchal prouve la nécessité de s'unir au roi de Sardaigne, pour consolider les alliances qu'on auroit avec le roi de Prusse & les puissances du nord; rien n'étant plus utile en cas de guerre que la diversion d'Italie, dont le succès dépendra toujours de cette union.

On ne prévoyoit pas que tout le systême de l'Europe

On étoit alors bien éloigné de prévoir que tout le systême de l'Europe changeroit en 1756; que le roi de

1751.

changeroit bientôt.

Prusse, ligué avec l'Angleterre, deviendroit l'ennemi de la France ; que la France & l'Autriche oublieroient leur ancienne inimitié, & se ligueroient contre eux ; que l'Italie seroit en repos, tandis qu'on se massacreroit ailleurs ; que le sort des armes confondroit les espérances les mieux fondées. Mais il n'en est pas moins vrai que, si le gouvernement avoit été actif, prévoyant, économe, on eût évité les plus grands malheurs.

Économie mal entendue.

Le roi connoissoit le triste état de ses finances : pour y remédier, il pensoit à faire une réforme dans les troupes. Il consulta le maréchal de Noailles, qui sentoit parfaitement le besoin qu'on avoit de l'économie, & qui lui prouva néanmoins que, dans l'état critique des affaires de l'Europe, une pareille réforme seroit dangereuse. C'étoit aux vaines & stériles dépenses de la cour qu'il falloit chercher du remède, & c'est à quoi l'on ne pensoit pas.

Lettre du maréchal de Noailles au roi. 29 juillet.

Il importoit extrêmement de resserrer les nœuds de l'union entre la France & l'Espagne. Outre les anciens griefs, la cour de Madrid prétendoit en avoir de nouveaux depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, se plaignant que le traité eût été conclu sans lui en donner une connoissance suffisante. Le jeune roi conservoit des impressions désavantageuses, que lui avoit inspirées, quand il étoit prince des Asturies, la conduite de l'évêque de Rennes notre ambassadeur. Le marquis de Vaulgrenant, successeur de ce ministre, quoique plus circonspect & plus sage, réussissoit peu faute d'activité ou de représentation. On desiroit un ambassadeur plus capable de plaire aux Espagnols; qui fût homme titré, pour que la grandesse ne le tentât point; qui eût une femme en état de représenter avec noblesse; enfin, qui joignît aux talens tout l'extérieur, dont on a quelquefois besoin pour se concilier le peu-

1752. La cour d'Espagne indisposée contre la France.

Mémoire du maréchal de Noailles. Sept. 1752.

Le duc de Duras choisi pour ambassadeur.

1752. ple & les grands. C'eſt ce que le maréchal de Noailles expoſa dans un mémoire, ſans déſigner perſonne. Le choix tomba ſur le duc de Duras qu'il aimoit, dont il eſtimoit l'eſprit & les qualités de citoyen, & avec lequel il entretint depuis une correſpondance ſuivie ſur les affaires.

Conſeils que lui donne le maréchal de Noailles.

Lettre du 20 octobre 1752, &c.

Il lui donna, dans pluſieurs de ſes lettres, les conſeils d'une amitié éclairée par l'expérience. Modérer ſon zèle; ſe borner les ſix premiers mois à écouter, à démêler d'abord le caractère de la nation en général, & celui des perſonnes en place; devenir flegmatique, s'il eſt poſſible, & *prendre une doſe d'opium, afin de ſe mettre à l'uniſſon de plus d'un grand* de la cour; ne point trop preſſer la lenteur eſpagnole; retrancher une partie de ces graces naturelles, qui deviendroient une ſorte de reproche aux manières du pays; ſe conduire dans les commencemens avec beaucoup de rete-

nue, à l'égard d'un ministère défiant & ombrageux : voilà ce que le maréchal conseilloit d'abord au nouvel ambassadeur. En effet, la commission étant des plus épineuses, le zèle ne pouvoit être ni trop prévoyant, ni trop circonspect. 1752.

Heureux début de l'ambassadeur.

Le duc de Duras arriva le 27 novembre 1752 à Madrid. Son début y fut plus heureux qu'on ne devoit l'espérer dans les conjonctures. Le roi Ferdinand aimoit l'auguste maison de France, d'où il tiroit son origine : mais la reine portugaise, qui pouvoit tout, haïssoit la France ; & un musicien d'Italie, Farinelli, voué aux Anglois & au parti autrichien, la gouvernoit avec une sorte d'empire. Le marquis de la Encenada & M. de Carvajal, les deux ministres, étoient publiquement divisés. Un jésuite confesseur du roi, le P. Rabajo, avoit un extrême ascendant, & il étoit aussi difficile qu'essentiel de s'insinuer dans son esprit.

État de cette cour.

Lettres du duc de Duras au maréchal de Noailles.

1752. Mauvaise opinion qu'on y avoit de la France.

Les disputes fatales du clergé & du parlement de Paris, faisoient d'ailleurs en Espagne un effet terrible. Tantôt on représentoit la France comme le séjour de l'athéisme ; tantôt on disoit que l'autorité royale étoit presque entièrement perdue, & que l'anarchie régnoit dans tous les ordres. L'ambassadeur avoue qu'il ne savoit que répondre à de pareilles attaques. Il évitoit de parler sur ces matières épineuses, sur lesquelles en effet on ne pouvoit rien dire de satisfaisant.

1753. L'ambassadeur fait du progrès.

Enfin, peu de mois après son arrivée, il croyoit pouvoir compter sur les dispositions favorables du roi d'Espagne, sur celles du confesseur & du marquis de la Encenada ; il espéroit gagner aussi Carvajal, homme difficultueux & prévenu contre les François ; il ne doutoit pas que le parti de l'Angleterre & de l'Autriche ne s'affoiblît tous les jours. Les apparences étoient de bon augure ;

mais dans les cours plus qu'ailleurs, il faut toujours se défier des apparences, sur-tout lorsqu'une révolution soudaine dans le ministère peut déconcerter les mesures les mieux prises. 1753.

Comme le duc insistoit sur l'importance de l'union entre les deux couronnes, Carvajal lui dit qu'elle étoit établie par le traité de Fontainebleau, pacte irrévocable de famille, & qu'il suffisoit d'en retrancher ce qui avoit rapport à la guerre de 1741. Ce traité n'étoit point connu de l'ambassadeur : il en demanda la communication au marquis de Saint-Contest, ministre des affaires étrangères après la retraite de Puisieulx. Ce ministre refusa d'abord. Mais le maréchal de Noailles lui en envoya une copie, avec des observations très-sages qu'on peut regarder comme le fondement du pacte de famille conclu depuis.

On insiste sur le traité de Fontainebleau.

Il prouve que le traité de Fontaine-

Il falloit

1753. une alliance plus solide.

Observ. sommaires sur le traité de Fontain.

bleau, dont presque tous les articles regardoient la guerre de ce tems-là, & dont l'exécution étoit devenue impossible par les circonstances, est comme annullé par le traité d'Aix-la-Chapelle; en sorte que, si les deux couronnes doivent resserrer les nœuds de leur union, ce doit être l'objet d'une convention nouvelle & d'un véritable pacte de famille. Leur intérêt le demande : les Anglois & les Hollandois seroient peut-être moins entreprenans, s'ils présumoient moins de la modération & des ménagemens, avec lesquels on en use à leur égard. Il vaut mieux prévenir leurs offenses par ce moyen, que se laisser insensiblement réduire à la dure nécessité d'en tirer satisfaction.

Traité pour un tems.

Ibid.

« Un traité n'est ordinairement qu'une » union passagère, qui dure autant que » l'état où l'on étoit, soit de paix ou de » guerre, lorsqu'on l'a contracté; ou » qui se borne à quelque objet parti-

» culier, ſtipule la meſure des ſe- 1753.
» cours à ſe donner mutuellement dans
» les cas prévus, & détermine la ré-
» compenſe ou l'équivalent propor-
» tionné aux ſecours donnés par l'une
» des parties.

» Un pacte de famille unit les mai- *Vrai pacte de famille.*
» ſons régnantes, ainſi que leurs états.
» Il a naturellement deux objets, la
» conſervation des familles ſur le trône
» qu'elles occupent, & la conſervation *Ibid.*
» de leurs états dans leur intégrité. Ces
» ſtipulations doivent embraſſer tous les
» tems & toutes les circonſtances : la
» paix ni la guerre ne doit les altérer
» ni les changer. Les ſecours mutuels
» ne ſont ni déterminés ni bornés. Nul
» autre équivalent que la confiance d'un
» ſecours réciproque. L'amitié, la ſu-
» reté, la défenſe mutuelles, ſont les
» conditions eſſentielles de ce pacte.
» S'il n'engage point à intervenir dans *Obligations mutuelles.*
» toutes les guerres offenſives, il ne

» permet pas de rester simple specta-
1753. » teur. Dès qu'il résulte des événe-
» mens, que les succès & les suites
» de ces mêmes guerres affectent la
» sureté & la conservation des états de
» l'une des deux familles, il faut alors
» la secourir de toutes ses forces. En-
» fin, l'on se doit, dans toutes les
» occasions, le secours des bons offices,
» la communication des griefs que l'on
» peut avoir contre les autres puissances,
» & le concert des mesures pour re-
» pousser les injures qui peuvent donner
» atteinte à la paix, à la tranquillité, à
» la gloire & aux droits de l'une des
» deux familles, & de leurs états.

« Telle est l'idée que l'on se fait d'un
» véritable pacte de famille irrévoca-
Ibid. » ble, tel qu'on suppose qu'il devroit
» être entre la France & l'Espagne,
» & que l'on croit être de leur intérêt
» de contracter pour leur commun
» avantage ».

Le ministère de Versailles desiroit ardemment un traité de cette nature. Le duc de Duras entroit dans ses vues avec zèle, & avec toute la dextérité possible. Mais il n'obtint que des paroles incertaines ; soit que la cour de Madrid conservât encore trop de défiance, soit qu'elle craignît, comme Carvajal l'assura au nom du roi, que la conclusion d'un pareil traité ne devînt un prétexte de guerre, avant qu'on fût en état de la soutenir.

1753.

La cour de Madrid ne se prête point à ce qu'on desiroit.

Depuis le commencement de l'ambassade, le duc suivoit une affaire dont le maréchal de Noailles étoit spécialement chargé, par attachement pour une princesse bien digne d'exciter son zèle. Il s'agissoit de réconcilier avec la cour d'Espagne l'infant D. Philippe & l'infante, fille chérie de Louis XV. L'un & l'autre avoient déplu, ou faute de certains ménagemens, ou faute d'une administration convenable à l'état de

Affaire de l'infant & de l'infante.

1753. leurs affaires. On se plaignoit de ce qu'ils n'écrivoient ni au roi ni à la reine; on leur reprochoit de ne point régler leurs dépenses, & on les laissoit dans de fâcheux embarras. Leur établissement à Parme étoit d'autant plus dispendieux, qu'on y trouvoit moins de ressources; & qu'accoutumés à la magnificence des cours où ils étoient nés, ils en avoient pris le goût, qu'ils jugeoient même nécessaire pour soutenir l'éclat de leur naissance. Un petit état, mal administré jusqu'alors, ne pouvoit réellement suffire aux besoins des souverains. Louis XV, libéral envers sa fille, souhaitoit que le roi Ferdinand le fût envers son frère. Il offroit de partager avec l'Espagne les frais du subside qu'on leur donneroit.

Leur établissement à Parme.

Cette affaire coûta des soins infinis au maréchal de Noailles & au duc de Duras. Le premier avoit la confiance de l'infant & de l'infante, recevoit d'eux

Difficultés pour leur obtenir des secours d'Espagne.

1753.

toutes les marques d'une ſincère amitié, y répondoit par des conſeils pleins de ſageſſe, qui produiſirent leur effet, en applaniſſant les voies de la conciliation. Le ſecond vint à bout de lever toutes les difficultés que l'humeur, non-ſeulement du roi & de la reine d'Eſpagne, mais des miniſtres eſpagnols, oppoſoit aux arrangemens qu'on projetoit. Il ſe flatta de réuſſir bientôt; il eſſuya néanmoins les dégoûts d'une lenteur déſolante.

1754. Subſide qu'on leur accorde.

Enfin, le marquis de Grimaldi eut commiſſion d'aller à Parme examiner les choſes, & ce ne fut qu'au mois d'avril 1754 que l'affaire fut décidée. On accorda une penſion de deux cent vingt-cinq mille livres de notre monnoie à don Philippe, & une ſomme un peu plus forte pour payer ſes dettes. On fit eſpérer qu'il y auroit une augmentation dans la ſuite. De tels ſecours, quelque médiocres qu'ils paruſſent,

1754. joints à ceux de la France, pouvoient vivifier l'état de Parme, si jamais l'administration étoit entre les mains d'un homme habile, désintéressé, laborieux, attentif aux petits détails, & capable de vues supérieures. Le prince & la princesse jetoient déjà les yeux sur un François attaché à leur service, M. du Tillot, qui depuis s'est rendu célèbre dans cette administration ; mais l'Espagne vouloit alors arranger le gouvernement.

Révolution à la cour d'Espagne.

La cour de Madrid change tout-à-coup de face, lorsque l'ambassadeur de France sembloit toucher au dénouement de sa principale affaire. A force de patien[illegible] & de soins, il avoit dissipé les pr[illegible]tions de Carvajal : il étoit sûr des sentimens du confesseur ; il comptoit déjà sur le musicien Farinelli. Une maladie emporte Carvajal ; le duc d'Huescar, ennemi de la-Encénada, est chargé par *intérim* des affaires étrangères ; on les

Wal.

destine à Wall, ambassadeur en Angleterre,

terre, irlandois d'origine, né en France, mais ſecrettement favorable aux Anglois. 1754. Ils avoient depuis long-tems pour ambaſſadeur en Eſpagne Keen, politique adroit & profond, qu'une connoiſſance parfaite du pays, & l'argent qu'il y répandoit, rendoient extrêmement dangereux. Ces trois hommes devoient ſouhaiter la ruine du marquis de la-Encénada : elle arriva comme un coup de foudre, ſans que le duc de Duras eût pu la prévoir.

Keen.

Diſgrace de la-Encé-nada.

On avoit gagné la reine, avide d'argent ; on perſuada au roi que ſon miniſtre le trahiſſoit ; on engagea ce prince naturellement foible à le faire arrêter le 20 juillet, à une heure après minuit. La-Encénada ne démentit point ſon courage, & tomba de la plus haute fortune ſans montrer aucune foibleſſe. Ses papiers furent ſaiſis. Ils ne contenoient rien qui ne fût à ſa décharge. On trouva ſon teſtament fait en 1750,

1754. dans lequel il prioit le roi de vouloir bien être son légataire universel. On y trouva une lettre toute récente du pape, qui lui offroit le chapeau de cardinal : le ministre s'étoit excusé sur ce qu'il vouloit le tenir du roi, dont il avoit reçu tant de biens & tant d'honneurs pour lesquels il n'étoit pas né.

Désordres que produit cet événement.

Cette révolution consterna la cour & la ville. Le confesseur ni Farinelli ne furent pas moins étonnés que les autres, tant la trame avoit été secrette ; le dernier demanda même à se retirer « Tout » est en désordre, écrivoit le duc de » Duras ; une conjuration n'auroit pas » produit plus de confusion. Les gr[illegible] » qui ne l'aimoient point, ne dissimu» lent pas leur douleur ; les militaires » s'expliquent librement, moins par » l'attachement qu'ils avoient pour leur » ancien ministre, que par les consé» quences qu'ils en tirent ; les gens sages » & vrais Espagnols se désespèrent ; les

Lettre à M. de St-Contest. 27 juillet.

» financiers disent hautement qu'ils ne » fournniront pas un sou, & les marins » se regardent comme perdus : certai» nement ils vont être abandonnés ». 1754.

Le ministre n'étoit pas criminel.

La-Encénada avoit été peint, aux yeux du roi d'Espagne, comme un homme vendu à la France & au roi de Naples; qui sacrifioit les intérêts de son maître à ces deux puissances; qui n'avoit acquis que par ses concussions un immense mobilier; qui ne travailloit point, & se livroit par paresse à des subalternes qu'il laissoit voler publiquement. Il parut bientôt, par les adoucissemens qu'on mit à sa [illegible]ace, que la haine & l'envie lui avoient supposé des crimes.

On inspire au roi la neutralité.

Mais Huescar & Wall n'en étoient pas moins éloignés de ses principes. Déjà ils tâchoient d'inspirer au roi une entière neutralité : ils insinuoient que la France ne desiroit qu'une rupture avec l'Angleterre; qu'entraînée par les sug-

1754. gestions du roi de Prusse, elle se brouilleroit aussi avec l'Allemagne; que l'Espagne joueroit le plus beau rôle, en demeurant simple spectatrice de ces différends; qu'elle en deviendroit alors l'arbitre, & donneroit la loi à toute l'Europe. Un tel systême étoit aussi faux que contraire à l'union desirée.

Noailles ranime le courage de l'ambassadeur.

Lettres du 13 & du 22 août.

Dans ces circonstances, le maréchal de Noailles n'oublia rien pour ranimer le courage de l'ambassadeur, & pour l'aider de ses conseils. « Souvenez-» vous, mon cher duc, lui dit-il, que » tout ministre dans une cour étran-» gère, quelque intime que cette cour » puisse être, doit être impartial par » les ministres du pays où il se trouve... » Il ne faut jamais qu'un événement » puisse nous ébranler, & il n'en ar-» rive guère, qu'il ne s'offre en même » tems de nouveaux moyens & de nou-» velles ressources... Il est fâcheux d'avoir

» des difficultés à vaincre, il est glorieux 1754.
» de les surmonter; & il n'y a pas de
» philosophie assez apathique pour ren-
» dre insensible au plaisir de déconcerter
» ses envieux.... Un ministre dans les
» pays étrangers ne peut être trop ré-
» servé sur les pronostics; & il y a
» dans l'esprit humain une semence
» de malice, qui engage à relever vo-
» lontiers les erreurs en ce genre. Je
» vous prie cependant de ne me point
» priver de vos conjectures. On peut
» & l'on doit répandre avec liberté &
» confiance toutes ses idées, même ses
» rêves, dans le sein de son ami. Mais
» vous devez apporter beaucoup de cir-
» conspection, lorsque vous parlerez
» des événemens du futur contingent,
» dans les dépêches destinées à être lues
» dans le conseil du roi ».

Conseil de prudence.

En même-tems le maréchal travailloit à un long mémoire, que Louis XV devoit envoyer au roi d'Espagne, pour

Les Anglois taxent Louis XV de vouloir la guerre.

1754. le détromper des fausses préventions qu'on cherchoit à lui donner. Les Anglois, malgré leurs entreprises violentes en Amérique & dans les Indes orientales, osoient assurer qu'ils ne respiroient que la paix, & accusoient la France de vouloir allumer la guerre par ambition. Cette ruse politique étoit appuyée par Wall, soit qu'il fût de bonne-foi ou non. Le mémoire démontre la vérité. On y voit toutes les démarches pacifiques de Louis; on y voit sa modération inaltérable, qui auroit produit de meilleurs effets, si le gouvernement avoit eu autant de nerf pour soutenir la guerre que d'envie de l'éviter.

Sa conduite les démentoit.

Mémoire du maréchal de Noailles. 1er octobre.

Depuis le traité d'Aix-la-Chapelle, il ne cessoit réellement de calmer par tous les moyens possibles la fermentation de l'Europe. Les cours de Vienne, de Londres & de Pétersbourg ayant voulu soulever l'empire sous de vains

prétextes, contre les rois de Prusse & de Suède, il avoit dissipé cet orage. Il avoit ensuite promis de concourir à l'élection de l'archiduc Joseph pour roi des Romains, pourvu qu'elle se fît conformément aux lois de l'empire. En un mot, il s'étoit efforcé de terminer entre ces puissances tous les différends qui tendoient à une rupture. 1754.

Les contestations avec l'Angleterre au sujet de l'Amérique septentrionale, & spécialement des limites de l'Acadie, devoient finir à l'amiable, pour peu que cette nation ambitieuse voulût se prêter à un accommodement. Des commissaires furent nommés de part & d'autre, & s'assemblèrent en septembre 1750. Les Anglois avancèrent des prétentions exorbitantes; on y opposa un mémoire fondé sur des preuves certaines. Ils demandèrent qu'on en suspendît la publication, de peur qu'elle n'excitât en Angleterre des mou-

Commissaires pour terminer les différends à l'amiable.

Ibid.

vemens contraires à la paix. On y consentit. Ils ne cherchoient qu'à traîner l'affaire en longueur ; & au commencement de 1753, ils manifestèrent assez leur intention, par une chicane qui arrêta le cours des conférences. Jusqu'alors ils avoient traité en langue françoise : c'étoit l'usage de l'Angleterre, même en traitant avec d'autres cours. Tout-à-coup ils refusèrent de donner leurs mémoires en françois. On leur représenta en vain que la France ne prétendoit, par cet usage, aucune prééminence de nation à nation. Ils s'opiniâtrèrent dans leur refus, & dès-lors cessa tout le travail des commissaires.

1754. Chicane des Anglois, qui rompt les conférences.

Ibid.

Leurs entreprises.

Cependant les Anglois augmentoient leurs forces en Amérique, y envoyoient des troupes, y étendoient leurs limites, construisoient des forts sur le territoire de la France, travailloient à débaucher les sauvages nos alliés, formoient des établissemens sur la rivière

de l'Ohio, d'où ils pouvoient envahir nos poſſeſſions. On eſſuya même de leur part quelques hoſtilités mêlées de perfidie; & ils ne ſe montroient guère plus modérés ſur les côtes d'Afrique ni dans les Indes. 1754.

Noailles, en expoſant ces faits, découvre le danger qui menace les colonies eſpagnoles ainſi que les nôtres. Convaincu que l'Angleterre médite la conquête d'une grande partie de l'Amérique, pour dominer ſouverainement en Europe par les richeſſes, il met dans le plus grand jour la néceſſité de ſe réunir contre ſes dangereuſes entrepriſes.

Néceſſité de s'y oppoſer.

Ibid.

« Telle eſt, dit-il, la célèbre balan» ce du pouvoir, le fameux équilibre » de puiſſance, que les Anglois font » tant valoir & dont on parle depuis » ſi long-tems. Comme les deux ſeu» les puiſſances qui peuvent y oppoſer » des obſtacles efficaces, ſont la France

Ils veulent déſunir la France & l'Eſpagne.

1754. » & l'Efpagne, ce n'eft qu'en les dé-
» funiffant qu'on peut parvenir à l'exé-
» cution de ces grands deffeins; &
» c'eft-là le vrai motif des foins infati-
» gables, que la cour d'Angleterre em-
» ploie pour rompre les liens de leur
» union, cimentée tant de fois par le
» fang des fujets des deux monarchies.

Motifs qui doivent refferrer leur union.

» Mais ces efforts, & la fource dont
» ils viennent, ne peuvent être pour
» elles qu'un avertiffement de les ref-
» ferrer chaque jour davantage. En ef-
» fet quelles font les cours qui veulent
» les divifer? celles même qui ont
» entrepris de ravir à main armée le
» trône d'Efpagne & celui des Indes
» à Philippe V, père de fa majefté
» Catholique, & qui ont été de tout
» tems les rivales & les ennemies irré-
» conciliables des diverfes branches de
» la maifon de France. Quelle eft la
» puiffance qu'ils veulent rendre fuf-
» pecte au roi Catholique? celle même

» qui a acquis pas ses travaux, ses 1754.
» trésors, & le sang de ses sujets,
» ce trône d'Espagne au roi Philippe V
» & à sa postérité. Quel est le prince
» dont ils veulent rompre l'union avec
» le roi d'Espagne? c'est celui qui lui
» est attaché par le triple nœud du
» sang, de l'estime & de l'amitié; qui
» n'a d'autre ambition que de mainte-
» nir la tranquillité générale; & à qui
» la gloire & les intérêts de l'Espa-
» gne sont aussi chers que les siens
» propres? Quel est le monarque enfin
» à qui ces cours en veulent impo-
» ser? un roi dont la probité fait le
» caractère distinctif, un roi qui a pris
» la justice pour appui de son régne,
» & dont la tendre amitié est égale à
» celle de S. M. pour lui... Il ne reste
» de défenseurs à l'Europe que le roi
» & le roi d'Espagne; & c'est dans leur
» union & & leur prévoyance que rési-

1754.

» de le salut de leur empire & celui » de l'Europe entière ».

Louis appuie les raisons du maréchal.

Louis envoya ce mémoire à Ferdinand, avec une lettre dont le maréchal de Noailles lui avoit donné le projet, approuvé des autres ministres.

Lettre de Louis XV au roi d'Espag. 1er octobre.

« J'ai trop de motifs, dit-il, qui m'assurent des sentimens de votre majesté, pour penser que j'aie besoin de » lui développer les miens. Cependant » pour arrêter les suites que pourroient » avoir, dans votre cour, les pratiques » & manœuvres sourdes de gens ou » prévenus, ou mal intentionnés, en » y répandant de semblables propos, » je me suis déterminé à faire dresser un mémoire que j'ordonne au duc » de Duras de remettre à V. M. Je la » prie de vouloir bien le lire. Elle y » verra la patience sans mesure que j'observe depuis quatre ans, par rapport » aux injustes procédés de l'Angleterre ».

A cette lettre, le roi Ferdinand répondit par toutes les assurances d'une sincère amitié, insistant néanmoins sur le besoin de la paix, & se montrant bien résolu de la maintenir. Sa réponse étoit accompagnée d'un mémoire, où l'on disoit : « Sa majesté Catholique » comprend l'importance de la bonne » harmonie des deux couronnes, & des » branches de la maison de Bourbon. » Mais ayant toujours devant les yeux » la jalousie avec laquelle les autres » puissances l'ont considérée & la re- » gardent encore, en même-tems que » par inclination & par convenance » elle desire & tâche de la cimenter, » elle croit que pour le bien commun, » & pour que les autres puissances » la respectent, sans craindre qu'elle » produise une conspiration ouverte, » il est de l'intérêt des deux monar- » ques de ne pas faire trop d'éclat. » La tranquillité générale dont l'Eu-

1754.

La cour d'Espagne ne se rend point à ses desirs.

Lettre & mémoire du 27 novemb.

1754. » ope jouit, l'application avec laquelle » ses princes tâchent d'en retirer le » bénéfice, persuadent qu'aucun d'eux » ne se portera facilement à la troubler dans le cas présent, ... & qu'au » contraire chacun tâchera, avec ses alliés, d'appaiser l'ardeur des esprits » pour éteindre cette étincelle de discorde, &c. »

Les Anglois vouloient cependant la guerre.

Ou Wall étoit lui-même dans l'erreur, ce qu'on ne peut présumer, ou il trompoit le roi d'Espagne. Certainement les Anglois vouloient la guerre, s'y préparoient, la commençoient en quelque sorte. Ils n'ignoroient pas leurs avantages sur la France, affoiblie par des plaies internes, par le mécontentement des peuples, par le mauvais état des finances & de la marine, par le peu de concert du ministère. Leurs dettes étoient énormes, mais ils comptoient sur leur crédit; ils espéroient qu'en détruisant notre commerce, ils

augmenteroient infiniment leurs ressources. La nation échauffée entraînoit la cour : des ministres pacifiques n'auroient pu résister à ce torrent. 1754.

Louis XV ayant demandé au conseil, que chacun donnât par écrit son sentiment sur la situation des affaires, le maréchal de Noailles écrivit encore un mémoire, où le système politique des Anglois étoit développé. 1755. Noailles développe leur système d'ambition.

« Quelque chimérique, dit-il, que » soit le projet de la monarchie universelle, celui d'une influence universelle par le moyen des richesses » cesseroit d'être une chimère, si une » nation parvenoit à se rendre seule » maîtresse du commerce de l'Amérique. La partie du nord, occupée » par les François & par les Anglois, » en est la partie la plus peuplée, la » plus forte en hommes, & peut-être » la seule susceptible de l'être à un » certain point, par la nature du cli- Mém. du 15 février. Avantages de l'Amérique septentrionale.

1755. » mat ; en ſorte que le vrai moyen
» de parvenir à ſe rendre maître de
» l'Amérique entière, feroit de s'em-
« parer de l'Amérique ſeptentrionale :
» c'eſt dans cette vue que les Anglois
» n'ómettent aucun moyen d'en chaſ-
» ſer les François. Plus l'Angleterre
» eſt épuiſée par ſes dettes, plus elle
» pourſuit avec ardeur & avec conſ-
» tance l'exécution d'un projet, qui
» mettroit des richeſſes immenſes en
» ſa diſpoſition, & qui lui fourniroit
» des reſſources qu'elle ne pourroit
» peut-être ſe procurer d'aucune au-
Néceſſité de la défendre. » tre manière.... La deſtinée des états,
» ſire, eſt dans les mains de dieu.
» Ce qui dépend des hommes eſt de
» ſe conduire avec ſageſſe, juſtice &
» prudence, de veiller ſurtout à la
» conſervation de leur honneur & de
» leur réputation ; & il feroit moins
» honteux pour la France d'abandon-
» ner l'Amérique aux Anglois, après

» une guerre malheureuſe, que de la » leur laiſſer envahir en pleine paix, » ſans tenter de la défendre ..... » 1755.

Joindre la modération & la fermeté.

« Enfin, ſire, on ne doit rien omet- » tre tant pour prévenir la guerre, s'il » eſt poſſible, que pour la faire avec » ſuccès, ſi l'on s'y trouve forcé par la » conduite & par les meſures de l'An- » gleterre. On ne peut uſer de trop de » modération ni de trop juſtice, pour ôter » tout prétexte aux imputations dont » elle cherche à noircir la France; on ne » peut avoir trop de ſoins ni de vigilan- » ce, pour détruire dans toutes les cours » les impreſſions défavorables, que ſes » émiſſaires ne ceſſent d'y répandre; » on ne peut enfin ſe conduire avec » trop de fermeté, puiſqu'on a recon- » nu par expérience, que tous les » ménagemens qu'on a eus pour » l'Angleterre, n'ont ſervi juſqu'ici » qu'à l'encourager à en manquer » de nouveau pour la France ».

1755.

Avis du maréchal.

L'avis du maréchal étoit de faire passer des troupes dans les colonies, & d'assembler un corps considérable sur la Meuse, parce que la crainte d'une guerre de terre pouvoit seule contenir les Anglois, & en imposer à leur roi par le danger qui menaceroit son électorat de Hanover. On devoit, selon lui, montrer une ferme résolution de repousser la force par la force, mais aussi de préférer les voies de conciliation à celles des armes.

L'Angleterre devoit se repentir un jour de son ambition.

Ses réflexions sur les projets de l'Angleterre, ses craintes pour les colonies françoises, n'étoient que trop bien fondées. Mais la politique pouvoit assurer dès-lors, que si l'Angleterre parvenoit au but de son ambition, elle y trouveroit un principe de décadence. Une excessive grandeur affoiblit toujours les ressorts d'un gouvernement: ou la corruption le dégrade, ou la discorde le déchire; & les peuples ambitieux

vengent eux-mêmes tôt ou tard l'humanité, des maux dont ils l'ont fait gémir. 1755.

Cependant il étoit affreux que, pour des disputes sur quelques cantons de l'Amérique, on vît le feu de la guerre prêt à recommencer ses ravages, & que l'honneur de la France insultée exigeât que l'on courût les risques de cet incendie. Il étoit sur tout malheureux que les conseils de Noailles, depuis la paix, eussent été inutiles; qu'on n'eût pris aucune précaution contre le danger, & que des moyens tardifs ne pussent désormais suppléer à ceux qu'on auroit dû prendre. Ce que le maréchal écrivoit à l'ambassadeur devoit inspirer beaucoup d'inquiétude.

Sujets de douleur pour la France.

» Nous donnons le spectacle des » préparatifs d'une guerre, dont le suc- » cès ne seroit pas douteux, si nous » ne nous étions pas négligés sur no-

Négligence fatale du ministère.

Le maréchal de Noailles au duc de Duras. 24 avril.

1755. » tre marine, & que nous fussions en » état aujourd'hui de mettre une quarantaine de vaisseaux en mer. Mais » nous n'avons point pensé à augmenter nos forces, ni à prendre » les mesures nécessaires pour combattre nos ennemis à armes égales. J'ignore même si l'on a un projet fixe » & bien médité. On ne pense à rien; » on désaprouve même ceux qui se » donnent la peine de penser à quelque » chose. Former des plans, en combiner » les différentes parties, en prévoir les » inconvéniens, en assurer l'exécution, » cela s'appelle ici avoir l'esprit systématique ; & nos politiques ne » connoissent point de plus grand outrage, que celui d'en être soupçonnés ».

On n'avoit rien fait de ce qu'il auroit fallu faire.

« On auroit pu, comme je le proposai en 1749, faire défiler successivement, sans éclat & sans bruit,

» des troupes dans le Canada, qui y » seroient entrées sans courir aucun » risque, & qui y auroient contenu » les Anglois dans les bornes de leurs » possessions; au lieu que nous ne » saurions être aujourd'hui bien rassu- » rés sur le sort de celles que nous » y envoyons. Les François que nous » y avons déjà, sont exercés dans le » métier de la guerre : les Anglois au » contraire n'y sont que de simples » cultivateurs. Nous n'avons pas su pro- » fiter, quand il en étoit tems, de » nos avantages; & je ne connois point » ceux que nous pouvons nous pro- » mettre, dans l'état où se trouvent les » choses par notre inaction & notre » indolence ».

1755.

« L'Espagne est trop intéressée à se » joindre à nous, si la guerre a lieu, » pour ne pas prendre ce parti. Mais » les épreuves que nous avons faites, » ne permettent plus de réunir les deux

Difficulté d'agir avec les Espagnols.

1755. » nations sous le même commande-
» ment. Chacune veut s'attribuer l'hon-
» neur du triomphe dans les victoires,
» & rejeter dans les défaites récipro-
» quement l'une sur l'autre la cause des
» disgraces : d'où il ne résulte que des
» jalousies & des aigreurs toujours fa-
» vorables aux ennemis. Il faut que
» les François & les Espagnols agissent
» séparément, à moins que des be-
» soins pressans n'exigent un redouble-
» ment de secours, qu'une nation ne
» pourroit se procurer sans recourir
» à l'autre ».

Wall détermine le roi d'Espagne à la neutralité

Le duc de Duras, encore plus que le maréchal de Noailles, se flattoit toujours que l'attachement du roi d'Espagne pour sa maison, que l'intérêt de sa couronne, lui feroit prendre un parti si convenable. Mais la cour de Londres, sans doute mieux instruite, comptoit sur la neutralité de celle de Madrid, & vouloit profiter de la foi-

blesse de la France. Elle fit enfin sa déclaration de guerre en attaquant les vaisseaux François. Wall persuada au roi que c'étoit une insulte particulière, susceptible d'accommodement; une étincelle qui pouvoit embraser l'Europe, si l'Espagne n'usoit de la plus grande circonspection; qu'on seroit toujours à tems de se déclarer, en cas que la guerre devînt sérieuse; qu'on la rendroit générale par une démarche précipitée; & qu'alors on deviendroit responsable, devant dieu, des calamités qu'elle entraîneroit sur l'Europe. Frappé de ces raisons ou de ces prétextes, le monarque scrupuleux & pacifique fit assez entendre, même par des réponses ambigues de son ministre, qu'il se borneroit à une entière neutralité.

1755.

Le duc de Duras au maréchal de Noailles. 6 août.

Déjà le duc de Duras finissoit ses trois ans d'ambassade. Un homme de son rang ne pouvoit plus, dans de pa-

Le duc de Duras finit son ambassade.

1755. reilles conjonctures, rester en butte aux préventions du ministère espagnol. Il demanda son rappel, comme on le desiroit; & Louis XV lui donna sur le champ des preuves de satisfaction, récompenses de son zèle & de ses travaux. La mort de Carvajal, & la disgrace de la-Encénada, furent pour lui un de ces événemens malheureux, qui renversent subitement dans les cours les projets les mieux conçus & les plus justes espérances.

Conseils du maréch. de Noailles au roi.

Jamais la France ne s'étoit trouvée, depuis le commencement du régne, dans une situation aussi périlleuse. On avoit négligé les conseils du maréchal de Noailles, on devoit s'en repentir. Animé du même zèle qu'auparavant pour le bien public, malgré le poids de la vieillesse, il travailla encore en ministre également éclairé & laborieux.

Mémoire du 20 juillet.

Dans un premier mémoire, il indique au roi ce que les conjonctures exigent de

de plus pressant, soit pour la sureté du royaume & des colonies, soit pour la défense du commerce & pour diminuer les avantages des Anglois. » Rétablir votre autorité au-dedans, lui » dit-il, & toujours dans la vue de » n'en faire usage que selon votre » équité naturelle, c'est un préalable » sans lequel vous ne pouvez ni vous » défendre contre vos ennemis ni les » attaquer ». 1755.

Dans un second mémoire, il traite une question qui embarrassoit & divisoit le conseil, savoir s'il ne conviendroit pas de rendre la guerre générale en attaquant les Pays-bas, plutôt que de la faire seulement aux Anglois par mer, étant, hors d'état de se défendre contre eux. Le roi avoit ordonné aux ministres de discuter par écrit le pour & le contre. Noailles fait voir d'abord les avantages que produiroit une conquête rapide des Pays-bas, supposé qu'elle fût

Si l'on doit agir par mer ou par terre.

Mém. du 21 juillet.

1755. Inconvéniens d'une entreprise sur les Pays-bas.

possible comme on le disoit ; conquête qui pourroit se justifier par l'infraction du traité d'Aix-la-Chapelle, dont toutes les puissances contractantes avoient fait une garantie réciproque. Mais il observe que c'est le moyen de s'attirer une guerre générale ; que cette guerre paroîtra vraisemblablement très-injuste. Si elle est malheureuse, que n'aura-t on pas à craindre ? Si elle se soutient sur terre avec une espèce d'égalité, la France, *qui dépense toujours le double de ses ennemis*, épuisée d'hommes & d'argent, sera peut-être encore heureuse de faire à l'Angleterre de grands sacrifices, pour acheter une paix capable de lui enlever sa considération, en rehaussant celle des Anglois. Dans la dernière guerre, tout étoit incomparablement plus favorable au-dedans & au-dehors. Qu'en est-il cependant résulté ? quoique le roi rendît généreusement ses conquêtes, ses ennemis n'ont signé qu'à regret le traité d'Aix-la-Chapelle.

Après avoir exposé tous les dangers d'une guerre générale : » Voilà, sire, » continue le maréchal, un tableau » fort effrayant. Il est peut-être trop » chargé, & peut-être aussi ne con- » tient-il rien qui ne soit dans l'ordre » des choses très-possibles ». 1755.

» S'il falloit absolument se fixer à une » résolution, mon opinion seroit de » porter tous ses efforts à se défendre » contre l'Angleterre. Si on partage ses » vues, & qu'on les tourne du côté de » la guerre de terre, celle-ci absorbe- » ra tout : le dénouement en sera » de laisser les Anglois plus puissans » qu'ils n'auront jamais été, & par » conséquent les maîtres du sort de la » France en particulier, & de l'Euro- » pe en général. Ce n'est que dans une » guerre maritime, & au milieu même » des disgraces que V. M. peut espérer » de former sa marine, & de lui redon- » ner cette ame & cette vie qu'elle

Noailles préfere une guerre maritime, quoique nécessairement malheureuse.

1755. » a eue pendant un tems, sous le régne » du feu roi, qu'elle a perdue par des » circonstances & des événemens singuliers, par une politique mal entendue, mais peut-être forcée, vu la » situation où se trouvèrent l'Espagne » & la France par le testament de Charles II après la mort de ce prince ».

Sa politique justifiée par l'événement.

Qu'on réfléchisse aux événemens d'une guerre déplorable, où la France, quoique unie à l'Autriche, a essuyé sur terre autant de malheurs que sur mer; & l'on jugera si le conseil du maréchal de Noailles étoit fondé en raison. C'est lui qui proposa l'expédition de Minorque, par laquelle on débuta glorieusement contre les Anglois en 1756; mais il connoissoit trop bien les vices du gouvernement, pour ne pas craindre & ne pas prévoir les maux qui devoient en être la suite.

Son zèle à représenter

En 1753, il avoit eu le courage d'écrire au roi une lettre pleine de

force & de vérité, sur les désordres publics dont l'influence devenoit chaque jour plus dangereuse. Les morceaux que j'en vais transcrire, apprendront du moins que la cour possédoit encore un vrai citoyen.

Les désordres.

« J'ai vu, sire, une partie des tems » heureux du régne du feu roi; j'en » ai vu les revers & les malheurs; j'ai » vu le feu roi dans l'amertume & la » douleur, son conseil dans le décou- » ragement, & ses peuples dans la dé- » solation: mais je n'ai point vu des » tems aussi critiques, & qui annon- » cent des suites plus fâcheuses que » les circonstances où nous sommes. » J'avoue à V. M. que je me sens in- » térieurement agité & tourmenté par » les mouvemens secrets de ma cons- » cience & de mon honneur, pour » développer à mon roi les sentimens » les plus intimes de mon ame: je

Sa conscience l'oblige de parler.

Lettre au roi du 6 mai.

» craindrois même ſur la fin de mes » jours, qui ne peuvent déſormais être » bien longs, de me voir livré aux » plus cuiſans remords, ſi je diſſimu- » lois à V. M. ce que je ſais, ce que » je vois, ce que j'entends de ce qui » peut intéreſſer le bien de ſon état » & ſa gloire perſonnelle.... »

Diſcrédit du gouvernement.

» Tant qu'un gouvernement, ſire, » conſerve ſon crédit & ſon autorité, » il y a des remèdes à tout. Mais » lorſque les ſentimens & les princi- » pes qui entretiennent dans les ſujets » l'eſprit d'obéiſſance, de ſoumiſſion, » & l'amour de leur prince & de leur » patrie, viennent à ſe pervertir & » s'anéantiſſent; alors malgré un cal- » me apparent, & qui n'eſt pas tel » aujourd'hui, le danger eſt plus grand » qu'on ne penſe, & ſans qu'on s'en ap- » perçoive, un état penche vers ſa » ruine ».

Diviſions

« L'inclination naturelle des Fran-

» çois eſt d'aimer leur prince. Tous » ceux qui ont l'honneur de vous approcher, ſire, ſe livrent aux impreſſions » que font ſur eux votre bonté & » votre affabilité. Les peuples ſuppoſent volontiers que les maux qu'ils reſſentent ſont ignorés; que s'ils étoient » connus, on y remédieroit : cette idée » les conſole, & entretient quelque » tems leur amour pour le ſouverain. » Mais ces ſentimens s'altèrent bientôt, lorſque les diviſions dans le » gouvernement & à la cour ſont publiques, que le dernier bourgeois » de Paris en eſt informé, qu'il n'y a » pas d'étranger qui n'en ſoit inſtruit, » que les maux qui en ſont une ſuite » néceſſaire ſe font ſentir au-dedans » & au-dehors : on ne peut plus ſuppoſer alors que le maître, témoin » de tout ce qui ſe paſſe à la cour, » ne les ſache; & l'idée qu'il les » tolère, détruit, ſire, l'opinion que

intérieures, qu'un roi ne peut ignorer & qu'il devroit étouffer.

» les étrangers doivent avoir de V. M.
» & aliènent les esprits de vos pro-
» pres sujets ».

Désordre général.

« Le trouble & la confusion régnent
» dans tous les ordres de l'état, la
» licence est extrême; on ne connoît
» plus de régles, de bienséances ni
» de subordination; chacun vise à l'in-
» dépendance; on ne voit que mécon-
» tentement, & on n'entend que mur-
» mures; la fermentation des têtes est
» portée au dernier degré; toute ému-
» lation est éteinte; toutes les connois-
» sances utiles s'anéantissent; & les
» hommes capables de servir l'état
» deviennent si rares, qu'à peine on
» en nomme encore quelques-uns ».

Ruine des principes.

« On ne compte plus sur d'autres
» moyens pour parvenir que ceux de
» l'intrigue, de la cabale, de la faveur &
» de la protection; l'amour de la patrie
» & du nom françois est devenu un ri-
» dicule; il s'est introduit une fausse

» philosophie qui conduit à la mollesse, » au luxe & à l'indolence; on n'envi» sage qu'avec indifférence les trou» bles qui peuvent agiter l'état, & si » l'on daigne en parler, ce n'est que » pour fronder le gouvernement...... » C'est à ce renversement de tous prin» cipes, qu'on doit attribuer la division » qui sépare si scandaleusement le cler» gé & les magistrats. Les choses sont » arrivées à un tel point; qu'il est d'une » nécessité absolue d'y apporter les plus » prompts remèdes. On a osé dire dans » votre conseil que cela étoit impossi» ble; mais rien, sire, ne vous sera » impossible lorsque vous le voudrez » bien, & que vous le voudrez effica» cement ».

Querelles du clergé & de la magistrature.

(Les particularités qui suivent, quoique très-connues dans le tems, me paroissent de nature à ne pouvoir être publiées).

Décourage-ment des bons citoyens.

« M'eſt-il permis, ſire, d'en faire » l'aveu à V. M.... ? Les circonſtan- » ces actuelles ſont ſi capables de flé- » trir le cœur, que tout homme ver- » tueux eſt tenté de ſe concentrer en » lui-même. Mon âge & l'ancienneté » de mes ſervices ſuffiroient ſeuls pour » me faire deſirer la retraite, ſi » mon zèle & mon attachement pour » la perſonne ſacrée de V. M. ne me » retenoient auprès d'elle ».

Vérités qu'on ne peut dire ſans un grand courage.

« Pardonnez-moi, ſire, d'avoir oſé » entrer dans un auſſi triſte détail avec » V M. Mais je la ſupplie de conſidérer » que c'eſt le dernier effort du courage, » & l'effet de la juſte confiance que » l'on doit avoir dans la probité de » ſon maître, dans ſa droiture & dans » ſon amour pour la vérité, que d'oſer » lui annoncer que ſon gouvernement » s'affoiblit, que ſon autorité ſe perd, » que les liens qui lui attachent ſes » peuples, ſe rompent journellement,

» & que l'opinion des étrangers s'altère.

« Il y a peu de perſonnes dans votre » cour, ſire, qui ne préfèrent à une pa- » reille démarche un ſilence prudent, je » l'avoue, mais qui n'en eſt pas moins » criminel. Et quelles en ſeroient les » funeſtes ſuites ? des malheurs aux- » quels il devient impoſſible de re- » médier, & qui font alors connoî- » tre aux rois, mais trop tard, qu'ils » n'ont point eu de véritable ſerviteur » qui les aimât pour eux-mêmes, & » qu'ils n'ont eu que des courtiſans, » des flatteurs, des miniſtres foibles, » intéreſſés & peut-être infidèles ». Silence criminel.

Trop de cabales & d'illuſions environnoient le trône, pour que ces remontrances fuſſent efficaces. La mort du marquis de Saint-Conteſt, en 1754, occaſionna des mutations dans les départemens, ſans que les affaires changeaſſent en mieux. La guerre Inutilité des bons conſeils.

s'alluma : tout devoit faire trembler pour l'avenir.

Le maréch. de Noailles demande sa retraite.

Le maréchal de Noailles, dont le zèle ne s'étoit jamais découragé, sentit enfin que l'âge & les circonstances l'obligeoient à se retirer du conseil.

Il écrivit au roi, le 28 mars 1756, cette lettre attendrissante :

« SIRE,

Ses raisons exposées avec éloquence.

» Après avoir vieilli au service de » V. M. & à celui du feu roi votre » auguste bisaïeul, je crains de succomber bientôt sous le poids des années & des infirmités. Peut-être n'aurai-je plus dans peu la force de sentir mon état, moins encore le courage d'en faire le triste aveu, & de » prendre en conséquence le parti le » plus convenable.

» Depuis long-tems, sire, je me sens » combattre par deux sentimens opposés. A ne consulter que les mouve-

» mens de mon cœur, ainſi que le
» zèle & l'attachement que j'ai voués
» à V. M. dès l'inſtant de ſa naiſſance,
» tout me porteroit à ne m'éloigner
» jamais de ſa perſonne.

» Mais la raiſon & les plus ſérieu-
» ſes réflexions me font ſentir que l'heu-
» re de la retraite eſt enfin arrivée. Mes
» forces ne répondent plus à mon zèle.
» V. M. eſt témoin elle-même d'une
» ſurdité qui augmente chaque jour;
» ma vue s'affoiblit : j'ai beaucoup de
» peine à écrire, & même à lire.
» Mes jambes fléchiſſent & ne ſup-
» portent qu'avec peine le poids de
» mon corps. Ce qu'il y a de plus eſ-
» ſentiel, c'eſt que les facultés de l'eſ-
» prit dépériſſent avec celles du corps.
» Ma mémoire ſe perd : j'ai ſouvent
» peine à rappeler les noms propres les
» plus ordinaires : je n'ai plus l'eſprit
» auſſi préſent : les idées ſont lentes à
» s'offrir & plus difficiles à ſe mûrir

» & à se combiner. En un mot, sire,
» je sens tous les avant-coureurs de la
» décrépitude, qui m'annonçent que je
» ne dois plus m'occuper que du der-
» nier avenir & du soin de m'y pré-
» parer.

» Voilà, sire, dans la plus exacte
» vérité l'état où je me trouve. Je
» tremble de végéter au milieu de vo-
» tre cour, d'y faire un personnage
» indécent, d'y devenir à charge; &
» je n'envisage rien de plus humiliant
» que de se survivre à soi-même, & de
» ternir ainsi la fin d'une longue car-
» rière.

» Tous ces motifs m'engagent, sire,
» à supplier V. M. de me permettre
» de passer dans la retraite & le repos
» les restes d'une vie, qui a été uni-
» quement consacrée à son service & à
» celui de son état.

« J'ose cependant, sire, demander
» à V. M. de me conserver mon appar-

» tement, afin que j'aie la consolation » de pouvoir plusieurs fois dans l'année » lui présenter mes hommages, & » qu'elle daigne permettre au plus vieux » de ses serviteurs d'approcher de sa » personne, & de compter au nombre » de ses jours heureux ceux auxquels il » aura la satisfaction de voir un maître, » qu'il a toujours également chéri & » respecté.

» Du fond de ma retraite, je ne » cesserai, sire, d'offrir mes vœux pour » la gloire, le bonheur & la tranquillité » de V. M.

» Conservez-moi, sire, vos précieuses » bontés. Ne doutez jamais de ma par- » faite reconnoissance de celles dont je » vous suis redevable, ainsi que de » toutes les graces que j'ai reçues de » V. M. Je la conjure de rendre justice » à l'attachement sincère, au zèle ardent » que j'ai toujours pour son service, » que l'âge ne peut éteindre ni amortir,

» & qui sera toujours profondément
» gravé au fond de mon cœur jusqu'à
» mon dernier soupir ».

Réponse de la main du roi.

Le roi approuve sa démarche.

« Mon cousin. Quelque peine que
» je ressente d'être privé des conseils,
» & des marques d'un attachement qui
» m'étoit aussi agréable qu'utile, je ne
» puis qu'applaudir au parti que votre
» sagesse vous fait prendre, & je vous
» accorde la permission que vous me
» demandez de vous retirer. Je vous
» accorde aussi celle de garder votre
» appartement ici, & desire que vous
» en fassiez usage long-tems, & que
» vous jouissiez encore bien du tems de
» la justice que je rends à vos anciens
» services, & à votre attachement à ma
» personne depuis le jour de ma naissance;
» mes bontés & ma bienveillance
» lance en feront toujours le prix. Sur
» ce, je prie dieu, &c. A Versailles,
» le 13 avril 1756 ».

C'étoit le tems où les passions prenoient le plus d'empire à la cour. Noailles y devoit paroître déplacé; mais Louis XV conserva pour lui les sentimens qu'il méritoit.

À la fin de l'année 1758, le maréchal le pria de faire passer la charge de capitaine des gardes au duc d'Ayen son fils, & d'en accorder la survivance à son petit-fils le comte (aujourd'hui duc) d'Ayen. Après avoir donné pour motifs son âge de 80 ans, & les services rendus dans cette charge par quatre générations consécutives de sa famille, pendant le cours de cent dix années, il ajoute: « Je ne tomberai pas, sire, » dans l'inconvénient & le ridicule des » pères & grands-pères, en vous exaltant le mérite & les talens du comte » d'Ayen. Je me bornerai à dire simplement à V. M. que jusques à présent nous n'avons reconnu en lui » que des dispositions, qui peuvent

Le maréch. demande une survivance pour son petit-fils.

Lettre au roi. 23 décemb.

» nous annoncer de quoi faire un très-
» bon sujet. Il est capable d'application ;
» on a été content de lui aux camps de
» paix, où il a été avec son régiment.
» Il a depuis fait deux campagnes,
» pendant lesquelles, je ne craindrai
» pas de le dire, personne n'a mon-
» tré plus de volonté ni plus d'ardeur
» pour le métier de la guerre. J'espère,
» sire, avec confiance, que V. M. ne
» fera pas moins éprouver de bontés à
» ma race, que le feu roi en a fait
» éprouver à mes ancêtres. Mon père
» n'avoit qu'environ douze ans, lorsque
» Louis XIV lui donna la survivance
» de mon grand-père ».

Réponse remarquable de Louis XV.

Le roi connoissoit l'abus des survivances : il avoit résolu de le réformer, résolution qui fut peu solide. Mais il jugea, & le public ne pouvoit juger autrement, que ce cas particulier étoit des plus favorables. Sa réponse mérite d'être conservée ; la négligence même

du ſtyle y ſemble peindre ſon caractère.

« Mon couſin. Vous ſavez la répu-
» gnance que j'ai d'accorder des ſurvi-
» vances, votre fils ſur-tout étant plus
» jeune que moi, & par conſéquent
» devant durer plus long-tems. Cepen-
» dant les ſervices de votre famille de-
» puis plus d'un ſiècle, les vôtres rendus
» à mes pères & à moi, ainſi que votre
» attachement à ma perſonne, me dé-
» terminent à vous accorder la grace
» ſingulière & dernière que vous me
» demandez. Heureuſement le ſujet eſt
» dans ſa vingtième année, (car vous
» ſavez qu'à mon âge les enfans ne
» nous vont plus) & qu'il promet; &
» malgré vos quatre-vingts ans accom-
» plis, je me flatte que vous lui appren-
» drez encore du tems à me bien ſervir
» & fidèlement. Vous ſavez qu'à cha-
» que mutation je diminue les brevets
» de retenue. Ainſi, je n'en donnerai

» qu'un de 400,000 livres au comte
» d'Ayen votre petit-fils, bien entendu
» que, s'il lui arrivoit malheur avant
» son père, & que je n'accorde pas sa
» charge dans sa famille, celui qui lui
» succéderoit payeroit les 500,000 livres
» en entier à la succession du duc d'Ayen.
» Un aussi zélé & aussi vieux serviteur
» peut & doit toujours compter sur mes
» bontés & sur mon amitié : priant dieu
» qu'il vous ait, mon cousin, en sa
» sainte & digne garde. A Versailles,
» le 30 décembre 1758 ».

Instructions du maréch. pour son petit-fils.

Si le maréchal de Noailles avoit à cœur l'intérêt de sa famille, c'étoit par le mérite qu'il vouloit qu'elle soutînt son élévation ; & il ne connoissoit de mérite pour les honneurs, que celui dont la vertu, jointe aux talens, est la base. Le comte d'Ayen, allant pour la première fois commander son régiment au camp de paix qui se formoit sur la Sambre, en 1755, il lui avoit donné une

instruction digne de passer à la postérité, & de servir de règle à quiconque ambitionne de se distinguer dans cette carrière. On y verra la religion pure & sans superstition, la grandeur d'ame modeste & généreuse, l'art de gagner les cœurs sans intrigue ni foiblesse, la science des devoirs unie à la science du monde; en un mot, tout ce qui devoit conduire son petit-fils à une réputation aussi solide que brillante.

Instruction pour le comte d'Ayen.

« La tendre amitié que j'ai pour vous, » mon cher fils, & l'intérêt sensible que » je prends à ce qui vous regarde, ne » me permettent pas de vous laisser » partir pour votre régiment, d'où vous » devez vous rendre au camp qui va » s'assembler sur la Sambre, sans m'ex» pliquer avec vous sur ce que je pense » de la manière dont vous devez vous » gouverner & vous conduire. Mon âge

Sentimens de bon père.

» & l'expérience que j'ai des hommes
» & des affaires, m'autorisent à vous
» faire part de mes réflexions.

Les envieux presque aussi à craindre que les ennemis.

» Vous avez été jusqu'à présent, mon cher fils, comme enseveli dans une éducation qui vous a soustrait aux yeux du grand monde : vous allez désormais y paroître, & vous devez vous attendre que vos premières démarches seront scrupuleusement observées... L'envie & la jalousie produisent les mêmes effets que la haine la plus forte & la plus méritée ; ainsi, je fais peu de différence entre un ennemi & un envieux.

Être sur ses gardes.

» Soyez donc sur vos gardes ; comptez que l'on ne vous épargnera sur aucune des fautes que vous pourrez faire, & que l'on n'omettra rien de tout ce qui pourra vous donner quelque ridicule.

Bien débuter pour la réputation.

» La conduite que vous allez observer, sera pour ainsi dire le germe de votre réputation, & de l'opinion que

» l'on ſe formera de vous pour l'avenir ;
» & c'eſt ce qui rend ce premier début
» d'une conſéquence infinie pour vous.

Principes de religion.

» Le premier & le plus eſſentiel de
» tous les conſeils que l'on puiſſe vous
» donner, c'eſt celui de conſerver avec
» ſoin les principes de religion que l'on
» vous a inſpirés. Vous ne devez jamais
» perdre de vue que le monde, dont
» toutes les parties ſont combinées avec
» tant d'ordre, ne peut être l'ouvrage
» du caprice & du haſard ; que la raiſon
» & la nature annoncent par mille
» preuves différentes un être ſuprême,
» infiniment éclairé, tout-puiſſant, à
» qui tout eſt préſent, & qui tôt ou
» tard récompenſe la vertu & punit le
» crime.

Être ſolidement religieux.

» Ce ſont de ces grands principes
» dont je ſouhaite que votre ame ſoit ſi
» intimement pénétrée, mon cher fils,
» que vous ne les oubliez dans aucune
» circonſtance de votre vie : ils ſeront

» à jamais un rempart contre tous les
» assauts que les passions pourront vous
» livrer. Un homme vraiment religieux
» est un homme juste, d'une probité
» sure, & de l'attention la plus exacte
» à remplir tous ses devoirs.

Éviter les excès de dévotion.

» Mais dans le siècle où nous vivons,
» il importe pour la religion même
» d'éviter les excès de dévotion ; ils
» ne font que donner matière aux sati-
» res & aux profanations des impies.
» La religion doit être plus dans le cœur
» que dans l'extérieur ; & l'on honore
» bien moins dieu par de petites prati-
» ques arbitraires, que par une con-
» duite sage, modérée, uniforme,
» douce & bienfaisante.

Opposer aux discours impies le silence & une bonne conduite.

» Vous serez souvent exposé à en-
» tendre faire des railleries contre la
» religion, & à voir traiter ceux qui
» en font profession comme de petits
» esprits, des ames foibles & timides,
» livrées aux préjugés & à la superstition.

» J'aurai

» J'aurai bonne opinion de vous, mon » cher fils, & de la force de votre » ame, si vous savez résister aux froides » plaisanteries & aux ridicules, que » l'on cherchera devant vous à donner » aux choses de la religion; mais ces » prétendues attaques ne méritent de » votre part que de la pitié, du mépris, » beaucoup de sérieux & un profond » silence. Puisque vous n'êtes pas encore » d'âge, & n'avez pas l'autorité requise » pour en imposer, une conduite régu» lière & soutenue est la seule manière » dont il vous convient, quant à pré» sent, de réprimer les mauvais propos » de cette espèce.

Ne point disputer sur ces matières.

» N'entrez jamais en dispute sur cette » matiére : il ne vous convient point » d'argumenter sur des objets aussi in» téressans; d'ailleurs, il faudroit avoir » plus approfondi que vous ne pouvez » l'avoir fait, & que les personnes » comme vous ne peuvent le faire or-

» dinairement. Car il en résulteroit » que ne pouvant répondre aux difficultés, les doutes que l'on auroit élevés » demeureroient dans toute leur force, & pourroient vous causer à vous-même un préjudice considérable. Rien » n'est donc mieux, en pareil cas, que » de suivre le conseil que je viens de » vous donner, par rapport au silence » que vous devez observer à cet égard.

Point de liaison particulière avec les hommes irréligieux.

» Il me reste encore sur ce sujet, » mon cher fils, un avis à vous donner, » qui vous servira pour toute votre vie. » Ne formez jamais d'amitié, & ne contractez jamais de liaison particulière » avec un homme irréligieux, quelques » talens & quelques qualités aimables » que vous lui connoissiez, parce qu'on » ne peut avoir une véritable probité, » quand on ne croit pas en dieu; & de » tels gens n'ont pour objet que leur » intérêt personnel, qu'ils savent cacher » jusqu'au moment où il leur convient » de le découvrir.

» Tant que vous aurez de la religion & que vous la respecterez, je ne craindrai point que vous vous écartiez des régles de la plus exacte probité, & je m'en rapporte à ce que votre propre cœur pourra vous inspirer & vous faire sentir.

Probité jointe à la religion.

» Vous êtes né, mon cher fils, avec de l'esprit, de la pénétration, des sentimens, de l'émulation, de l'envie de faire & de parvenir : ce sont des qualités propres à vous conduire loin, si vous savez en faire un bon usage, mais aussi à vous nuire infiniment, si vous ne le faites pas. Il faut ajouter à ces qualités beaucoup de modestie, de retenue, & de desir d'apprendre des autres ce que vous ne savez pas encore. Rien ne plaît davantage dans un jeune homme, que de le voir demander conseil aux personnes expérimentées, & qui par leur âge paroissent en savoir beaucoup

Modestie avec les talens.

Demander conseil.

» lors même qu'elles en sauroient » moins.

Se laisser conduire au commencement.

» Je vous recommande donc, en » arrivant à votre régiment, de ne » point faire d'étalage de ce que » vous avez appris aux Chevaux-légers. » Laissez-vous conduire dans les pre- » miers tems par votre lieutenant-colo- » nel, votre major & les anciens of- » ficiers : il vaudroit mieux pour vous » tomber dans quelque faute par leur » conseil, que de l'éviter en suivant vo- » tre propre sentiment.

» Dès-lors une pareille conduite ne » pourra que vous attirer l'amitié, » l'estime & l'attachement de tous vos » officiers.

Application aux devoirs de sa place.

» Je n'ai pas besoin de vous re- » commander l'application aux devoirs » que vous aurez à remplir comme » colonel ; ce seroit une fatuité dont » vous n'êtes pas capable, que de vous » croire au-dessus de l'état de colonel,

» puiſque vous ignorez les premiers élé- » mens du métier de la guerre.

» Appliquez-vous avec ſoin à tout ce » qu'un colonel doit ſavoir & doit » faire : vous trouverez ſans doute des » officiers ſans nombre qui, ſe croyant » au-deſſus de l'emploi qu'ils rempliſ- » ſent, le négligent. Soyez dès-lors » perſuadé, ſans en rien montrer, qu'ils » ſont fort au-deſſous de celui qu'ils » ambitionnent ; car le véritable hon- » neur conſiſte à bien faire ce que l'on » doit, & c'eſt une grande miſère que » de le négliger, ſous le vain prétexte » que l'on eſt capable de quelque choſe » de mieux.

Bien faire ce que l'on doit.

» Il y a deux écueils que vous aper- » cevrez facilement, & que vous évite- » rez de même :

Ne point le négliger.

» L'un dont je viens de parler, qui » ſeroit de négliger vos devoirs par » un eſprit de ſuffiſance, ou par quel-

» que autre motif que ce pût être, ce
» dont je ne vous soupçonne pas :

Ne point se croire trop capable.

» L'autre dont la jeunesse est plus
» susceptible, qui seroit de se piquer
» de les remplir supérieurement &
» mieux que personne. Vous n'êtes pas
» encore dans le cas de pouvoir le faire
» avec supériorité. Les connoissances
» que vous pouvez avoir acquises à
» l'école des Chevaux-légers, ne peu-
» vent pas entrer en comparaison avec
» celles que l'âge & l'expérience ont
» pu faire acquérir à de vieux officiers.
» Et dans le cas même où elles le pour-
» roient, ce seroit vous exposer au ri-
» dicule, que de laisser apercevoir
» ou deviner que vous l'aviez pu
» penser.

Ne point mortifier l'amour-propre des autres.

» Il faut tâcher de faire mieux que
» les autres, mais il faut en même-
» tems éviter avec soin de leur en faire
» sentir l'humiliation & la mortifica-
» tion; il ne faut pas que personne ima-

» gine que vous ayez cette bonne opi-
» nion, quand bien même vous la
» mériteriez.

« Soyez très-convaincu, mon cher » fils, que dès que vous paroîtrez oc- » cupé de votre mérite, les autres ne » seront occupés qu'à le rabaisser; & » si vous voulez réussir, faites bien, » faites-le constamment; ne vous en » glorifiez jamais, ayez la force d'être » satisfait du témoignage intérieur de » votre conscience; & cherchez sans » affectation à faire valoir ce que les au- » tres auroient pu faire de bien. En per- » sévérant dans cette conduite, vous vous » attirerez tous les cœurs, & vous ne » tomberez pas dans le cas de certai- » nes personnes, qui ne fondent leur » mérite que dans leur suffrage, & dans » celui du nombre des flatteurs & des » complaisans qui les environnent. Vous » serez alors presque le seul qui ne » parlerez point de vous, & tout le

S'attirer l'estime sans envie.

» monde enfin concourra à vous ren-
» dre des témoignages qui vous seront
» dus & bien acquis. En un mot, un
» point capital, & que j'avoue n'être
» point aisé, c'est de savoir s'attirer
» l'estime & l'affection sans exciter
» l'envie.

Point d'affectation même en bien.

» Voilà les régles générales qui con-
» cernent votre conduite; de la mo-
» destie, de la circonspection, de la
» constance dans les devoirs, jamais
» aucune sorte d'affectation quelcon-
» que, même en bien; de la volonté
» & du zèle, mais qui ne soient ni trop
» vifs, ni trop actifs; du respect &
» des égards pour vos supérieurs, de
» la déférence pour les anciens; écou-
» ter tout, ne rien blâmer, ne propo-
» ser votre opinion qu'avec défiance,
» surtout ne point disputer, & ne pré-
» tendre aucune supériorité pour l'es-
» prit, les talens & les connoissances.

Réserve

» Vous devez user d'autant plus de

» réserve, que vous ne ferez rien ni ne » direz rien qu'on ne le relève, qu'on » ne le rapporte; & pour quelques » flatteurs qui vous loueroient en vo- » tre présence, il ne manqueroit pas » de personnes qui chercheroient à vous » critiquer. pour éviter les censures.

» Le plus grand ennemi que vous » puissiez avoir, & qu'ont généralement » tous ceux qui ont quelque émulation, » est leur amour-propre, lorsqu'on ne » sait pas s'en garantir & s'en défen- » dre; & il n'est pas de formes qu'il » n'emprunte pour nous surprendre & » nous séduire. Se défier de l'amour-propre.

» Il est inutile de vous recommander » d'être affable, d'un abord facile, de » ne point faire attendre les officiers » qui se présenteront pour vous voir, » soit de votre régiment, soit de quel- » que corps. Affabilité.

» Accoutumez-vous, mon cher fils, » à être un peu sérieux de bonne heu- Être sérieux de bonne heure.

» re. J'avoue qu'il eſt de votre âge de » badiner quelquefois ; mais ſi vous y » faites attention, vous obſerverez » que preſque toutes les plaiſante- » ries dégénèrent en poliſſonneries, » qui ont quelquefois des ſuites fâcheu- » ſes ; vous n'êtes plus d'ailleurs un » enfant.

Choix des amis.

» Rien n'eſt plus important que le » choix des amitiés & des liaiſons que » vous contracterez : c'eſt de ce point » eſſentiel que dépendent d'ordinaire » les mœurs & la réputation ; c'eſt par » les perſonnes que vous fréquenterez » que l'on vous jugera vous-même.

Ne fréquenter que des perſonnes eſtimables.

» Il n'eſt pas douteux que vous ne » deſiriez l'eſtime des honnêtes-gens : » le moyen certain de l'acquérir eſt de » ne fréquenter que des perſonnes à » qui vous puiſſiez accorder la vôtre. » Dès que vous ne verrez que des per- » ſonnes eſtimables, vous ſerez vous- » même eſtimé. Ainſi demandez-vous

» à vous-même, lorſque vous ſerez » tenté de vous lier avec quelqu'un, » par où, & comment il a le droit de » mériter votre eſtime. Je me répète » ſur ce point, parce qu'il eſt ſi im- » portant, que je deſire vous le gra- » ver profondément dans l'eſprit.

» Vous devez éviter le faſte & l'oſ- » tentation; vous devez cependant avoir » une table honnête, plus abondante » que recherchée, afin d'y recevoir » les officiers, ſurtout ceux de votre » régiment. Dépenſe ſans oſtentation.

» Vous pourrez inviter quelquefois » les officiers qui vous ſeront ſupérieurs. » Dans ce cas, il faut avoir attention à » leur procurer une compagnie qui leur » ſoit aſſortie, & y joindre quelques » officiers de votre régiment, en petit » nombre à la vérité, & de ceux qui » ſont de la tête ou d'une naiſſance plus » diſtinguée. Attention pour les officiers ſupérieurs.

» Par la même raiſon que vous invi-

» terez quelquefois des officiers ſupé-
» rieurs, vous devez auſſi aller quel-
» quefois dîner chez eux, ſurtout lorſ-
» que vous en ſerez prié.

Bienfaits répandus à propos.

» Si vous pouvez par économie ſage, » réglée & décente, épargner ſur tout » ce qui ſeroit de faſte, d'oſtentation » & de recherche, de quoi aider des » officiers de mérite, qui ſe trou- » vent quelquefois dans la détreſſe & » dans la miſère ; le plaiſir que vous » en aurez, ſi vous avez l'ame ſenſible, » me diſpenſe de vous le recomman- » der. Si vous n'y étiez pas ſenſible, je » vous le recommanderois peut-être » inutilement. Ne vous imaginez pas » qu'on s'appauvriſſe par ces ſortes de » bienfaits. Des ſommes médiocres ſont » beaucoup pour ceux qui n'ont rien

Les tenir ſecrets.

» & qui ſont dans le beſoin. Mais les » actions de cette nature doivent être » enſevelies dans le ſecret. En les di- » vulguant, vous en perdriez tout le

» mérite. Cet avis est plus convena-
» ble à appliquer dans le cas d'une cam-
» pagne de guerre que dans celui d'une
» campagne de paix, dont la durée est
» toujours fort courte.

» Je n'ai pas besoin de vous dire que
» vous devez écrire souvent à vos pa-
» rens. Je compte bien que vous me
» donnerez cette marque d'amitié, &
» que si vous aviez quelque peine d'es-
» prit, vous vous en ouvririez à moi
» avec confiance. Vous trouverez tou-
» jours en moi un père indulgent & un
» ami tendre. Je mérite votre amitié,
» mon cher enfant, je me flatte d'y
» avoir part; & j'ai si bonne opinion
» de votre cœur, que je me persuade
» que l'idée du plaisir que je ressentirai,
» si vous vous conduisez de manière
» à mériter l'estime & l'affection des
» honnêtes-gens, & de celle de la peine
» que j'éprouverois si vous vous condui-
» siez autrement, seront pour vous un
» motif qui vous engagera à redou-

Devoirs envers ses parens.

» bler d'attention ſur vous-même, & » à vous comporter avec honneur, ſa- » geſſe & diſcrétion ».

Noailles religieux ſans ſuperſtition.

Cette inſtruction peint les ſentimens du maréchal de Noailles. Autant il aimoit & reſpectoit la religion, comme le plus ferme appui des vertus, autant étoit-il au-deſſus des préjugés ſuperſtitieux qui la dégradent. Des bruits ridicules qu'on a débités ſur ſon compte, ſe réfutent par leur abſurdité même : ſa façon de penſer fait connoître ſa façon d'agir ; mais il n'y a point d'hiſtoriette ſi abſurde, fabriquée contre un grand perſonnage, qui ne ſoit répétée par cent mille échos, juſqu'à ce qu'on ne puiſſe plus y croire ſans honte. Les principes fondamentaux du chriſtianiſme, les droits certains de l'égliſe, & non les abus ſi ſouvent transformés en droits, étoient la régle de ſes jugemens. Impartial dans la malheureuſe

Impartial

querelle entre le clergé & la magistrature, qu'avoient occasionnée les dissentions du ministère, il gémit amèrement de voir l'esprit de parti lutter de part & d'autre contre la raison & la justice; il sentit combien l'autorité royale en étoit dangereusement blessée; il parla en ministre vertueux, lorsqu'on eut recours à ses conseils; mais on y recourut trop tard.

dans la querelle du clergé & du parlement.

Presque tout le parlement étoit en exil; la grand'chambre transférée à Pontoise, où elle ne continuoit pas le service: le désordre, le mécontentement, les cabales sourdes agitoient tout le corps de l'état; & soit que la religion ou les lois fussent invoqués, la fermentation s'enflammoit de jour en jour, au point de faire craindre des soulèvemens. En 1753, pendant le voyage de Compiegne, le roi envoya au maréchal un mémoire contenant plusieurs questions, sur lesquelles il le prioit de

Grande fermentation dans l'état.

Question faite par le roi.

Billet du roi. 1re août.

répondre, comme s'il lui demandoit son avis dans le conseil. « Une loi de » silence remédieroit-elle efficacement » aux troubles présens ? Ou en ne la » regardant que comme un simple pal» liatif, peut-on espérer qu'elle seroit » suffisante, non-seulement pour ar» rêter le mal actuel, mais pour l'em» pêcher à l'avenir sans autre secours » que celui du tems? » C'étoit ce qu'il y avoit de plus important à décider.

Réponse sur la loi du silence.

Réponse du 3 août.

Noailles répondit qu'on ne devoit pas se promettre que cette loi fût un remède efficace ; qu'elle pouvoit cependant *être utile pour arrêter les démarches inconsidérées, & donner le tems de calmer les esprits, en la faisant religieusement observer de part & d'autre sans aucune partialité.*

Autre question sur la grand-chambre.

Supposé qu'on ordonnât le silence, qu'on envoyât à la grand-chambre une déclaration pour cet effet, que la grand-chambre redemandât ses confrères pour

l'enregiſtrement, falloit-il promettre de les rendre, ou dire qu'on étoit diſpoſé à le faire ſi elle reprenoit actuellement le ſervice? Autre queſtion, où le roi manifeſte ſon embarras, & la crainte d'éprouver encore de la réſiſtance.

Conſeil pour le maintien de l'autorité.

Cette crainte n'étoit que trop fondée après les mauvaiſes meſures qu'on avoit priſes. Auſſi le maréchal répond-il qu'il ſeroit plus honorable pour le roi, avant cette nouvelle démarche, d'engager la grand-chambre à faire une députation pour recourir à ſa clémence, & demander la grace de ſes confrères exilés; que le roi feroit connoître, dans ſa réponſe, à quelles conditions il accorderoit cette grace. En un mot, il conſeille avec raiſon d'agir ſans apparence de foibleſſe, ſans paroître céder à la ſeule néceſſité, ſans que le public puiſſe mal interpréter ce que l'on doit faire.

Rétablir l'adminiſtration de la juſtice.

Mais auſſi il repréſente que l'état actuel des choſes eſt inſoutenable ; qu'un royaume ne peut ſe paſſer de l'adminiſtration de la juſtice ; que c'eſt elle qui fait valoir l'autorité ſouveraine, & qui pourvoit à la ſureté même du monarque ; qu'il faut inceſſamment ſe tirer des embarras d'une funeſte démarche, dans laquelle on s'eſt engagé *par des vues ſingulières & des intérêts particuliers, ſans jamais en avoir voulu prévoir ni ſentir les conſéquences & les ſuites :* qu'il s'agit de prendre les meſures convenables pour renfermer les prétentions du clergé & du parlement dans leurs juſtes bornes ; que la fermentation ne permettant pas d'y parvenir actuellement, il convient d'employer un palliatif avant de tenter le véritable remède, *qui ne produira ſon effet, qu'après avoir diſpoſé, des deux côtés, les cœurs & les eſprits à rentrer dans les vues de juſtice & de raiſon* qu'on leur propoſera.

Palliatif, en attendant le véritable remède.

Malheurs qu'on auroit évités en suivant de bons conseils.

C'eût été ne point connoître les hommes & sur tout la nation françoise, que d'espérer autre chose en des circonstances critiques, où tant de passions & de préjugés concouroient par leur choc même à fomenter la discorde. L'attentat de Damiens, en 1757, sur la personne du roi, fut une suite de ces querelles, & l'horreur qu'il inspira ne put encore les terminer. Combien de malheurs n'auroit-on pas évités sous ce régne, en suivant les conseils du maréchal de Noailles, qui les avoit presque tous prévus, qui avoit presque toujours exhorté à les prévenir, ou indiqué les moyens nécessaires pour en arrêter le cours ? D'autres conseils furent souvent préférés aux siens, & les rendirent inutiles. Souvent des fautes irréparables étoient faites, avant qu'il connût les résolutions des ministres : on le consultoit lorsqu'il n'y avoit plus de bons remèdes.

Le maréch. de Noailles dans sa retraite.

Pendant sa retraite, il eut continuellement à gémir sur les maux publics, sur les revers & les humiliations de la France. La vieillesse ne refroidissoit point son zèle. Il prenoit aux événemens un vif intérêt, moins de curiosité que de patriotisme. Modeste & réservé dans ses propos, ardent néanmoins pour la gloire du roi, pour le maintien de l'autorité royale, pour l'honneur de la nation, tous les sentimens qu'il faisoit éclater étoient dignes de ses lumières & de ses vertus.

Ses papiers sans nombre mis en ordre.

Loin du tumulte & des affaires, sa principale occupation fut de mettre en ordre cette prodigieuse quantité de manuscrits, dont une grande partie est le fruit de ses travaux. Il s'amusoit à *paperasser*, disoit-on : plusieurs papiers de ses recueils sont à la vérité fort inutiles ; mais cette surabondance a sauvé tout ce qu'il y avoit de précieux ; le triage eût sans doute occa-

ſionné des pertes. Il connoiſſoit l'utilité de l'hiſtoire : il en faiſoit ſon étude & ſon plaiſir : je ne doute pas qu'il n'eût en vue de raſſembler des matériaux pour celle de ſon ſiécle : c'eſt un nouveau ſujet de reconnoiſſance & d'éloges. On l'exhorta ſouvent à écrire ſes propres mémoires. Il s'en défendit toujours, en répondant qu'il auroit trop de mal à dire de quelques perſonnes, & trop de bien de lui-même. Si je ne me trompe, la lecture de cet ouvrage fera juger qu'il avoit raiſon.

Travail pour l'hiſtoire.

Sa bienfaiſance fut toujours active ſans chercher l'éclat. Il ſaiſiſſoit avec ardeur l'occaſion de rendre ſervice; il s'eſtimoit heureux de conſacrer une partie de ſon revenu à ſoulager les beſoins d'autrui : ſes bienfaits étoient d'autant plus dignes de reconnoiſſance qu'ils étoient moins connus.

Bienfaiſance.

L'envie ne lui pardonnoit pas ſa fortune. Cependant toutes ſes charges

Déſintéreſſement.

venoient de ſon père ; & pour peu qu'on réfléchiſſe au pouvoir & au crédit qu'il avoit eu, il ſera bien difficile de refuſer des éloges à ſon déſintéreſſement. Ses biens libres fûrent entièrement conſumés au ſervice du roi pendant ſes campagnes.

Vertus domeſtiques.

C'eſt par les vertus domeſtiques, ces vertus ſi douces, ſi reſpectables, & ſi rares au milieu des grandeurs & des richeſſes, qu'il ſe conſoloit des chagrins dont il ne pouvoit ſe garantir. Fils reſpectueux & tendre, bon mari, excellent père, il trouva dans ſa famille les ſentimens les plus propres à ſatisfaire ſon ame. Puiſſe l'union entre les pères & les enfans, toujours inaltérable dans cette grande famille, ſervir de modèle à toutes les claſſes de la ſociété !

Religion pratique.

Dans une extrême vieilleſſe, il parut outrer la piété. Mais c'eſt un des hommes de notre ſiècle, qui a le mieux

prouvé, par sa conduite, & la soumission qu'un esprit supérieur doit aux dogmes du christianisme, & l'influence de sa morale pour diriger & soutenir un cœur vertueux.

Il mourut le 24 juin 1766, âgé de près de 88 ans, au milieu d'une famille plus digne que tout le reste de lui faire regretter la vie. Mort du maréchal de Noailles.

On sera peut-être étonné qu'une vie si longue, passée à la cour & dans les premières places de l'état, ne fournisse pas un grand nombre d'anecdotes ou de particularités piquantes. Mais outre que le maréchal de Noailles n'a rien écrit de cette espèce, il vivoit trop retiré, trop absorbé par le travail du cabinet, il étoit d'ailleurs trop sage & trop honnête-homme, pour que l'uniformité de sa conduite ne trompât point, en quelque sorte, une certaine curiosité. Dans cette multitude infinie de lettres & de mémoires, où il eut à Remarque sur sa vie & sur ses écrits.

parler de tant de personnes, dont quelques-unes étoient ses ennemis, à peine ai-je trouvé quatre ou cinq traits où il entrât de la chaleur : encore voit-on que c'est le zèle qui l'échauffoit. Quelle modération, avec un caractère plein de feu ! Il se plaignit quelquefois des fautes, il en ménagea toujours les auteurs ; tandis que la méchanceté ou l'envie se déchaînoit contre lui, tandis que des courtisans en place n'épargnoient pas même les couronnes dans leurs satires. Les monumens de son esprit sont presque tous des monumens de ses services & de sa vertu.

Fin de la troisième partie.

PIÈCES

PIÈCES DÉTACHÉES.

LETTRE

du ROI au DAUPHIN.

6 mai 1744.

JE loue le desir que vous avez marqué de me suivre à la tête de mes armées ; mais votre personne est trop chère à l'état pour oser l'exposer, avant que la succession à la couronne soit assurée par votre mariage. Quand vous aurez des enfans, je vous promets que je ne ferai jamais de voyage à la guerre, sans vous mener avec moi ; mais je souhaite & j'espère n'être jamais dans le cas de vous tenir cette parole. Comme je ne fais la guerre que pour assurer à mon peuple une paix solide & durable, si dieu bénit mes bonnes intentions, je sacrifierai tout pour lui procurer cet avantage, tout le reste de mon règne. Il est bon que vous entriez de bonne

heure dans ces sentimens, & que vous vous accoutumiez à vous regarder comme le père, plutôt que comme le maître des peuples qui doivent être un jour vos sujets.

LETTRE

du maréchal de NOAILLES au roi.

A Aranjuez, le 30 avril 1746.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ verra dans la dépêche que j'ai l'honneur de lui écrire, & qui lui sera lue par M. d'Argenson dans son conseil, tout le détail de ce qui s'est passé depuis mon arrivée dans cette cour, dont je ne répéterai rien dans cette lettre pour ne la pas fatiguer inutilement. Je me bornerai donc à lui rendre compte de quelques particularités qui ne doivent être que pour elle, & je crois que votre majesté approuvera cette précaution, par la connois-

sance qu'elle a que l'on ne garde pas aussi scrupuleusement qu'on le devroit le secret de ce qui se dit dans son conseil. Il est d'une importance infinie qu'il ne puisse rien revenir de ce que j'aurois mandé, qui pourroit n'être pas agréable à cette cour.

Je supplie votre majesté de croire que c'est uniquement pour le bien de son service que j'observe un pareil ménagement, qui d'ailleurs est conforme aux régles de la sagesse & de la prudence; mais j'ai cru nécessaire de vous en prévenir, sire, parce qu'on ne manquera pas de dire bientôt que je suis tout espagnol, & que j'épouse leurs intérêts.

Après ce préambule, sire, je commencerai par dire à votre majesté que j'ai trouvé le roi d'Espagne si changé, que je l'aurois à peine reconnu, si je l'avois trouvé ailleurs que dans son palais. Il est grossi considérablement; il m'a paru plus petit qu'il n'étoit, ayant beaucoup de peine à se tenir debout & à marcher: ce qui ne vient que du manque absolu d'exercice.

A l'égard de l'esprit, il m'a paru le

même, beaucoup de ſens, répondant avec juſteſſe & préciſion à ce qu'on lui dit, quand on lui parle d'affaires, & qu'il veut bien s'en donner la peine.

Il n'a rien oublié de tout ce qu'il a fait, vu & lû; il en parle avec le plus grand plaiſir. Il n'y a pas un rendez-vous de chaſſe de la forêt de Fontainebleau, dont il ne ſe reſſouvienne.

Il vous chérit, ſire, & ne parle de vous qu'avec tendreſſe & le plus vif intérêt. Il n'y a perſonne ici qui ne dît à votre majeſté qu'il eſt plus touché de vos ſuccès en Flandre, que de ceux de l'infant en Italie; & on peut dire avec vérité que ce prince a le cœur tout françois.

A l'égard de la reine, elle me paroît avoir de l'eſprit, de la vivacité, entend finement, répond juſte : elle a une politeſſe noble. Je n'ai pas encore aſſez traité avec elle, pour avoir pu approfondir ſon caractère; mais en général, je crois que l'on peut avoir excédé dans les portraits que l'on en a faits. Elle eſt femme, elle a de l'ambition : elle craint d'être trompée, elle l'a été, ce qui lui donne de la défiance, qu'elle pouſſe peut-être

un peu trop loin ; mais je crois qu'un homme ſage, déſintéreſſé, & qui ſauroit gagner ſa confiance, la ramèneroit avec patience à ne prendre que des partis raiſonnables. Il ne s'agit que de trouver des hommes de cette eſpèce, & l'on m'a dit qu'ils étoient aſſez rares dans tous les tems & dans tous les pays.

Au ſurplus, lorſqu'il eſt queſtion de votre majeſté, la reine d'Eſpagne ne s'exprime que dans les termes du plus grand reſpect & du plus ſincère attachement. Voilà ce que j'ai pu appercevoir juſqu'à préſent, par rapport à leurs majeſtés Catholiques.

Quant au prince des Aſturies, à ſa figure près, il paroît fort aimable, & avoir grande envie de plaire. Il m'a fait pluſieurs queſtions ſur votre majeſté d'une manière à me faire penſer qu'il prenoit un véritable intérêt à ce qui la regardoit.

La princeſſe eſt plus polie, paroît avoir de l'eſprit, & cherche toujours à dire des choſes obligeantes ; mais ſon viſage eſt tel qu'on ne peut la regarder

ſans peine. Du reſte, elle eſt grande; on dit qu'elle a eu la taille belle : pour le préſent elle eſt fort engraiſſée.

Je reviens, ſire, à madame *, & c'eſt avec un grand plaiſir. Elle eſt infiniment mieux que lorſqu'elle eſt partie de France. Rien n'égale l'amour des grands & des petits pour cette princeſſe. Elle eſt en effet charmante, ſa figure eſt très-agréable, les plus beaux yeux du monde, le regard perçant & annonçant de l'eſprit, bonne, franche, cherchant à plaire & à obliger, & pour tout dire en un mot, ſire, c'eſt votre véritable portrait. Que votre majeſté ait la bonté de juger après cela, de l'impreſſion qu'elle a faite ſur mon cœur & ſur mon eſprit, & du pouvoir qu'elle peut avoir ſur moi.

L'infant D. Louis eſt aſſez bien fait, timide à l'excès, ce qui le rend un peu ſauvage; & il paroît juſqu'à préſent qu'on ne peut pas encore le bien définir.

* Fille aînée de Louis XV, épouſe de l'infant D. Philippe.

Mais, sire, je ne puis finir le compte que j'ai à rendre à votre majesté de la famille royale d'Espagne, sans lui parler d'une princesse qui lui appartient de près : c'est de sa petite-fille. Jamais on ne vit une si jolie enfant : elle est très-grande pour son âge, son visage est des plus agréables ; mais sur-tout, sire, c'est son maintien & l'air de dignité avec lequel elle reçoit son monde. Elle sent déjà ce qu'elle est, à qui elle appartient, & ce qu'elle doit être un jour.

Après avoir eu l'honneur d'entretenir votre majesté de ce qui concerne les princes & princesses de cette cour, je crois qu'elle approuvera que je lui dise en peu de mots le plan de conduite que je me suis prescrit.

Votre majesté verra dans ma dépêche ce qui s'est passé dans mes deux premières audiences particulières. Je crois qu'elle approuvera que je n'aie pas insisté dans la première sur ce qui concerne le partage de l'infant, quoique ce soit le principal & le plus intéressant objet de ma mission. Le roi d'Espagne avoit

préparé sa réponse, & je vis que le rouge commençoit à lui monter au visage ; ce qui me fit changer la conversation & passer à l'échange des prisonniers françois, qui me fut sur le champ accordé.

Après y avoir bien réfléchi, je me suis déterminé à faire un mémoire pour prouver la nécessité de se fixer à un parti raisonnable sur l'établissement de l'infant. Je le remettrai la veille à leurs majestés Catholiques, & le lendemain je leur parlerai. Les mouvemens seront moins vifs, & je serai plus en état de discuter tranquillement l'affaire.

Comme il est absolument nécessaire de tirer la reine d'intérêt, j'ai imaginé un moyen dont j'aurai l'honneur de rendre compte incessamment à votre majesté, & qui me paroît propre à obtenir les consentemens que nous pouvons desirer. Je ne répondrai cependant de rien positivement à votre majesté. Ce qui dépend de la volonté des hommes étant toujours très-incertain, & sur-tout dans une cour telle que celle où je suis. Mais comme il est de l'in-

térêt de votre majesté d'avoir une influence supérieure sur l'Espagne, je crois que l'on doit tenter toutes les voies de douceur & de négociation, avant que d'en venir à celles de la force & de l'autorité, contre lesquelles on est facilement révolté. On ne s'est jamais donné la peine, dès le tems du feu roi, de connoître à fond ce pays; mais c'est une matière de discussion à remettre & à traiter à mon retour avec votre majesté. Elle est importante pour le bien de son service & l'avantage de la France.

Je finirai cette lettre par dire à votre majesté que le roi d'Espagne m'a parfaitement bien reçu, qu'il me paroît content qu'elle m'ait choisi. La reine me marque aussi beaucoup de bonté, & grande envie de me persuader qu'elle n'est pas telle qu'on l'a dépeinte à votre majesté. Elle me fait chaque jour quelques petites confidences. Je ne dissimulerai pas cependant qu'il entre dans ses conversations beaucoup de plaintes sur plusieurs personnes dont je ne parlerai point à votre majesté pour le pré-

sent, cette lettre n'étant déjà que trop longue.

J'apprends dans le moment une nouvelle qui me fait une peine infinie : c'est le départ prompt de votre majesté pour la Flandre. Je ne me console point de la savoir à l'armée, & de n'être pas auprès d'elle. Mon secrétaire en deviendra fou. Je vais faire tous mes efforts pour terminer le plus promptement les affaires dont je suis chargé, pour me rendre auprès de votre majesté. Mais on ne va pas aussi vîte que l'on voudroit en fait de négociation.

Je conjure votre majesté de me continuer ses bontés & sa confiance, & d'être bien persuadé de l'attachement le plus fidele & du profond respect avec lequel je suis, &c.

LETTRE

du comte d'ARGENSON au maréchal de NOAILLES.

Au camp de Bouchout, le 26 mai 1746.

JE sens avec toute la reconnoissance que je dois, monsieur, la marque de confiance & d'amitié que vous me donnez, en me parlant aussi naturellement que vous faites sur la façon dont on vous a dit que mon frère s'étoit expliqué par rapport à la cour d'Espagne. J'ai vu la lettre particulière de votre main, dans laquelle, en touchant plus légérement cet article avec lui, vous ne laissez pas cependant de le lui faire suffisamment entendre. J'y ai ajouté mes réflexions lorsqu'il me l'a fait voir; il se défend d'y avoir donné lieu, & assure que ce n'a jamais été qu'au conseil ou avec ceux qui le composent, qu'il a exposé librement sa façon de

penser, suivant les circonstances qui s'en sont présentées.

A l'égard du maréchal de Maillebois, auquel je ne prends pas le même intérêt, mais dont j'aime beaucoup le fils, je ne suis pas si sensible à ce que vous avez fait pour lui. Si je croyois qu'il y en eût un autre plus propre que lui à servir le roi en Italie, je vous assure que je serois le premier à le proposer; mais s'il doit y rester, il me semble qu'il est du bien du service de rapprocher de lui les dispositions de la cour de Madrid; d'écarter, s'il étoit possible, ceux qui lui sont ouvertement opposés auprès de l'infant D. Philippe, & de soutenir M. de Gages, avec lequel il n'a pas cessé de s'entendre. De mon côté, je ne prêche autre chose que la soumission à l'infant, le concert avec M. de Gages, & de ne point déclamer avec trop de hauteur contre ceux qui sont occupés à lui nuire. Je tâcherai aussi, autant que je le pourrai, que ce soit son fils qui soit personnellement chargé de toute la relation avec l'infant D. Philippe.

LETTRE

Du roi d'Espagne à LOUIS XV.

A Aranjuez, le 5 juin 1746.

MONSIEUR mon frère & neveu, le maréchal de Noailles partant d'ici pour s'en retourner auprès de votre majesté, je l'ai chargé de lui représenter plusieurs choses de ma part, qu'il aura l'honneur de lui communiquer, & auxquelles j'espère qu'elle voudra bien faire attention. Je dois en même-tems faire la justice au maréchal, de dire à votre majesté que je suis très-content de lui, & que je l'ai trouvé un très-honnête homme & fort bien intentionné pour l'union qui doit être entre nous & nos royaumes, tel que je l'ai connu il y a long-tems. Je profite aussi de cette occasion pour renouveler à votre majesté les assurances de ma tendre amitié, &c.

AUTRE LETTRE

du roi d'Espagne.

MONSIEUR mon frère & neveu, la lettre de votre majesté que le maréchal de Noailles m'a rendue pour m'apprendre son retour en France, m'a fait en quelque manière de la peine, par l'éloignement qu'elle m'annonce d'un ministre qui m'est si agréable, & qui a su s'acquitter avec tant de satisfaction de ma part, des ordres de votre majesté; mais d'un autre côté, elle m'a fait un sensible plaisir par l'occasion que le retour de ce ministre me présente, de pouvoir, par son moyen, informer pleinement votre majesté de la sincérité avec laquelle je réponds à l'affection qu'elle a pour moi. Témoin de tous mes sentimens, il ne manquera pas de les exposer fidèlement à votre majesté, comme je l'attends de son honneur & de sa probité. Il est chargé de commu-

niquer à votre majeſté d'autres choſes d'égale conſéquence. Je ne doute point qu'il ne les lui rapporte avec le même zèle & empreſſement qu'il a toujours montré, dans tout ce qui intéreſſe les deux couronnes. Enfin, je dois aſſurer encore une fois à votre majeſté qu'il eſt digne des marques les plus éclatantes de ſon eſtime, & que je ſuis avec l'amitié la plus conſtante, &c.

LETTRE

Du maréchal de NOAILLES *au roi.*

A l'Escurial, le 12 juin 1746.

SIRE,

C'EST de l'Escurial que j'ai l'honneur d'écrire à votre majesté. Je reçus le 8, environ six heures avant mon départ d'Aranjuez, la lettre dont elle m'a honoré du 26 mai, par le retour d'un de mes courriers, & je remis celles dont elle me chargeoit pour le roi d'Espagne, pour madame infante, & pour le chevalier de beaucoup d'ordres. Je partis le même jour pour Madrid, où je n'ai resté que les deux jours que je m'étois proposé, suivant le compteque je lui en ai rendu par le dernier ordinaire.

Je parts demain pour St-Ildefonse, d'où je prendrai la route de la vieille Castille pour me rendre le plus tôt que je pourrai à Bayonne, sans cepen-

dant pouvoir eſpérer de faire plus de diligence qu'il plaira à nos mules & à nos mulletiers, qui ſont également fantaſques....

Je n'allongerai pas cette lettre par le récit des rares & triſtes beautés que l'on voit dans ce fameux & magnifique monaſtère. Si j'ai à me retirer jamais dans quelqu'un pour y finir mes jours, je ne choiſirai certainement pas celui-ci, quelque riche qu'il ſoit.

Je n'ai rien de nouveau à mander à votre majeſté de la cour, de laquelle je ſuis parti il y a quatre jours; je me réſerve à lui en parler plus en détail que je n'ai fait juſqu'ici, lorſque j'aurai le bonheur d'être auprès d'elle. J'en ai la plus vive impatience, auſſi bien que de lui renouveler les aſſurances du tendre attachement, du parfait dévouement & du profond reſpect avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE

Du maréchal de NOAILLES au roi & à la reine d'Espagne.

A St-Ildefonse, le 14 juin 1746.

SIRE, MADAME,

J'OBÉIS à vos majestés. Elles m'ont ordonné de leur rendre compte de ce que je penserois de St-Ildefonse; ce n'est pas un ouvrage facile : mais quand les rois commandent, la soumission doit être prompte & exacte.

Il y a trente heures que je suis dans l'admiration & accablé sous le poids de la multitude & de la diversité d'objets, également singuliers & dignes d'applaudissement. Je puis assurer vos majestés qu'il n'y a point de flatterie dans ce que j'ai l'honneur de vous dire; & pour le prouver, je vais, autant qu'il sera en mon pouvoir, leur peindre

avec la ſimplicité & la vérité dont je fais profeſſion ce que je penſe.

Les fées ont fait les jardins, les hommes ont fait le palais, les architectes ont embelli la face du jardin, ſur-tout l'avant-corps du milieu ; les ailes n'y répondent pas.

Les arts ont décoré l'intérieur du palais ; & l'aſſemblage magnifique de tableaux & de ſtatues antiques, ſurpaſſe ce que l'on en peut dire. On y voit les ouvrages les plus exquis de tout ce que l'Italie & la Flandre ont produit de plus grands peintres ; & quand la galerie ſera achevée, on y trouvera en ſculpture les précieux reſtes de l'antiquité la plus reculée.

Les deux cabinets du bout de l'appartement, que l'on m'a dit être du plus ancien bâtiment, ſont d'un goût ſingulier & des plus agréables. Les glaces environnées du plus beau laque de la Chine, produiſent un effet admirable dans le dernier. Celui qui précéde n'eſt pas moins agréable dans un goût différent.

Je reviens aux jardins : je n'ai rien

vu dans ce genre qui en approche ; je commencerai par dire à vos majeſtés ce que je penſe de la ſingularité de leur ſituation.

Bien loin qu'elle produiſe un mauvais effet, elle ajoute, ſelon moi, une véritable beauté. Les montagnes, malgré leur aridité & la neige qui couvre leurs cimes, font une perſpective admirable, & forment le fond du tableau, qui fait valoir la belle verdure des arbres & des palliſſades du jardin, & le criſtal des jets-d'eau qui les ſurpaſſent de beaucoup par leur hauteur extraordinaire.

Faut-il parler en détail à vos majeſtés des différentes fontaines que j'ai vues ? j'y ſerai bien embarraſſé : eſſayons cependant, puiſqu'elles le veulent ainſi.

Je commencerai par celle de l'Éventail, qui m'a conduit de ſuite au Neptune, à l'Apollon & à l'Andromède. Rien n'eſt comparable à la beauté & à l'abondance de ces différentes fontaines qui ſe préſentent en amphithéâtre d'un coup-d'œil, quoique ſéparées les unes des autres.

J'ai passé ensuite le long de la rivière, qui forme une infinité de cascades également bien fournies d'eau; & de-là au pont & à la gerbe, autre effet d'eau très-particulier dans son genre.

On m'a conduit ensuite à la cascade que vos majestés voient du milieu de leur palais; rien n'est plus beau ni mieux exécuté: le marbre de la cascade, les figures, les vases des deux allées qui l'accompagnent, & la parfaite verdure des arbres & palissades, forment le plus beau paysage que jamais le Claude Lorrain auroit pu peindre dans ses plus excellens ouvrages.

L'Éole & le combat des vents, soumis à son empire, m'ont étonné; j'ai vu ensuite l'Amphitrite qui m'a plu infiniment, aussi bien que le cabinet qui est au-dessus, & d'où l'on découvre une allée qui semble annoncer qu'on poussera peut-être jusqu'au haut de la montagne, à laquelle on apprendra à devenir obéissante comme on a fait au reste du terrein de St-Ildefonse.

Que dirai-je à vos majestés des dragons, des tasses, de la fontaine, du

panier, & de ses trois changemens, de la place où Mercure enlève Pandore, des huit fontaines enfermées dans le plus beau marbre blanc, & des huit autres qui se font appercevoir dans autant d'allées qui aboutissent à cette place; je ne trouve plus d'expressions pour marquer & ma surprise & mon admiration.

Mais c'est aux fontaines de Latone, aux bains de Diane & à celle de la Renommée, qu'il faudroit réserver les termes les plus choisis, pour leur donner des louanges convenables. Rien n'est plus surprenant que ces différens effets d'eau & leur élégante distribution. Le jet-d'eau de la Renommée est le plus beau, le plus grand & le mieux fourni que j'aie vu, & que je croie que l'on puisse voir.

Je finirai la relation de ma promenade par avoir l'honneur de dire à vos majestés qu'elles ont le plus beau, le plus singulier & le moins imitable jardin qui soit, qui ait été dans l'univers; je n'en excepte pas ceux de Sémiramis.

J'ai l'esprit trop préoccupé par l'ad-

miration pour me laiſſer la liberté de dire rien qui puiſſe approcher de la critique ; il y auroit peut-être bien quelques légères obſervations à faire par rapport aux bâtimens ; j'avouerai que les fées qui ont préſidé à la diſpoſition & à l'arrangement des jardins, n'ont pas eu la même attention à la conſtruction du palais ; mais il y a lieu d'eſpérer que lorſque Mercure aura achevé d'enlever Pandore, il viendra quelque nouvelle fée qui achèvera de mettre la dernière main aux bâtimens, pour les rendre auſſi parfaits que le ſont les jardins.

Je craindrois d'importuner vos majeſtés, ſi j'entrois dans le détail des manufactures de glaces & de criſtal que j'ai vues, dans celui des potagers, de la faiſanderie & d'une infinité d'autres choſes ; & pour ne point abuſer de leur patience, je finirai par dire que rien n'égale la bonne réception que l'on m'a faite ici. M. le marquis de Galliani m'a fait un accueil dans lequel, outre ſa politeſſe ordinaire, j'ai reconnu les bontés ſingulières de vos majeſtés. Je les conjure d'en recevoir mes très-hum-

bles remercimens, & les nouvelles assurances de l'inviolable attachement, du plus sincère dévouement, & du plus profond respect avec lesquels je suis, &c.

LETTRE

du maréchal de NOAILLES au maréchal de Saxe.

A Marli, 21 janvier 1748.

DEPUIS que je suis à Marli, mon très-cher maréchal, je ne suis occupé que de vous. Je pense continuellement au sujet de nos dernières conversations; & plus je combine les différentes circonstances, plus je me confirme dans l'idée que rien n'est plus important ni plus nécessaire que de former prématurément & le plus tôt possible l'entreprise dont nous avons parlé.

Il n'est pas douteux que les ennemis ne rassemblent beaucoup de forces pour la campagne prochaine. Les Russes vont se

ſe mettre en marche, & les Suiſſes fourniſſent de nouveaux ſecours aux Hollandois, ſans compter ce qu'ils pourront ramaſſer d'ailleurs. Enfin on doit s'attendre à leur voir une armée plus conſidérable qu'ils ne l'ont eue juſqu'à préſent.

Il y a bien de l'apparence que lorſque toutes leurs forces ſeront raſſemblées, ils voudront opérer une diverſion, ſoit ſur la Moſelle, ſoit vers la baſſe-Alſace. Dans ce cas on ſera obligé d'y envoyer des troupes & d'y former une armée, pour s'oppoſer à leurs entrepriſes; ce qui diminuera d'autant celle du roi en Flandre, quoique l'on puiſſe toujours ſuppoſer qu'elle y conſervera de la ſupériorité ſur ce qui reſtera aux ennemis. Mais il paroît qu'il eſt bien eſſentiel de les prévenir, afin d'aſſurer le ſuccès de la campagne prochaine, qui nous donnera ſans doute la paix, s'il eſt tel qu'on peut s'en flatter.

Je joins ici un mémoire de mes réflexions ſur ce ſujet, ainſi que je vous l'ai promis. Je le ſoumets entiérement,

mon très-cher maréchal, aux vôtres; & je me flatte que vous voudrez bien me faire part du jugement que vous en porterez. Rien n'égale, mon très-cher maréchal, les sentimens avec lesquels, &c.

MÉMOIRE

Du maréchal de NOAILLES;

Pour la campagne de 1748.

IL n'y a peut-être jamais eu d'occasion où l'on pût appliquer avec plus de raison que dans la conjoncture présente, la maxime reçue de tout tems, que nul projet de guerre ne peut être véritablement utile, qu'autant qu'il est relatif à l'intérêt politique d'un état.

Après les démarches que la France a faites, il ne paroît pas que l'on puisse désormais mettre en doute qu'elle ait d'autre objet dans la continuation de la guerre, que de forcer ses ennemis à

concourir au rétabliſſement de la paix à des conditions raiſonnables.

Ces principes une fois expoſés, il convient d'examiner :

Quelle eſt parmi les ennemis la puiſſance dont l'influence peut contribuer le plus à rétablir ou à éloigner la paix ?

Quel eſt l'objet que cette puiſſance peut ſe propoſer dans la pourſuite de la guerre ?

Ce qu'il convient & ce qu'il eſt poſſible de faire pour s'oppoſer à ſes projets ?

Enfin de quel côté l'on doit porter la guerre & faire les plus grands efforts ?

On doit être déſabuſé de l'idée de parvenir à la paix par la voie des Hollandois ou par celle de la cour de Vienne. Ces puiſſances ſont en quelque manière ſubjuguées par l'Angleterre, & ſe trouvent dans ſon entière dépendance. C'eſt donc de l'Angleterre ſeule que dépend la continuation de la guerre, ou le rétabliſſement de la paix.

Les objets que les Anglois peuvent

ſe propoſer, ſont fondés ſur différens motifs.

Les premiers n'ont de rapport qu'à eux-mêmes & à eux ſeuls : c'eſt de s'aſſurer pour toujours de la ſupériorité ſur mer, & de s'emparer de tout le commerce.

Les ſeconds les intéreſſent également, mais les effets ne s'en bornent point à eux ſeuls : c'eſt de conſerver leur influence ſur le continent ; d'y ſoutenir leurs alliés, & d'y former & entretenir conjointement avec eux des armées conſidérables, tant pour les défendre & les protéger, que pour s'oppoſer aux accroiſſemens de la puiſſance de la France.

Quoique ces derniers motifs ne ſoient ni ſi directs ni ſi perſonnels que les premiers, ils s'appuient & ſe ſoutiennent réciproquement : ſans les richeſſes que le commerce procure aux Anglois, ils ne pourroient ſoutenir leurs alliés, ni entretenir de ſi puiſſantes armées ; & du moment qu'ils n'auroient plus d'alliés, la France ceſſant alors d'avoir des ennemis ſur le continent, ſeroit en

état de disputer aux Anglois la supériorité sur mer, & de soutenir & d'accroître son commerce au préjudice de celui de l'Angleterre.

C'est donc l'union étroite des Anglois avec leurs alliés, qui fait la force des uns & des autres.

Il paroît que les Anglois fondent principalement leurs espérances sur l'idée de fatiguer la France par la continuation de la guerre. Ils se flattent que leur crédit leur fournira plus de ressources que le roi n'en trouvera dans ses finances; & qu'enfin l'on sera obligé d'accepter les conditions qu'ils voudront dicter pour leurs alliés, quand même les nouveaux efforts qu'ils font pour augmenter leurs armées, ne pourroient leur procurer des événemens assez heureux & assez décisifs, pour parvenir à ce qu'ils se promettent de la seule durée de la guerre.

Dans la situation où est l'Angleterre, ayant une marine nombreuse & supérieure, elle n'a rien à craindre de toute entreprise du dehors, qui n'est point soutenue & appuyée par des forces ma-

ritimes. Une pareille entreprise ne pourroit qu'opérer une diversion, utile à la vérité tant qu'elle dureroit, mais qui finiroit par de fâcheuses catastrophes, comme on en a l'exemple dans celles qui ont été formées en faveur de la maison de Stuart.

Il ne reste donc de moyen à la France de faire une guerre solide contre l'Angleterre, qu'en l'attaquant indirectement dans ses alliés; & en prenant de si justes mesures pour assurer ses succès, que l'Angleterre puisse enfin reconnoître l'inutilité des dettes qu'elle contracte pour le soutien de la guerre, & les dangers auxquels elle peut s'exposer par l'abus qu'elle fait de son crédit.

La conquête entière des Pays-bas autrichiens, à l'exception des duchés de Luxembourg & de Limbourg, ne laisse plus à la France de choix que celui d'attaquer ou la reine de Hongrie du côté de l'Italie, & en même-tems le roi de Sardaigne, ou les Hollandois dans leur propre pays.

Il n'est pas difficile de démontrer que de ces deux partis, celui de porter les

plus grands efforts contre les Hollandois, est le plus capable d'affecter les Anglois.

De tous leurs alliés, les plus chéris sont sans contredit les Hollandois. Le gouvernement actuel de cette république est l'ouvrage de la faction angloise, & c'est cette faction qui règne aujourd'hui en Hollande sous le nom & l'autorité d'un Stathouder, uni à la famille royale d'Angleterre par la plus étroite alliance, Il est de la gloire comme de l'intérêt des Anglois, de maintenir le nouveau gouvernement de cette République & son Stathouder, à quelque prix que ce soit; & pour cet effet même, de procurer le rétablissement de la paix, s'ils ne peuvent se promettre de leurs efforts, de remplir cet objet par les voies de la guerre. La situation où se trouve la Hollande, est trop violente pour qu'elle puisse durer plusieurs années telle qu'elle est aujourd'hui.

Ce motif n'est point le seul qui rend le sort des Pays-bas & de la Hollande extrêmement intéressant pour l'Angleterre. Comme de tous les accroissemens dont

la France est susceptible, ceux qu'elle feroit dans les Pays-bas contribueroient le plus à l'augmentation de sa puissance, de son commerce & de sa navigation; que ce pays d'ailleurs est à portée des côtes de l'Angleterre: on sent combien la jalousie de cette nation est intéressée à ce que la France n'étende point sa domination d'un côté aussi important à tous égards.

Dès qu'il est établi & constaté que le parti le plus convenable que la France puisse prendre dans la poursuite de la guerre sur terre, relativement aux Anglois, est de porter les plus grands efforts du côté des Pays-bas; il s'agit ensuite de se déterminer sur les projets & les opérations les plus propres à procurer de nouveaux succès & à assurer les anciens.

Il n'y a presque plus lieu de douter que les trente mille Russes, à la solde de l'Angleterre & de la Hollande, ne se mettent en marche dans le courant de ce mois ou dans le commencement de l'autre. Les Hollandois d'ailleurs n'épargnent ni sollicitations ni dépenses

pour tâcher de rassembler quelques troupes, tant en Allemagne qu'en Suisse.

On doit donc s'attendre que les ennemis auront des forces très-considérables en campagne ; mais quelque diligence que les Russes puissent faire, comme il n'y a guère d'apparence qu'ils puissent arriver que vers la fin de juin ou même en juillet, on sent dès-lors toute la nécessité de former quelque entreprise prématurée, telle qu'elle puisse donner la facilité d'en former de nouvelles, lorsqu'on sera en état de les exécuter ; telle en même-tems qu'elle puisse ôter aux ennemis tout moyen de rien entreprendre sur les conquêtes du roi.

Cette entreprise ne peut être que celle de Maestricht. Cette conquête remplit tous les objets & pare à tous les inconvéniens dans tous les cas.

C'est la seule porte qui reste aux ennemis pour entrer dans le Brabant, & l'entrée leur en sera fermée, dès qu'on pourra leur enlever cette place.

Maestricht appuiera la droite des conquêtes du roi, comme Anvers en

appuiera la gauche : il ne sera plus question que de fortifier le Démer, & dès-lors les conquêtes du roi seront aussi inexpugnables qu'il est possible qu'un pays le soit à la guerre.

On a senti toute l'importance de Maestricht, dans la guerre de 1701, & l'on s'est repenti plus d'une fois de n'en avoir pas fait le siége en 1702, comme on avoit pu le faire.

Par la prise de cette place, on coupe pour ainsi dire les ennemis en deux, en séparant ce qui sera du côté de la basse-Meuse d'avec ce qui sera dans le pays de Luxembourg.

On les prive de toutes les subsistances en-deçà de la Meuse, & l'on s'en assure pour les troupes du roi.

Les ennemis ne peuvent plus se porter vers le Brabant que par un pays de bruyères & de sable, presque impraticable pour de grandes armées, & où elles ne peuvent point se tenir assemblées faute d'y pouvoir subsister.

S'ils se proposent de faire un corps d'armée séparée, qui seroit composée de Moscovites & d'Autrichiens, pour

ſe porter vers la Moſelle, comme on paroît l'annoncer, Maeſtricht met à portée d'intercepter leurs derrières & leurs communications.

Si même l'armée de diverſion que les ennemis peuvent former des Moſcovites, ſe portoit vers le Rhin du côté de la baſſe-Alſace, Maeſtricht donnant de grandes facilités pour la défenſive dans les Pays-bas, on ſeroit d'autant plus en état d'en détacher des troupes pour les oppoſer à celles des ennemis.

Au ſurplus, ce dernier projet de leur part, eſt d'autant moins à craindre que l'Alſace eſt hériſſée de places, & qu'ils trouveront beaucoup d'obſtacles pour y former quelque entrepriſe importante, n'ayant dans cette partie aucune place propre à y faire des dépôts ; en ſorte qu'on pourroit toujours conſerver la ſupériorité dans les Pays-bas.

Par rapport aux quartiers d'hiver qu'ils auront à prendre à la fin de la campagne, on ſent combien la conquête de Maeſtricht en rendra la poſition difficile.

Enfin la prise de Maestricht raffermiroit de plus en plus les alliés que le roi peut avoir en Allemagne, contribueroit à conserver la neutralité de l'empire, & pourroit peut-être produire quelques bons effets par rapport au roi de Prusse.

Toutes ces considérations font sentir suffisamment l'importance de cette conquête.

Il ne reste plus, dans le cas où l'on se déterminera à en faire le siége, qu'à examiner les moyens d'en assurer le succès.

Cette entreprise en elle-même, à ne l'envisager que par la manœuvre du siége, quoique la place soit forte, ne présente cependant point de difficultés qui puissent faire craindre pour le succès : c'est un siége comme un grand nombre d'autres, où la nature de la place ne fait point envisager d'obstacles d'un genre singulier, qu'on ne puisse surmonter par les régles ordinaires.

La principale difficulté ne provient que des deux rivières à la rive droite

de la Meuse, qui tombent dans ce fleuve au-dessus & au-dessous de Maestricht, & qui forment une espèce de bassin dont il est très-difficile de déposter ceux qui l'occupent les premiers; en sorte qu'il s'agit d'y arriver & d'y être placé avant que les ennemis puissent s'y rassembler & s'y opposer.

Ce point, quoique difficile, n'est cependant point dans l'ordre des choses impossibles; mais il exige des mesures bien concertées, & une exécution prompte & subite, pour devancer les ennemis devant Maestricht.

Une des premières & des principales attentions que l'on doit avoir, est de garder le plus profond secret. Il faut en dérober la connoissance, & donner le change non-seulement aux ennemis, mais encore aux troupes qui doivent être employées à cette entreprise, & que ceux qui seront chargés de la faire exécuter l'ignorent jusqu'au dernier moment.

Pour cet effet, il paroît convenable de faire toutes les dispositions

& les arrangemens néceſſaires, comme ſi l'on vouloit porter la guerre du côté de la Zélande, & que l'on méditât le ſiége de Bréda ; il faut agir & faire mouvoir les troupes à portée de ces cantons, de manière que les ennemis ne puiſſent ſe diſpenſer, de leur côté, de faire toutes les diſpoſitions néceſſaires pour s'y oppoſer.

Il ne ſeroit pas même de la prudence, quant à ce qui concerne ces préparatifs, de s'en tenir à de ſimples feintes. Comme les événemens ſont incertains à la guerre, il ſeroit à propos, dans le cas où des difficultés imprévues empêcheroient l'exécution du ſiége de Maeſtricht, qu'au défaut de cette entrepriſe, on en pût former quelque autre, afin de ſoutenir l'honneur des armes, & d'éviter les ſuites qui pourroient réſulter de l'opinion d'un projet échoué.

La difficulté ne ſera pas d'arriver devant Maeſtricht avant les Hollandois, Anglois & Hanovriens, ces troupes ayant leurs quartiers à portée de la Hollande : mais il n'en eſt pas de même des Autrichiens, qui ſont répandus

dans le Luxembourg, le Limbourg, le pays de Liége & les environs de Cologne : tous ces quartiers sont peu éloignés de Maestricht ; &, si l'on n'use de surprise & de diligence, il ne sera pas aisé de les prévenir.

Il paroît qu'on ne peut se proposer que deux manières de remplir cet objet.

La première, en traversant le pays de Luxembourg à la droite de la Meuse, avec un corps considérable.

Il est vrai que le chemin que prirent les ennemis en 1746, lorsque M. le maréchal de Saxe les déposa de devant Namur, par les manœuvres en même-tems les plus sages & les plus audacieuses, est très-mauvais.

Mais il y en a un autre qui va de Luxembourg à Limbourg, & de-là à Aix-la-chapelle. L'armée du roi y passa en 1701. Elle y pourroit passer de nouveau ; &, sans se porter jusqu'à Aix-la-chapelle, se replier sur Maestricht.

Ce qu'il y auroit à craindre en prenant cette route, ce seroit,

1°. La distance, y ayant huit à neuf jours de marche, en partant de la frontière des Évêchés ;

2°. Tous les inconvéniens qui peuvent survenir dans une marche aussi longue & aussi combinée ;

3°. Les retardemens que peuvent occasionner nombre de petites villes fermées, où les Autrichiens ont des troupes en quartiers ; ce qui mettroit dans la nécessité & dans l'embarras de mener quelques pièces de batteries à la suite des troupes.

Toutes ces différentes circonstances pourroient donner aux ennemis le tems de faire retirer sous Maestricht tout ce qui seroit en deçà, & d'y faire avancer tout ce qui est au-delà, le long de la Meuse & du côté de Cologne.

La seconde manière, seroit de se porter brusquement par la gauche de la Meuse, & de passer cette rivière en plusieurs endroits, pour se rassembler ensuite à un point qui seroit donné & marqué, d'où l'on s'avanceroit en force sur la Béruine pour la passer ; ce que l'on assure n'être pas fort difficile, y ayant plusieurs gués dans cette rivière, & l'on formeroit par-là l'investissement de Maestricht, en se prolongeant jusques sur la Gueule.

Pour l'exécution de ce projet, il faut partir d'abord de nombre d'endroits, parce qu'on ne pourroit commencer par se rassembler en forces, sans alarmer les ennemis, & leur donner à eux-mêmes le tems de se réunir.

En se mettant en mouvement de toutes parts & à la fois, comme si l'on vouloit insulter quelques quartiers des ennemis & les enlever, on profitera de la confusion qui se mettra parmi eux. On pourroit passer la Meuse à Givet, à Dinant, à Namur, à Huy & à Liége, même en plus grande force que partout ailleurs. Dans le même tems, on menaceroit tous les quartiers à portée des Évêchés. Les corps qui auroient passé la Meuse au-dessus de Liége, auroient leur rendez-vous à la chartreuse de Liége, en déposteroient les ennemis, & assureroient par-là le débouché du fauboug de Liége au corps le plus considérable qui passeroit par cette ville. Ce même corps, avant que d'y entrer, pousseroit avec vivacité tout ce qui pourroit se rencontrer d'ennemis dans Tongres & aux environs, & tâcheroit de les

rejeter au-delà de Maestricht. Toutes ces troupes ensuite réunies investiroient Maestricht du côté de Wick, tandis que d'autres troupes qui se seroient avancées par les bruyères, & en longeant le Démer, viendroient investir Maestricht du côté gauche de la Meuse.

On sent que tout cela ne peût s'éxécuter qu'en y employant un nombre considérable de troupes ; ce qui est d'autant plus nécessaire, que les Autrichiens qui occupent ces cantons, sont eux-mêmes nombreux.

Au surplus, toutes ces combinaisons demandent beaucoup de justesse & de précision, dans le projet comme dans l'exécution ; mais c'est un détail dans lequel on ne s'est pas proposé d'entrer, & qui dépend d'ailleurs de la position des ennemis dans le moment de l'exécution : on n'a eu en vue que d'indiquer quelques points généraux, & d'en soumettre la décision au général chargé du commandement de l'armée, qui saura mieux qu'on ne pourroit le dire, ici, tout ce qu'il convient de faire pour l'entier succès d'une pareille entreprise.

Les circonſtances paroiſſent exiger que ſa déciſion ſoit prompte : on en peut réduire les objets à trois chefs :

1°. S'il convient des principes qu'on a établis ſur l'importance & la néceſſité de faire prématurément le ſiége de Maeſtricht, & s'il eſt en conſéquence dans la réſolution de l'entreprendre ;

2°. S'il eſt dans l'intention de bruſquer le paſſage de la Meuſe à Liége, & de ſurprendre le poſte de la chartreuſe, parce que ce point rempli, les plus grandes difficultés paroiſſent ſurmontées ;

3°. Quelle époque il juge à propos de fixer, pour faire jouer tous les reſſorts de cette opération, afin que ceux chargés de ſes ordres, en ce qui concerne l'exécution, puiſſent arranger leur détail, & prendre ſi bien leurs meſures, qu'au jour préfix & marqué, tout ſoit prêt & s'exécute avec exactitude & préciſion.

Il n'eſt pas douteux que quelque parti que l'on prenne, l'entrepriſe de Maeſtricht a ſes difficultés ; mais il y a lieu de croire que de ſon ſuccès dépendra

tout celui de la campagne prochaine : les avantages qui en résulteroient sont si supérieurs aux inconvéniens qui pourroient s'y rencontrer, qu'il paroît de la prudence & d'une sage politique d'en tenter l'événement.

FIN du VI[e] & dernier volume.

TABLE

DES SOMMAIRES.

FAUTES depuis le commencement de la guerre, *page* 1re. — Alliance du roi de Prusse, trop peu solide, 2. — Dangers de la France. — Noailles employé à tout, 3. — Combien il avoit à cœur une alliance avec le roi de Sardaigne. — Plans & propositions de ce prince, 4. — Louis XV étoit prévenu contre lui, 5. — La négociation est rompue, parce qu'elle a été mal conduite, 6. — Sources des maux de l'état. — 1o. Défaut de plan général, 7. — 2o. Discrédit du gouvernement chez les étrangers, 8. — Conseil de Noailles pour former un plan de gouvernement, 9. — Il veut qu'on prévienne les maux, sans se décourager quand ils arrivent, 10. — Chavigni envoyé auprès de l'empereur, 11. — Noailles préside à sa négociation. — L'empereur sollicité par les

tout celui de la campagne prochaine : les avantages qui en résulteroient sont si supérieurs aux inconvéniens qui pourroient s'y rencontrer, qu'il paroît de la prudence & d'une sage politique d'en tenter l'événement.

FIN du VIe & dernier volume.

TABLE
DES SOMMAIRES.

FAUTES depuis le commencement de la guerre, *page* 1^re^. — Alliance du roi de Prusse, trop peu solide, 2. — Dangers de la France. — Noailles employé à tout, 3. — Combien il avoit à cœur une alliance avec le roi de Sardaigne. — Plans & propositions de ce prince, 4. — Louis XV étoit prévenu contre lui, 5. — La négociation est rompue, parce qu'elle a été mal conduite, 6. — Sources des maux de l'état. — 1o. Défaut de plan général, 7. — 2o. Discrédit du gouvernement chez les étrangers, 8. — Conseil de Noailles pour former un plan de gouvernement, 9. — Il veut qu'on prévienne les maux, sans se décourager quand ils arrivent, 10. — Chavigni envoyé auprès de l'empereur, 11. — Noailles préside à sa négociation. — L'empereur sollicité par les

Noailles fait changer le plan d'attaque d'Ipres. — Justice qu'il rend au marquis de Beauveau, 44. — Louis impatient d'être au siége. — Se faire rendre compte directement des opérations & des motifs, 45. — Le roi de Prusse retardé, mais sûr d'agir, 46. — Sa réflexion sur les troupes françoises. — Ses pronostics sur le succès de Louis XV, 47. — Avis de ce prince, 48. — Moyen qu'il propose de finir promptement la guerre, 49. — Suite de la campagne de Flandre, 50. — Le prince Charles passe le Rhin. — Retraite de Coigni. — Causes de ce malheur, 51. — Le comte de St-Germain disculpe les généraux. — Courses des Autrichiens dans le royaume, 52. — Résolution généreuse du roi de Prusse. — Il annonce sa démarche à Louis, 53. — Sur quoi il fonde ses espérances, 54. — Il demande Belle-isle pour l'armée de Bavière, 55. — Il insiste sur les avantages de la guerre offensive, 56. — Il blâme l'économie déplacée, 58. — Louis XV va au secours de ses provinces, 59. — Noailles annonce au roi de Prusse des

des opérations vigoureuses, 60. — Il dispose tout à Metz. — Inconvénient des gros équipages. — Coigni veut se retirer sous Strasbourg, 61. — Noailles s'efforce inutilement de l'en dissuader, 62. — Saverne est occupé par les ennemis. — Le roi excuse Coigni, & se fait une peine de lui donner un ordre mortifiant, 63. — Interprétation de cet ordre. — Maladie du roi à Metz, 65. — Noailles marche aux ennemis. — Action particulière du duc d'Harcourt, 66. — Camp de Bischen. — On cherche à combattre, 67. — Marche rapide. — Combat de nuit. — Intrépidité de nos grenadiers, 68. — Le prince Charles repasse le Rhin, 69. — On ne pouvoit que louer les troupes françoises. — Schmettau envoyé par le roi de Prusse, 70. — Il refuse de suivre l'armée. — Ses imprudences & ses intrigues à Metz, 71. — Noailles s'en plaint au roi de Prusse, 72. — Il lui prouve la fausseté de ses imputations, 73. — Se tenir en garde contre les projets trop vastes. — Le vrai génie de la guerre est circonspect, 74. —

Expédition de Prague. — Noailles envoie du-Mesnil au roi de Prusse, 75. — Leur première entrevue, 76. — Audience particulière. — Frédéric rend justice au maréchal, 78. — Il s'applaudit de l'alliance avec Louis XV. — Il fait entendre qu'il prendra son parti, si on n'agit pas avec vigueur, 79. — Il rectifie ses idées sur Hanover, 80. — Il recommande de prévenir l'ennemi. — Sa confiance en ses forces, 81. — Lettre de Louis après sa maladie. — Il rejoint l'armée, 82. — Siége périlleux de Fribourg, 83. — Belle campagne du maréchal de Saxe. — Noailles fidèle à l'amitié, 84. — Éclat produit par les imprudences de Schmettau. — Ses lettres injurieuses pour Noailles, 85. — Vues ambitieuses attribuées au maréchal de Belle-isle, 86. — S'il avoit donné lieu à des soupçons, 87. — Noailles écrit fortement au roi. — Il réfute Schmettau, 88. — Noailles se plaintdes cabales de la cour. — Il est prêt à soutenir tout ce qu'il avance, 89. — Rappel de Schmettau. — Comment le roi de Prusse l'annonce à

Noailles, 90. — Ce prince avoit reculé lui-même, 91. — Il avoue ingénument ses fautes, 92. — La France remplissoit ses engagemens à son égard. — Belle-isle prisonnier, 93. — Noailles avoit présidé pendant la campagne aux affaires étrangères, 94. — Il demande qu'on nomme un ministre, 95. — Grandes fautes commises par l'empereur, 97.

1745.

Noailles s'efforce d'en prévenir les suites, 98. — La mort de l'empereur rend ses conseils inutiles, 99. — Noailles pense qu'il faut faire passer l'empire à l'électeur de Saxe, 100. — A son refus ne point s'opposer à l'élection de l'archiduc, 101. — Ses conseils sont inutiles. — Animosité funeste contre la maison d'Autriche, 102. — Point de concert entre les ministres. — Réponse sage de l'électeur de Saxe aux propositions de la France, 103. — On manque l'occasion de faire la paix. — Exclusion donnée à l'archiduc, 105. — La ligue de Francfort se rompt.

— La France presque sans alliés, 106. — Noailles représente au roi le triste état du royaume, 107. — Il annonce l'avenir, & donne le meilleur conseil, 108. — Il excite à prendre les moyens convenables. — Économie, 109. — Unité de plan. — Habitudes plus fortes que les conseils, 110. — Le maréchal de Saxe commande l'armée, comme le desiroit Noailles, 111. — Bataille de Fontenoi. Noailles s'y distingue par son zèle, 112. — Ses principes de guerre suivis par le général, 113. — Projets hardis, par où l'on veut se faire valoir, 114. — On profite bien de la victoire. — Amitié respectable des deux maréchaux, 115. — Leur correspondance, 116. — Inquiétude de Noailles sur la santé du Saxon. — Réponse du général, 117. — La France toujours fort exposée, 118. — Entreprise contre l'Angleterre. — Le maréchal de Saxe en craint les suites, 119. — Préjugés de la cour à cet égard, 120. — Elle desire que le général entreprenne encore quelque chose, 121. — Il préfère la conservation de l'armée, 122. — Raisons de prendre Bruxelles, 123.

1746.

Siège de cette ville, 123. — Le général fait craindre l'audace du soldat françois, 124. — Il attribue à Noailles une partie de ses succès, 125. — Négociation entamée par le comte de Bonneval, 126. — La Porte demandoit un traité formel, 127. — Articles proposés. — On s'efforce d'engager Louis XV à cette alliance, 128. — Noailles en prouve les inconvéniens. — Le traité terniroit la gloire du roi, 129. — Les circonstances ne le justifieroient pas. — En quel cas il pourroit convenir, 130. — Quelles bornes il faudroit y mettre. — Idée chimérique de ceux qui le proposent, 131. — Ils ne voient pas qu'on se feroit de nouveaux ennemis. — Quels ennemis, 132. — Il faudroit une alliance dans le nord. — Dangers auxquels on s'exposeroit. — Motif de religion, 133. — Noailles avoit la vraie politique. — Affaires d'Italie, qui exposent à une rupture avec l'Espagne, 134. — Traité de Fontainebleau en 1743, 135. — Engagemens trop

vaſtes. — Établiſſement qu'on veut faire à D. Philippe, 136. — A quoi s'obligeoit le roi de France. — On s'expoſoit à de grands inconvéniens, 137. — Motifs qui déterminèrent. — Premiers effets du traité de Fontainebleau, 138. — Campagne de 1745 en Italie, 139. — Maillebois s'écarte de ſon plan. — Il eſt d'avis d'entrer dans le Milanès, 140. — Il perſuade la cour d'Eſpagne. — Il bloque le château de Milan, 141. — Paix particulière du roi de Pruſſe. — Réſolution de traiter promptement avec le roi de Sardaigne, 142. — Offre que la France lui fait, 143. — Article ſur la Toſcane. — La cour de Turin accepte les conditions. — Projet d'articles préliminaires, 144. — Ménagemens inſuffiſans à l'égard de l'Eſpagne, 145. — Louis XV tâche d'obtenir ſon acceſſion, 146. — Armiſtice ſigné à Paris. — Indignation de la cour d'Eſpagne, 147. — Ses plaintes & ſes raiſons, 148. — Le traité expoſoit à une nouvelle guerre. — L'ambaſſadeur de France n'a aucun ſuccès à Madrid, 149. — Mot de la Reine. — Imprudence du miniſtère de France, 150.

— Noailles s'offre à passer en Espagne. — Le roi accepte avec plaisir, 151. — Contre-tems qui dérange tout. — Projet de Turin pour ravitailler Alexandrie, 152. — Petits incidens qui font échouer la négociation, 153. — Conférences de Rivoli rompues d'abord, 154. — Motifs qui justifient le roi de Sardaigne. — Conduite du maréchal de Maillebois, 155. — Affaire malheureuse d'Asti. — Les Espagnols furieux contre les François, 156. — Démarche imprudente de Maillebois, 157. — Situation critique de l'armée. — Noailles avoit prévu le danger, 158. — Le roi de Sardaigne écrit en ami, 159. — Fausses espérances de paix. — Déclaration fâcheuse de la cour de Turin, 160. — Raisonnement plausible en sa faveur, 161. — Il falloit calmer incessamment la cour d'Espagne. — Noailles envoyé pour cet objet avec son second fils, 162. — Son voyage très-pénible, 163. — L'evêque de Rennes ambassadeur, lui annonce des difficultés chimériques, 164. — Le roi lui écrit là dessus, 165. — Il reçoit cependant l'

cueil le plus distingué. — Son attention à gagner les cœurs, 166. — Il expose l'objet de sa mission. 167. — Il inspire des sentimens modérés, 168. — Il s'attache aux opérations militaires. — Ses talens de négociateur, 169. — Portrait qu'il fait de la reine d'Espagne, 170. — Persuader & non commander. — Fautes de nos ambassadeurs, 171. — Noailles gagne la confiance des ministres, 172. — Plan qu'il se propose, 173. — Louis XV lui envoie secrettement des papiers, 174. — Plaintes de Philippe contre nos ministres & nos généraux, 175. — Réponse du maréchal. — Il prend le monarque par les motifs les plus touchans, 176. — Vivacités dangereuses de quelques François, 177. — Avis importans donnés avec prudence, 178. — Service rendu au maréchal de Maillebois. — Indiscrétion d'un ministre, très-nuisible, 179. — Plan de guerre adopté, 180. — Sage réserve. — Le plan d'opération tendoit au solide, 181. — Situation de l'infant en Italie, 183. — On se relâche sur les prétentions à son égard. — Espé-

rances du maréchal, 184. — Il réuſſiſſoit par les bonnes voies, 185. — Jugement du comte de Maurepas. — Embarras où le marquis d'Argenſon jette Noailles, 186. — Inconvéniens de la diſſimulation. — Prétextes du miniſtre, 188. — Vaine négociation avec la Hollande, 189. — Diſpoſition de Philippe V, 190. — Il ſe déſiſte de ſes premières prétentions. — Sa confiance en l'amitié du roi, 191. — Noailles finit heureuſement ſon ambaſſade, 192. — Lettre que lui écrit le Dauphin, 193. —Goûts & occupations de ce prince. — Objets de ſes études, 195. — Réponſe du maréchal. — Néceſſité de l'exercice, 196. — Tenir un juſte milieu en tout, 197. — Connoître le génie des nations. — Connoître ſur-tout les hommes qu'on doit employer, 198. — S'attacher au droit public & à l'hiſtoire. — *Attrait* des dévotes. — Suivre les mouvemens d'un cœur droit, 199. — Deſtinée d'un grand prince, 200. Le Dauphin l'auroit remplie, 201. — Triſtes événemens en Italie. — Bataille de plaiſance, 202. Mort de Philippe V. —

Ferdinand VI. — Nouveaux ombrages qu'on donne à la cour d'Espagne, 203. — La reine contre la France. — Faute du ministère françois, 204. — La-Mina & Maillebois abandonnent Gènes, 205. — Projet de mariage avec une infante, rejeté par le roi, 206. — Noailles se croit obligé de dire des vérités désagréables, 207. — Il fait connoître les fautes commises. — Affaires étrangères mal conduites, 208. — Tableau des malheurs, 209. — Dangers à craindre. — Moyens à prendre, 210. — Nouveau ministre. — Principes politiques, 211. — Campagne de Flandre, 213. — Noailles affligé de n'être point à l'armée, 214. — Le maréchal de Saxe, disposé à bloquer seulement le château de Namur. — Noailles lui prouve qu'il faut l'assiéger, 215. — Raisons de guerre, 216. — Exemple de Montluc. — Raisons de politique. — La gloire du général exige qu'il ne laisse rien à faire, 217. — Belle réponse du maréchal de Saxe, 218. — On le sollicite d'entrer à l'académie françoise, 219. — Il consulte Noailles sur ce point,

220. — Celui-ci le décide à refuser, 221. — Honte & danger dans les affaires d'Italie. — Noailles chargé d'instruire la cour d'Espagne, 222. — Excellentes raisons qu'il expose. — Nécessité de sauver Gènes, 223. — Redoubler ses efforts dans les revers, 224. — Remèdes aux malheurs 225. — Vues des Anglois, dont il faut se défier. — Intérêt de la France & de l'Espagne à être unies, 226. — La Provence envahie. — Le maréchal de Belle-isle la délivre, 227.

1747.

Noailles s'empresse à le seconder. — Révolution à Gènes, 228. — Belle-isle & la-Mina ne s'accordent point, 229. — Leurs divisions continuent après la délivrance de Gènes, 230. — Le système de Belle-isle désapprouvé par la cour. — Noailles l'exhorte à en changer, 231. — La diversion d'Exilles insuffisante, 232. — L'ordre du roi justifie le général, en cas de malheurs. — Diversion de Coni préférable à l'autre, 233. — Désastre de l'As-

ſiette. — Mort du comte de Belle-iſle. — Son frère perſiſte dans ſon opinion, 234. — Fin de la campagne, 235. — Campagne de Flandre. — Bataille de Lawfeld. — Siége de Berg-op-Zoom, 236. — Conſeils de Noailles, utiles pour le ſuccès, 237. — Il détourne le maréchal de Saxe d'un projet blâmable, 238. — Ménager les Hollandois, 239. — Syſtême de la cour à leur égard. — On ſe trompoit ſur ce point. — Noailles avoit raiſon ſur le reſte, 240.

1748.

Obſtination des ennemis, 241. — Noailles auteur du plan de Maeſtricht. — Ses raiſonnemens ſur l'Angleterre, 242. Il faut l'attaquer dans ſes alliés. — Entrepriſe de Maeſtricht, néceſſaire. — Expoſé de ce plan, 243. — Avantages de cette expédition, 245. — Le maréchal de Saxe adopte le plan. — Songer à l'économie, 246. — Moins d'officiers généraux. — Avoir des régimens étrangers, 247. — Louanges dues aux deux maréchaux, 248.

— Exécution du plan de Noailles, 249. — Marche savante. — Maestricht investi, 250. — Noailles attribue toute la gloire à son ami. — Paix d'Aix-la-Chapelle, 251. — Mort de la maréchale de Noailles Bournonville, 252. — Lettre de son fils sur cet événement, 253. — Bonté du roi, 254.

1749.

Sujets d'inquiétude du côté de l'Angleterre. — Zèle courageux du maréchal de Noailles, 259. — Précaution qu'il suggère au roi, 260. — Vues des Anglois sur nos colonies. — Leurs démarches suspectes, 261. — Le commerce peut se rétablir de lui-même, 262. — Pour la marine, il faut plus de tems. — Expédiens pour les colonies, 263. — Troupes à y envoyer. — Moyen de les y faire aller avec joie. — Formation de compagnies indépendantes, 264. — On ne se préparoit point à l'orage, 265.

1751.

Mouvemens pour l'élection d'un roi des Romains. — Bonnes réflexions du marquis

de Puisieulx, 266. — Noailles consulté insiste sur l'état des finances, 267. — La vérité dans la bouche d'un fidèle serviteur. — Comparer les dépenses anciennes aux nouvelles, 269. — Anecdote du ministère de Louis XIV, 269. — Abus non réformés. — Noailles juge qu'on ne doit pas s'opposer à l'élection de l'archiduc, 270. — Il développe le systême des Anglois, 271. — Il conseille une alliance avec le roi de Sardaigne, 272. — Oublier les ressentimens. — L'agrandissement de cette puissance ne devroit pas inquiéter, 273. — Intérêts de l'infant duc de Parme; — Et du roi de Naples, 274. — Importance de la diversion d'Italie. — On ne prévoyoit pas que tout le systême de l'Europe changeroit bientôt, 275. — Économie mal entendue, 276.

1752.

La cour d'Espagne indisposée contre la France. — Le duc de Duras choisi pour ambassadeur, 277. — Conseils que lui donne le maréchal de Noailles, 278. — Heu-

reux début de l'ambaſſadeur. — État de cette cour, 279. — Mauvaiſe opinion qu'on y avoit de la France, 280.

1753.

L'ambaſſadeur fait du progrès, 280. — On inſiſte ſur le traité de Fontainebleau. — Il falloit une alliance plus ſolide, 281. — Traité pour un tems, 282. — Vrai pacte de famille. — Obligations mutuelles, 283. — La cour de Madrid ne ſe prête point à ce qu'on deſiroit. — Affaire de l'infant & de l'infante, 285. — Leur établiſſement à Parme. Difficultés pour leur obtenir des ſecours d'Eſpagne, 286.

1754.

Subſide qu'on leur accorde, 287. — Révolution à la cour d'Eſpagne. — Wall, 288. — Keen. — Diſgrace de la-Encénada, 289. — Déſordres que produit cet événement, 290. — Le miniſtre n'étoit pas criminel. — On inſpire au roi la neutralité, 291. — Noailles ranime le courage de l'ambaſſadeur, 292. — Conſeil de prudence. —

Les Anglois taxent Louis XV de vouloir la guerre, 293. — Sa conduite les démentoit, 294. — Commissaires pour terminer les différends à l'amiable, 295. — Chicane des Anglois, qui rompt les conférences. — Leurs entreprises, 296. — Nécessité de s'y opposer. — Ils veulent désunir la France & l'Espagne, 297. — Motifs qui doivent resserrer leur union, 298. — Louis appuie les raisons du maréchal, 300. — La cour d'Espagne ne se rend point à ses desirs, 301. — Les Anglois vouloient cependant la guerre, 302.

1755.

Noailles développe leur systême d'ambition. — Avantages de l'Amérique septentrionale, 303. — Nécessité de la défendre, 304. — Joindre la modération & la fermeté, 305. — Avis du maréchal. — L'Angleterre devoit se repentir un jour de son ambition, 306. — Sujets de douleur pour la France. — Négligence fatale du ministère, 307. — On n'avoit rien fait de ce qu'il auroit fallu faire, 308. — Dif-

ficulté d'agir avec les Espagnols, 309. — Wall détermine le roi d'Espagne à la neutralité, 310. — Le duc de Duras finit son ambassade, 311. — Conseils du maréchal de Noailles au roi, 312. — Si l'on doit agir par mer ou par terre, 313. — Inconvéniens d'une entreprise sur les Pays-bas, 314. — Noailles préfère une guerre maritime, quoique nécessairement malheureuse, 315. — Sa politique justifiée par l'événement. — Son zèle à représenter les désordres, 316. — Sa conscience l'oblige de parler, 317. — Discrédit du gouvernement. — Divisions intérieures, qu'un roi ne peut ignorer, & qu'il devroit étouffer, 318. — Désordre général. — Ruine des principes, 320. — Querelles du clergé & de la magistrature, 321. — Découragement des bons citoyens. — Vérités qu'on ne peut dire sans un grand courage, 322. — Silence criminel. — Inutilité des bons conseils, 323. — Le maréchal de Noailles demande sa retraite. — Ses raisons exposées avec éloquence, 324. — Le roi approuve sa démarche, 328. — Le maréchal

demande une survivance pour son petit-fils, 329. — Réponse remarquable de Louis XV, 330. — Instructions du maréchal pour son petit-fils, 332. — Sentimens de bon père, 333. — Les envieux presque aussi à craindre que les ennemis. — Être sur ses gardes. — Bien débuter pour la réputation, 334. — Principes de religion. — Être solidement religieux, 335. — Éviter les excès de dévotion. — Opposer aux discours impies le silence & une bonne conduite, 336. — Ne point disputer sur ces matières, 337. — Point de liaison particulière avec les hommes irréligieux, 338. — Probité jointe à la religion. — Modestie avec les talens. — Demander conseil, 339. — Se laisser conduire au commencement. — Application aux devoirs de sa place, 340. — Bien faire ce que l'on doit. — Ne point se négliger, 341. — Ne point se croire trop capable. — Ne point mortifier l'amour-propre des autres, 342. S'attirer l'estime sans envie, 343. — Point d'affectation même en bien. — Réserve pour éviter les censures, 344. — Se dé-

fier de l'amour-propre. — Affabilité. — Être sérieux de bonne heure, 345. — Choix des amis. — Ne fréquenter que des personnes estimables, 346. — Dépense sans ostentation. — Attention pour les officiers supérieurs, 347. — Bienfaits répandus à propos. — Les tenir secrets, 348. — Devoirs envers ses parens, 349. — Noailles religieux sans superstition. — Impartial dans la querelle du clergé & du parlement, 350. — Grande fermentation dans l'état. — Question faite par le roi, 351. — Réponse sur la loi du silence. — Autre question sur la grand-chambre, 352. — Conseil pour le maintien de l'autorité, 353. — Rétablir l'administration de la justice. — Palliatif, en attendant le véritable remède, 354. — Malheurs qu'on auroit évités en suivant de bons conseils, 355. — Le maréchal de Noailles dans sa retraite. — Ses papiers sans nombre mis en ordre, 356. — Travail pour l'histoire. — Bienfaisance. — Désintéressement, 357. — Vertus domestiques. — Religion pratique, 358. — Mort du maréchal de Noailles. — Remarque sur sa vie & sur ses écrits, 359.

TABLE

DES PIÈCES DÉTACHÉES.

LETTRE du roi au dauphin, page 361. — Lettre du maréchal de Noailles au roi, 362. — Lettre du comte d'Argenson au maréchal de Noailles, 371. — Lettre du roi d'Espagne à Louis XV, 373. — Autre lettre du roi d'Espagne, 374. — Lettre du maréchal de Noailles au roi, 376. — Lettre du maréchal de Noailles au roi & à la reine d'Espagne, 378. — Lettre du maréchal de Noailles au maréchal de Saxe, 384. — Mémoire du maréchal de Noailles, pour la campagne de 1748, 386.

Fin des Tables du VI^e & dernier volume.

ERRATA.

Tome I.

Page 43, *ligne* 14, Pierregoure, *lisez* Pierregourde.

Tome II.

Page 335, *ligne* 21, qu'ils montrent, *lisez* qu'il montre.

Tome III.

Page 208, *ligne* 16, le, *lisez* les.

Page 279, *ligne* 22, besoins, *lisez* maux.

Tome IV.

Page 293, *ligne* 19, Sa, *lisez* La.

Tome V.

Page 11, *en marge*, août, *lisez* septembre.

Page 420, *ligne* 5, mais j'aime, *lisez* mais que j'aime.

Tome VI.

Page 350, *ligne* 10, débités, *lisez* répandus.

Nota. *Le lecteur corrigera aisément les autres fautes d'impression, qui restent en petit nombre dans cet ouvrage.*

pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le treizième jour du mois de Février, l'an de grâce mil sept cent soixante-dix-sept, & de notre Règne le troisième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 769, fol. 297, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, article IV, à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement ; & à la charge de fournir à la susdite Chambre, huit Exemplaires, prescrits par l'art. CVIII du même Réglement. A Paris, ce 21 Février 1777.

Signé LAMBERT, *Adjoint.*

DE L'IMPRIMERIE DE MICHEL LAMBERT, rue de la Harpe, près S. Côme.

Jeug 713